NOVA ET VETERA

REVUE CATHOLIQUE POUR LA SUISSE ROMANDE

En mémoire des Fusillés de la Résistance . . . 225

JACQUES MARITAIN • *Christianisme et Démocratie* 230

ANDRÉ SEVERAC • *Un épisode des massacres du Vercors* 255

M.-BENOIT LAVAUD, O. P. • *Henri Suso* († 1366) 258

LÉON BARBEY • *Christine Lavransdatter* . . . 276

JACQUES MARITAIN • *14 juillet 1943* 302

CHARLES JOURNET • *L'Eglise triomphante* . . 314

BIBLIOGRAPHIES • *Jean-Paul Sartre, Ferdinand Gonseth, Max Overney, Théophile Delaporte, Arthur Rimbaud, Proverbes de Salomon, Gérard de Nerval, Dante Alighieri, Stefan Zweig, Pierre-Louis Matthey, Albert Béguin, Georges Cattaui, Armand Godoy* 331

XIX^ME ANNÉE - N° 3 - JUILLET-SEPTEMBRE 1944

ÉDITEURS FRAGNIÈRE FRÈRES FRIBOURG

En mémoire des Fusillés de la Résistance[1]

En union avec toute la France enfin libre, qui, en ces premiers jours de novembre 1944, fête dans la douleur et la fidélité de son cœur la mémoire des Fusillés de la Résistance, *le Consulat général de France a désiré que, dans cette Genève, — amie de la France, solidaire de la France, redevable à la France de tant de chers trésors culturels, où vivent depuis toujours tant de vrais enfants de la France et où tous les frémissements de l'âme française sont ressentis —, fût célébrée une messe à laquelle l'autorité religieuse du diocèse, les représentants du Conseil d'Etat de Genève, les membres du Corps diplomatique des nations amies, ont été priés de lui faire l'honneur d'assister, et d'avoir la magnanimité de participer.*

* * *

Ce n'est pas seulement la force brutale du vainqueur, la lourde chape des armées d'occupation qui s'est abattue sur la France. La victoire d'un pays sur un pays, le triomphe de l'homme sur l'homme, avec ses duretés et ses ivresses, suffirait certes à expliquer d'innombrables infortunes, de très amères humiliations, de terribles malheurs. Elle serait insuffisante croyons-nous, à rendre compte de ce qu'on a vu en France, de ce qu'on a vu, — de ce qu'on voit, — dans le monde : des mères arrachées à leurs enfants, des malades et des femmes accouchées tirés de leur lit d'hôpital pour être jetés dans des prisons, ces sinistres interrogatoires nocturnes, ces quotidiennes fusillades d'otages, ces horribles chambres de torture installées dans les hôtels de chaque ville de France, ces villages incendiés avec leurs habitants, ces femmes et ces enfants chassés à la mitrailleuse et à la grenade, ces déportations par millions de jeunes gens et de jeunes filles, ces camps organisés techniquement pour l'extermination des Juifs et des Polonais. Il y a plus qu'une cruauté humaine, dans ce réseau d'horreur jeté sur le monde. Ce n'est plus seulement la marque de l'homme que l'on trouve ici devant soi. Voici que les ténèbres les plus lourdes de son cœur semblent s'être ouvertes soudain sur un abîme plus profond. Par-dessous la malice humaine, c'est une autre malice, plus effrayante, plus impitoyable, plus froide, plus intelligente, plus technique, qui se

[1] Lu le 4 novembre, à l'église de St-Joseph, à Genève.

cherche une issue, c'est l'enfer et ses Anges qui font pression sur la folie humaine pour déferler sur la terre. La parole de saint Paul aux Ephésiens prend aujourd'hui une acuité extraordinaire : « Frères, ce n'est pas contre la chair et le sang seulement, contre des hommes seulement, que nous avons à combattre ; c'est contre les dominateurs d'un univers de ténèbres, contre les esprits du mal qui sont dans les hauteurs ».

* * *

On ne peut penser à cet abîme de l'iniquité d'en bas, qu'en levant les yeux sur l'Abîme de la lumière d'en haut. La profondeur du mal est infinie, mais la profondeur des clartés divines, elle aussi est infinie. La première est un infini de l'ordre créé ; la seconde est un infini d'un autre ordre, incréé. La question (la torture) posée à nous par le mystère en quelque sorte infini *du mal, ne se comprend, ne se résout vraiment qu'en présence du Mystère* infiniment plus infini *de Dieu. C'est pour l'homme seul qui ne croit pas en Dieu, c'est pour l'athée, que le mal, — le mal des autres et son mal à lui, — est sans réponse, qu'il est un scandale. Pour celui qui croit en Dieu, le mal n'est pas un scandale : il se regarde en face ; il est une question ? oui ! il est une torture ? oui ! Il est un mystère, mais un mystère* créé, *fait pour se dissiper, tel un nuage dans le soleil, au jour où se manifestera la gloire du mystère sans fond de Dieu.*

* * *

Où donc ce mystère du martyre de la France pourrait-il se regarder en face, mieux que dans une église, pendant la célébration de la Messe, commémoration et continuation du mystère de l'unique Passion et de l'unique Mort d'un Dieu ? Un jour, c'est là le centre, c'est là le cœur de tout le message évangélique, Dieu en effet est descendu lui-même au sein de nos ténèbres. Il venait pour sauver les hommes ; il a été par eux torturé et martyrisé, couronné d'épines, cloué sur la Croix. Mais, en étendant ses bras sur cette dure croix de bois, il a couvert de sa divine agonie, de son immense agonie, toutes les agonies de la terre. Désormais, il n'y a pas un homme qui meure, sous le ciel d'un champ de bataille, sur les dalles d'une prison ou dans une chambre d'hôpital, fusillé contre un mur, brisé par la torture, carbonisé dans un incendie, sans que descende très mystérieusement sur sa mort, l'ombre de la mort de son Dieu.

* * *

La grande agonie qui a précédé la libération de la France, la grande agonie qui étreint aujourd'hui le globe, et qui est l'œuvre des passions dévoyées et d'une irruption sur la terre du mystère ténébreux de l'enfer, pourquoi donc est-elle, non pas voulue, mais du moins soufferte par Dieu ? Pourquoi n'arrête-t-il pas la marche de l'univers plutôt que de laisser se produire ces grandes explosions de l'iniquité ? On peut répondre que c'est pour susciter la grandeur. Et voici que, sous cet aspect, les peuples qui ont été le plus visités par le malheur, auront été aussi le plus visités par la grandeur — cette grandeur que secrètement nous leur jalousons.

Les fusillés de la Résistance, les morts de *la France, les morts* pour *la France, ils ont regardé la mort en face. Ils sont morts sans morphine, avec l'esprit lucide. Ils ont préféré mourir à céder ; ils ont préféré mourir à trahir. Ils ont témoigné (même ceux d'entre eux dont la croyance explicite ne s'élevait pas, hélas, au-dessus du matérialisme) ils ont témoigné, par leur suprême choix, qu'il y a des causes qui vont au delà de la vie d'un homme ; ils ont préféré sauver en eux, en mourant, certaines valeurs de vie, que tout homme sent instinctivement déposées au fond de lui-même, et dont le chrétien, lui, sait le nom. En mourant pour leur patrie, ils sont morts pour plus que pour une réalité matérielle : si le bien commun d'une patrie était de même nature que le bien commun d'une ruche ou d'une fourmilière, on ne le servirait même pas, en préférant la justice à l'injustice, la grandeur à la bassesse, la mort à la vie.*

Non seulement ils sont morts sans morphine. Il faut dire quelque chose de plus grand. Ils sont morts sans haïr. Les billets qui nous sont parvenus d'eux, nous ont apporté le même témoignage. Le voisinage de la mort les a libérés même de la haine. Ils ne voyaient plus leurs bourreaux ; ils voyaient, au-dessus de leurs bourreaux, au delà de leurs bourreaux, quelque chose pour quoi il était beau de mourir. Ils ne voyaient plus cette injustice qui leur ôtait la vie, ils ne voyaient, par delà, qu'une justice à laquelle ils donnaient leur vie. Même ceux d'entre eux qui se croyaient ou se disaient matérialistes, si, la veille de leur mort, au moment de la suprême victoire sur eux de la violence, quelqu'un leur avait lu les grandes Béatitudes du Sermon sur la Montagne, est-ce qu'ils n'y auraient pas reconnu quelque chose de ce qui

s'agitait au fond le plus secret de leur être ? « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, *car ils seront rassasiés ! Bienheureux ceux qui* souffrent persécution pour la justice, *car le royaume est à eux », non pas ce royaume de la force matérielle et de l'injustice, mais un autre royaume, que le Sauveur appelle le royaume des cieux. Est-ce qu'ils auraient pu entendre seulement, ces grandes paroles évangéliques sans leur dire oui, avec toutes les puissances de leur être ?*

Et alors, qu'allons-nous conclure de tout cela, sinon qu'à la manière dont la malice de l'homme est le véhicule d'une malice plus sombre, — la malice de celui que le Sauveur appelle avec emphase le Prince de ce monde —, ainsi la grandeur de l'homme est le véhicule d'une plus pure, d'une plus mystérieuse, d'une divine grandeur ? Qu'allons-nous conclure, sinon que l'homme est un être que se disputent entre eux le ciel et l'enfer ; qu'il est grand, non point parce qu'il pourrait échapper à leur puissante, à leur inéluctable sollicitation, mais parce qu'il peut choisir celle des deux sollicitations contraires, à laquelle il va donner sa vie, et donner sa mort ?

* * *

Je voudrais dire un mot du conflit de la grandeur et de la douleur. C'est Jésus, notre Dieu en agonie, qui a supplié pour que le calice s'éloigne de lui, et qui a été envahi, à Gethsémani, par l'effroi et par l'abattement. Pourtant, il est mort en dominant la mort, en remettant librement son esprit dans les mains de son Père.

Chez nous, la douleur du corps et la force d'âme ne sont pas toujours, comme en lui, unies. Elles sont parfois disjointes. Un des vitraux de Mehoffer, à St-Nicolas de Fribourg, nous représente, dans le martyre de saint Maurice et de saint Sébastien, un tel excès de souffrance, qu'on voit bien que toutes les forces de l'âme ont abandonné ces pauvres corps : alors c'est la force des Anges, des Anges « gardiens des agonies », qui vient mystérieusement les assister, et sans même qu'ils puissent encore le savoir. Cette grande pensée de foi de l'artiste polonais, me revenait à l'esprit, il y a trois jours, quand on me montrait des photos de visages français affreusemet mutilés, où les seules traces que la mort avait laissées, étaient celles de la plus atroce douleur.

* * *

Nous entrons dans la vie avec la loi d'en sortir. Mais ce n'est

point là une vanité. Ce qui compte, ce qui importe, c'est notre manière de passer. C'est la manière de vivre, c'est la manière de mourir.

Cette petite fille de douze ans qui, dans les massacres du Vercors demeure 5 jours prise dans les cadavres et meurt après 8 jours, « parlant, disait le curé de Vassieux, comme une grande personne », à cause de ce qu'elle avait vu, — elle ne sera pas née en vain, elle ne sera pas morte en vain.

La mort regardée en face, la mort violente, souvent, est comme un sacrement qui dispense la grandeur. Les premiers chrétiens le savaient bien. La proximité du martyre donnait à leur foi dans l'au delà une intensité extraordinaire. Henri Bergson a écrit : « Si nous étions sûrs, absolument sûrs de survivre, nous ne pourrions plus penser à autre chose... Les plaisirs pâliraient comme la lumière de nos ampoules au soleil du matin. Le plaisir serait éclipsé par la joie ». Cela, les premiers chrétiens l'ont éprouvé. Tout l'art des catacombes n'exprime en effet, qu'une chose, la grande victoire mystique du Christ sur la mort. « Jamais, dans l'histoire de l'homme, n'avait été dit un aussi formidable acte de foi collectif dans l'inexistence de la mort. » La mort pour le chrétien n'est qu'un passage à niveau de la vie à la vie, de la vie des ombres à la vie de la vision.

* * *

Parce que nous participons à la chair et au sang, dit l'Epître aux Hébreux, le Christ a voulu participer à son tour à la chair et au sang, afin de briser les portes de la mort, et de délivrer ceux d'entre nous que la crainte de la mort retenait captifs. C'est ce même Christ qui nous convie, ce matin, de nous unir à son Sacrifice, de participer au sang de sa Croix qui ne cesse de couler sur le monde. Il nous demande, pour lui, le don de notre foi. Il nous demande, pour nos frères dans le malheur, la sympathie de nos cœurs. A l'instant une quête, qui sera remise au Consulat de France, va être faite pour les sinistrés de la France[1]*, afin que ne reste pas, pour eux, sans cette marque sensible de sympathie de notre part, la grande prière de la Messe, donnée à Dieu par nous tous, pour les morts de toute la France, et pour les morts de toute la guerre.*

[1] Elle a donné quinze cents francs.

Christianisme et Démocratie (II)[1]

Trois remarques

Afin d'éviter tout malentendu, je voudrais noter ici trois choses. En premier lieu le mot démocratie, dans l'usage des peuples modernes, a un sens beaucoup plus large que dans les traités classiques de science du gouvernement. Il désigne d'abord et avant tout une philosophie générale de la vie humaine et de la vie politique, et un état d'esprit. Cette philosophie et cet état d'esprit n'excluent a priori aucun des « régimes » ou des « formes de gouvernement » que la tradition classique a reconnus pour légitimes, c'est-à-dire pour compatibles avec la dignité humaine. Un régime monarchique peut ainsi être démocratique, s'il s'accorde à cet état d'esprit et aux principes de cette philosophie. Cependant, dès l'instant que les circonstances historiques s'y prêtent, le dynamisme de la pensée démocratique va de lui-même, comme vers sa forme de réalisation la plus naturelle, vers la forme de gouvernement du même nom, qui consiste, selon l'expression d'Abraham Lincoln, dans « le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ».

En deuxième lieu, — en ce qui concerne l'état présent du monde, — il est clair qu'après la victoire les peuples délivrés devront pouvoir se donner librement le régime de leur choix, ou, — s'ils avaient déjà un tel régime, comme le régime républicain pour le peuple français, — la nouvelle constitution de leur choix: cela même est un axiome de la pensée démocratique. Mais il est non moins clair qu'aucune paix durable ne sera possible si les régimes en question n'impliquent un consentement des esprits sur les bases essentielles de la vie commune, le respect de la dignité humaine et les droits de la personne. De fait on peut tenir pour certain que par l'effet même des tortures et de l'oppression que l'Empire païen leur aura fait subir, c'est vers l'idéal de liberté, d'égalité, de fraternité, — ou, selon la devise américaine, de liberté, de justice et de bonheur, — qu'ils se tourneront passionnément, même dans les pays qui n'avaient pas de tradition démocratique. Cependant le danger de nouvelles formes de dictature, nées de la misère et du ressentiment, ou des poussées nationalistes, et le danger créé par les habitudes mentales des peuples qui n'ont pas été formés à la liberté, qui vénèrent héré-

---

[1] Nous sommes heureux de pouvoir donner ici la fin de l'étude de Jacques Maritain, dont les premières pages ont paru dans le premier fascicule de cette année, p. 46. Elle a paru à New-York en un petit livre, daté de Pâques 1943, qui n'est pas encore parvenu en Suisse.

ditairement la force militaire et dont la jeunesse a été empoisonnée par le nihilisme nazi, ne pourra être surmonté que par une grande vigilance politique, et par un long effort d'éducation, qui demandera aux peuples libres de prendre soin de leurs frères avec autant de justice et de charité que de fermeté. Il importe de comprendre que le sens de la présente guerre est non seulement d'en finir avec le fascisme, le racisme, le militarisme, mais d'entreprendre décidément la lente et difficile construction d'un monde où la crainte et la misère ne pèseront plus sur les individus et sur les peuples, où les nationalismes aveuglément revendicateurs feront place à une communauté internationale organisée, où l'oppression et l'exploitation de l'homme par l'homme seront abolies, et où chacun pourra participer à l'héritage commun de la civilisation pour vivre une vie vraiment humaine. Dans des proportions jamais vues encore, aussi bien quant à son extension mondiale que quant à la profondeur des changements qu'elle annonce, la présente guerre est et doit être une guerre de délivrance. Le sang de tant d'hommes n'est pas versé pour imposer à tous les peuples la forme de gouvernement démocratique, il est versé pour que prévale en tous cette conscience de la vocation de notre espèce à réaliser dans sa vie temporelle la loi de l'amour fraternel et la dignité spirituelle de la personne humaine qui est l'âme de la démocratie.

En troisième lieu, — en ce qui concerne les rapports de la politique et de la religion, — il est clair que le christianisme et la foi chrétienne ne sauraient être inféodés, non plus qu'à aucune forme politique quelconque, à la démocratie comme forme de gouvernement ni à la démocratie comme philosophie de la vie humaine et politique. Cela résulte de la distinction fondamentale introduite par le Christ entre les choses qui sont à César et les choses qui sont à Dieu, distinction qui se développe à travers toutes sortes d'accidents au cours de notre histoire, et qui délivre la religion de tout asservissement temporel en dépouillant l'Etat de toute prétention sacrée, autrement dit en laïcisant l'Etat. Aucune doctrine ou opinion d'origine simplement humaine, si vraie qu'elle puisse être, mais seules les choses révélées par Dieu s'imposent à la foi de l'âme chrétienne. On peut être chrétien et faire son salut en militant pour n'importe quel régime politique, à condition toutefois qu'il n'offense pas la loi naturelle et la loi de Dieu. On peut être chrétien et faire son salut en défendant une autre philosophie politique que la philosophie démocratique, comme on pouvait être un chrétien, au temps de l'Empire Romain, en acceptant le régime social de l'esclavage, ou au XVII^e siècle en adhérant au régime politique de la monarchie absolue.

Mais ce qui importe à la vie politique du monde et à la solution de la crise de la civilisation n'est nullement de prétendre que le christianisme serait lié à la démocratie, et que la foi chrétienne obligerait chaque fidèle à être démocrate; c'est de constater que la démocratie est liée au christianisme, et que la poussée démocratique a surgi dans l'histoire humaine comme une manifestation temporelle de l'inspiration évangélique. Ce n'est

pas sur le christianisme comme credo religieux et voie vers la vie éternelle que la question porte ici, c'est sur le christianisme comme ferment de la vie sociale et politique des peuples et comme porteur de l'espoir temporel des hommes; ce n'est pas sur le christianisme comme trésor de la vérité divine maintenu et propagé par l'Eglise, c'est sur le christianisme comme énergie historique en travail dans le monde. Ce n'est pas dans les hauteurs de la théologie, c'est dans les profondeurs de la conscience profane et de l'existence profane que le christianisme agit ainsi, et parfois en prenant des formes hérétiques ou même des formes de révolte où il paraît se nier lui-même, comme si les morceaux brisés de la clef du paradis, tombant dans notre vie de misère et s'alliant aux métaux de la terre, réussissaient mieux que la pure essence du métal céleste à activer l'histoire de ce monde. Il n'a pas été donné à des croyants intégralement fidèles au dogme catholique, il a été donné à des rationalistes de proclamer en France les droits de l'homme et du citoyen, à des puritains de porter en Amérique le dernier coup à l'esclavage, à des communistes athées d'abolir en Russie l'absolutisme du profit privé. Cette dernière opération aurait été moins viciée par la puissance de l'erreur et aurait coûté moins de catastrophes si elle avait été faite par des chrétiens. L'effort pour affranchir le travail et l'homme de la domination de l'argent procède pourtant des courants ouverts sur le monde par la prédication de l'Evangile, comme l'effort pour abolir la servitude et l'effort pour faire reconnaître les droits de la personne humaine.

Le Christ a apporté le glaive au cœur de l'histoire humaine. Le genre humain ne sortira de l'ère des grandes douleurs que lorsque l'action de stimulation cachée, par où l'esprit chrétien chemine et travaille à des prix sanglants dans la nuit de l'histoire terrestre, aura rejoint l'action d'illumination par où l'esprit chrétien établit les âmes dans la vérité et la vie du royaume de Dieu. Ce n'est pas à la fin de la présente guerre que ce terme sera atteint. Mais la présente guerre nous révèle comme par un signe apocalyptique la direction dans laquelle nous devons avancer; et la paix, si la paix est gagnée, marquera que les forces créatrices en action dans l'histoire se sont décidément orientées dans cette direction.

L'esprit chrétien est menacé aujourd'hui dans son existence même par des ennemis implacables, fanatiques de la race et du sang, de l'orgueil, de la domination et de la haine. Au sein de l'épouvantable épreuve, tout indique que dans les profondeurs de la conscience humaine un puissant renouveau religieux se prépare, qui intéresse à la fois et qui ramènera vers leurs sources vives tous les persécutés, tous les croyants de la grande famille judéo-chrétienne, non seulement les fidèles de l'Eglise catholique et ceux des églises protestantes, mais aussi ceux du judaïsme, dont l'abandon à des souffrances et à des iniquités sans nom, et au glaive d'exterminateurs immondes, serait pour l'âme un scandale intolérable si l'on n'y voyait un rappel terrible des promesses de leur Dieu. Et c'est en travaillant dans l'épaisseur de la vie du monde, pour y transformer l'existence temporelle, que ce renouveau spirituel, quelque irréductible division qu'il comporte sur le plan dogmatique

et religieux lui-même, exercera une action commune et produira des fruits communs.

La démocratie est menacée, elle aussi, dans son existence même, et par les mêmes ennemis. Si sa source est évangélique, si elle procède de cette action de stimulation cachée dont j'ai parlé plus haut, et par laquelle le christianisme active obscurément l'histoire terrestre, c'est néanmoins en s'alliant à des idéologies erronnées et à des tendances aberrantes qu'elle a fait son apparition dans le monde. Ni Locke ni Jean-Jacques ni les Encyclopédistes ne peuvent passer pour des penseurs fidèles à l'intégrité du dépôt chrétien. Là aussi tout indique qu'un grand renouvellement de l'esprit est en train de se produire, qui tend à ramener la démocratie à sa véritable essence et à purifier ses principes. La revision des valeurs et l'effort héroïque qui auraient pu sauver les démocraties de la guerre s'ils avaient été entrepris à temps, se font et se feront au milieu des ruines.

Ainsi, dans la formidable péripétie historique où l'Empire païen joue son va-tout pour liquider ensemble le christianisme et la démocratie, les chances de la religion, de la conscience et de la civilisation coïncident avec celles de la liberté, les chances de la liberté coïncident avec celles du message évangélique.

L'inspiration évangélique et la conscience profane

J'ai comparé plus haut l'essence spirituelle et le principe authentique de la démocratie à un arbre dont la sève est saine et que des plantes parasites ont envahi. Quant, à la fin du XVIII^e^ siècle, les Droits de l'Homme ont été proclamés en Amérique et en France, et les peuples conviés à l'idéal de Liberté, d'Egalité et de Fraternité, c'est le grand défi du peuple, des hommes de rien, de l'esprit d'enfance et de foi, et tout ensemble d'un idéal de générosité universelle, qui passait dans l'ordre politique lui-même à l'adresse des puissants de ce monde et de leur scepticisme expérimenté. La poussée évangélique qui faisait ainsi irruption portait la marque d'un christianisme laïcisé; la philosophie rationaliste y mêlait des illusions qui devinrent vite sanglantes, et certifiait aux hommes que la seule bonté de la nature et de la raison suffirait à l'avènement de la grande promesse de justice et de paix. Mais à travers ces illusions une vérité sacrée était sensible aux cœurs: c'est qu'il faut bien que les énergies de l'Evangile passent dans la vie temporelle des hommes; c'est que la bonne nouvelle annoncée pour ouvrir le ciel et la vie éternelle demande aussi à transformer la vie des sociétés terrestres au sein même de ses misères et de ses contradictions; c'est qu'il y a dans le message évangélique des implications politiques et sociales qui doivent à tout prix se déployer dans l'histoire.

Et croyez-vous que de vieux peuples chrétiens se seraient mis en frais de révolutions et de massacres, se seraient mis en route avec toute leur maisonnée et l'héritage de leur labeur, sinon pour les béatitudes promises et depuis si longtemps attendues ? Si c'est un mirage de les croire à portée

de la main, ce n'est pas un mirage d'aller vers elles. Le moyen âge avait cherché avec le Saint-Empire à bâtir sur la terre un château-fort pour Dieu. Maintenant, les pauvres et les opprimés prennent leur départ vers la cité de justice et de fraternité. D'avoir éveillé et trompé une telle espérance mesure la faillite du monde moderne. Ce serait une pire faillite que de renoncer à cette espérance, et de vouloir l'arracher du cœur des hommes. La dure leçon nous a appris que le royaume de Dieu n'est pas pour l'histoire terrestre, mais en même temps nous avons pris conscience de cette vérité cruciale que dans les douleurs de l'histoire terrestre il faut qu'il se prépare énigmatiquement.

* * *

Le christianisme a annoncé aux peuples le royaume de Dieu et la vie du siècle à venir, il leur a enseigné l'unité du genre humain, l'égalité de nature de tous les hommes, enfants du même Dieu et rachetés par le même Christ, la dignité inaliénable de chaque âme créée à l'image de Dieu, la dignité du travail et la dignité des pauvres, la primauté des valeurs intérieures et de la bonne volonté sur les valeurs externes, l'inviolabilité des consciences, l'exacte vigilance de la justice et de la providence de Dieu sur les grands et sur les petits, l'obligation faite à ceux qui commandent et à ceux qui possèdent de commander dans la justice, comme ministres de Dieu, et de gérer les biens qui leurs sont confiés pour l'avantage commun, comme intendants de Dieu, la soumission de tous à la loi du travail et l'appel de tous à entrer en partage de la liberté des fils de Dieu, la sainteté de la Vérité et la puissance de l'Esprit, la communion des saints, la divine suprématie de l'amour rédempteur et de la miséricorde et la loi de l'amour fraternel qui s'étend à tous, même à ceux qui sont nos ennemis, parce que tous les hommes, à quelque groupe social, à quelque race, à quelque nation, à quelque classe qu'ils appartiennent, sont membres de la famille de Dieu et frères adoptifs du fils de Dieu. Le christianisme a proclamé que là où est l'amour et la charité, là Dieu est; et qu'il dépend de nous de faire de tout homme notre prochain, en l'aimant comme nous-mêmes et en ayant compassion de lui, c'est-à-dire en mourant à nous-mêmes pour lui en quelque manière. Le Christ a maudit les riches et les pharisiens, il a promis aux pauvres, et à ceux qui souffrent persécution pour la justice, qu'à eux appartient le royaume des cieux, aux doux qu'ils possèderont la terre, à ceux qui pleurent qu'ils seront consolés, à ceux qui ont faim et soif de la justice qu'ils seront rassasiés, aux miséricordieux qu'il leur sera fait miséricorde, à ceux qui ont le cœur pur qu'ils verront Dieu, aux pacifiques qu'ils seront appelés fils de Dieu. Il a déclaré que tout ce qui est fait au plus petit de ses frères lui est fait à lui-même, il a donné à ses disciples le commandement nouveau, de s'aimer les uns les autres comme lui-même il les a aimés.

* * *

Quelles sont donc les pensées et les aspirations que le message chrétien a peu à peu éveillées dans les profondeurs de la conscience des peuples, et qui ont cheminé souterrainement pendant des siècles avant de se manifester ? Si mal comprises et si déformées qu'elles aient pu être au cours de ce cheminement obscur dans la conscience profane, quelles sont les vérités d'origine évangélique auxquelles cette conscience a lié désormais et identifié l'idée même de civilisation.

Si nous cherchons à les considérer en elles-mêmes, en les dégageant de tout contexte erroné, nous dirons qu'en vertu du travail obscur de l'inspiration évangélique la conscience profane a compris que l'histoire humaine ne tourne pas en cercle, mais est orientée vers un terme et progresse dans une direction. Le progrès n'est pas automatique et nécessaire, il est menacé et contrarié ; il n'est pas dû à un avènement de la raison pure qui invaliderait tout l'héritage du passé, c'est cet héritage même qui s'accroît en gémissant sous le travail de toutes les énergies humaines et divines dans l'homme. Le progrès ne tend pas à faire récupérer demain le paradis par la Révolution, il tend à faire passer les structures de la conscience et les structures de la vie humaine à des états meilleurs, et cela tout le long de l'histoire jusqu'à l'avènement du royaume de Dieu et de la terre des ressuscités, qui est au delà de l'histoire. Que vous croyiez ou non à cet avènement, c'est vers lui que vous vous tournez si vous croyez à la marche en avant de l'humanité. Et ce qui est acquis en tout cas pour la conscience profane, si elle ne vire pas à la barbarie, c'est la foi dans la marche en avant de l'humanité.

Sous l'inspiration évangélique, méconnue souvent mais agissante, la conscience profane a compris la dignité de la personne humaine et a compris que la personne, tout en faisant partie de l'Etat, transcende l'Etat par le mystère inviolable de sa liberté spirituelle et par sa vocation à des biens aboslus. La raison d'être de l'Etat est de l'aider à la conquête de ces biens et d'une vie véritablement humaine. Ce qui est acquis pour la conscience profane, si elle ne vire pas à la barbarie, c'est la foi en les droits de la personne humaine, en tant même que personne humaine, en tant que personne civique, en tant que personne engagée dans la vie sociale et économique et personne ouvrière, et c'est la foi en la justice comme fondement nécessaire de la vie commune, et comme propriété essentielle de la loi, qui n'est pas loi si elle est injuste. Proudhon croyait que la soif de la justice est le privilège de la Révolution, et l'objet des craintes attentives de l'Eglise. La soif de la justice a été creusée dans l'âme des siècles chrétiens par l'Evangile et par l'Eglise ; c'est de l'Evangile et de l'Eglise que nous avons appris à n'obéir que si cela est juste.

Sous l'inspiration évangélique en travail dans l'histoire la conscience profane a compris la dignité du peuple et de l'homme de l'humanité commune. Peuple fidèle, petit peuple de Dieu, peuple royal appelé au partage de l'œuvre du Christ ; peuple comme communauté des citoyens d'un pays, unie sous de justes lois ; peuple comme communauté du travail manuel et comme réserve et ressource de l'humanité dans ceux qui peinent près

de la nature, — l'idée que la conscience profane s'est peu à peu formée du peuple vient de la rencontre et de la coalescence de tous ces éléments, et c'est de l'héritage de la chrétienté que cette idée procède. Le peuple n'est pas Dieu, le peuple n'a pas une raison infaillible et des vertus sans défaut, la volonté du peuple ou l'esprit du peuple n'est pas la règle du juste et de l'injuste. Mais le peuple est le corps lentement préparé et formé de l'humanité commune, le patrimoine vivant des dons communs et des promesses communes faites à la créature de Dieu, — plus profonds et plus essentiels que tous les privilèges surajoutés et les différenciations sociales, — et de l'égale dignité comme de l'égale faiblesse de tous en tant que membres de l'espèce humaine. C'est à condition d'exister dans la communion du peuple que tout effort porte fruit dans l'histoire temporelle, et que l'élite inspiratrice dont le peuple a besoin garde à la fois sa sève et sa légitimité. Eveillé à lui-même par le mouvement de la civilisation, l'homme de l'humanité commune sait aujourd'hui que son âge est venu, si seulement il triomphe de la corruption totalitaire et n'est pas dévoré par elle, et que l'idée d'une caste, d'une classe, ou d'une race héréditaire constituée comme maîtresse et dominatrice doit faire place à l'idée d'une communauté d'hommes libres, égaux en droits et égaux au labeur, et à celle d'une élite de l'esprit et du travail qui procède du peuple sans s'isoler de lui, et qui soit vraiment comme la fleur et le luxe de ses énergies vitales. Ce qui est acquis pour la conscience profane, si elle ne vire pas à la barbarie, c'est le sens de l'égalité de nature entre les hommes et de l'égalité relative que la justice doit créer entre eux, et la conviction que par le moyen même des inégalités fonctionnelles requises par la vie sociale, l'égalité doit se rétablir à un niveau plus élevé, et fructifier dans la possibilité pour tous d'accéder à une vie digne de l'homme, dans la jouissance assurée à tous des biens élémentaires, matériels et spirituels, d'une telle vie, et dans la réelle participation de chacun, selon ses capacités et ses mérites, à l'activité commune et à l'héritage commun de la civilisation.

En vertu du travail obscur de l'inspiration évangélique la conscience profane a compris que l'autorité des gouvernants, par là même qu'elle émane de l'auteur de la nature humaine, s'adresse à des hommes libres qui n'appartiennent pas à un maître et s'exerce en vertu du consentement des gouvernés. Les prescriptions de l'autorité obligent en conscience parce que l'autorité a sa source en Dieu; mais du fait même que l'autorité a sa source en Dieu, non dans l'homme, nul homme et nul groupe spécial d'hommes n'a par lui-même le droit de commander aux autres. Les chefs du peuple reçoivent ce droit du principe créateur et conservateur de la nature par les canaux de la nature elle-même, c'est-à-dire par le consentement ou la volonté du peuple ou du corps de la communauté, en qui l'autorité passe toujours avant d'aller reposer dans les chefs. Et c'est comme vicaires ou représentants de la multitude que les détenteurs de l'autorité dirigent la multitude, et c'est vers le bien commun de la multitude qu'ils doivent la diriger. Membres de la même espèce, tous égaux devant Dieu et devant la mort, il est contraire

à la nature que les hommes soient de simples instruments du pouvoir politique, — instruments d'un dictateur, seule personne humaine en face d'un troupeau d'esclaves organisés, ou instruments d'un pouvoir paternaliste, seul adulte en face d'un régiment d'enfants. Une fois que l'homme de l'humanité commune a compris qu'il naît avec le droit de diriger lui-même sa propre vie, comme responsable de ses actes devant Dieu et devant la loi de la cité, comment voudriez-vous que le peuple obéisse à ceux qui gouvernent si non parce qu'ils ont reçu du peuple lui-même charge du bien commun du peuple ? Ce qui est acquis pour la conscience profane, si elle ne vire pas à la barbarie, c'est la conviction que l'autorité, ou le droit d'exercer le pouvoir n'est détenu par les gouvernants de la communauté terrestre que parce qu'elle exprime en eux le consentement commun, et parce qu'ils ont reçu leur charge du peuple, et c'est la conviction que l'état normal auquel doivent tendre les sociétés humaines est un état où le peuple agit comme personne adulte ou majeure dans la vie politique.

En vertu du travail obscur de l'inspiration évangélique, la conscience profane a compris que le domaine politique et l'attirail de chair et de sang des choses qui sont à César doivent être quand même soumis à Dieu et à la justice ; elle a compris que tout l'art de dominer et tous les crimes que les princes et les chefs des nations mettent en œuvre pour conquérir et affermir leur pouvoir peuvent bien leur donner le pouvoir, mais tournent fatalement au malheur des peuples. Le christianisme a jeté le filet de l'Evangile sur l'Empire païen et l'Empire païen en est mort, car entre la loi évangélique du Fils de Dieu et la loi de l'Empire qui se fait Dieu il n'y a pas de merci. Une fois que l'homme a compris que dans la vérité des choses la politique relève de la morale parce que sa fin est le bien humain de la communauté, une fois qu'il a compris que la vie politique doit se conformer au droit naturel et, selon les conditions propres de son objet temporel, à la loi évangélique elle-même, il voit du même coup que vouloir la justice et le droit en politique c'est vouloir une grande révolution qui substituera à la politique du pouvoir pour les maîtres, hommes, Etats ou nations, la politique du bien commun à laquelle le peuple lui-même doit veiller comme principal intéressé. Une communauté d'hommes libres ne peut pas vivre si sa base spirituelle n'est pas uniquement le droit. Le machiavélisme et la politique de domination, au regard desquels la justice et le droit sont un moyen sûr pour tout perdre, sont les ennemis-nés d'une communauté d'hommes libres. Ce qui est acquis pour la conscience profane si elle ne vire pas à la barbarie, c'est la condamnation de la politique de domination et des moyens iniques et pervers dans la conduite des nations, le sentiment profond que la justice est la nourricière de l'ordre et l'injustice le pire désordre, et la conviction que la cause du bien et de la liberté du peuple et la cause de la justice politique sont substantiellement liées.

Sous l'inspiration évangélique méconnue souvent ou défigurée, mais agissante, la conscience profane ne s'est pas éveillée seulement à la dignité de la personne humaine, mais aussi aux aspirations et à l'élan qui travaillent

ses profondeurs. En elle-même racine d'indépendance, mais plongée dans les contraintes issues de la nature matérielle en l'homme et hors de l'homme, la personne tend à surmonter ces contraintes et à gagner sa liberté d'épanouissement. Dans l'ordre même de la vie spirituelle le message évangélique lui révèle qu'elle est appelée à la parfaite liberté de ceux qui sont devenus un seul esprit et amour avec Dieu, mais dans l'ordre de la vie temporelle, c'est l'aspiration naturelle de la personne à l'affranchissement de la misère, de la servitude et de l'exploitation de l'homme par l'homme que la répercussion d'un tel message est venue stimuler. Quand on sait qu'on est tous faits pour la béatitude, on n'a pas peur de la mort mais on ne se résigne pas à l'oppression et à l'esclavage de ses frères, et on aspire, pour la vie terrestre elle-même de l'humanité, à un état d'émancipation conforme à sa dignité. Ce qui est acquis pour la conscience profane si elle ne vire pas à la barbarie, c'est le sens de la liberté, et la conviction que la marche en avant des sociétés humaines est une marche à la conquête de la liberté conforme à la vocation de notre nature.

Enfin, sous l'inspiration évangélique en travail dans l'histoire la conscience profane a compris que dans les malheurs et les douleurs de notre existence écrasée par les lois d'airain des nécessités biologiques et par le poids de l'orgueil, de l'injustice et de la méchanceté des hommes, un seul principe de libération, un seul principe d'espérance, un seul principe de paix peut soulever la masse de servitude et d'iniquité et triompher d'elle, parce que ce principe descend en nous de la source créatrice du monde, plus forte que le monde: l'amour fraternel dont l'Evangile a promulgué la loi pour le scandale des puissants, et qui est, le chrétien le sait, la charité même de Dieu répandue dans les cœurs. Et la conscience profane a compris que dans l'ordre temporel, social et politique lui-même, non seulement l'amitié civique est, comme les anciens philosophes l'avaient reconnu, l'âme et le lien constitutif de la communauté sociale, — si la justice est d'abord essentiellement requise, c'est comme une condition nécessaire qui rend possible l'amitié, — mais que cette amitié civique elle-même ne peut prévaloir en fait à l'intérieur du groupe social si un amour plus fort et plus universel, l'amour fraternel ne passe en elle, et si, devenant elle-même fraternité, elle ne déborde des limites du groupe social pour s'étendre à tout le genre humain. Une fois que le cœur de l'homme a senti la fraîcheur de cette terrible espérance, il est troublé pour toujours. S'il manque à reconnaître ses sources et ses exigences supra-humaines, elle risque de se pervertir en lui, et de se tourner avec violence pour imposer à tous « la fraternité ou la mort ». Mais malheur à nous si nous la méprisions elle-même, et réussissions à délivrer la race humaine de l'espérance de la fraternité. Elle a été exaltée par elle, elle ne la perdra qu'en devenant plus sauvage qu'auparavant. Cette espérance est sainte en elle-même, elle répond aux désirs les plus profonds et les plus indéracinables de la nature humaine; elle met les âmes en communion de douleur et d'impatience avec tous les opprimés et les persécutés; elle demande l'héroïsme, elle a une force divine pour transformer l'histoire

humaine. Ce qui est acquis pour la conscience profane, si elle ne vire pas à la barbarie, c'est la foi en la fraternité humaine, le sens du devoir social de compassion pour l'homme en la personne des faibles et des souffrants, la conviction que l'œuvre politique par excellence est de rendre la vie commune elle-même meilleure et plus fraternelle, et de travailler à faire de l'architecture de lois, d'institutions et de coutumes de cette vie commune une maison pour des frères.

La vraie essence de la démocratie

Les idées et les aspirations dont je viens de parler caractérisent l'état d'esprit démocratique et la philosophie démocratique de l'homme et de la société. Et c'est sous l'action du ferment évangélique en travail dans le monde qu'elles se sont formées dans la conscience profane. Par l'effet de la plus absurde des contradictions historiques, elles ont été, au cours du XIX^e^ siècle, en Europe surtout, engagées dans une soi-disant philosophie de l'émancipation de la pensée qui les vidait de toute substance, les niait et les désagrégeait en prétendant « éteindre les étoiles » au nom de la science, et en faisant de l'homme un singe sans âme auquel les hasards des mutations zoologiques ont réussi. En elles-mêmes cependant ces idées et ces aspirations restaient et resteront toujours essentiellement liées au message chrétien et à l'action de stimulation secrète qu'il exerce dans les profondeurs de la conscience profane et du monde.

C'est pourquoi j'ai dit plus haut que la poussée démocratique a surgi dans l'histoire comme une manifestation temporelle de l'inspiration évangélique. Les hommes d'Etat le savent bien, et ce n'est pas sans raison qu'en défendant la démocratie ils invoquent aujourd'hui le Discours sur la Montagne. Dans son message du 4 janvier 1939, dont on a pu dire qu'il « esquisse cette reconstruction de leur philosophie morale que les démocraties ont l'obligation d'entreprendre si elles veulent survivre »[1], le Président Roosevelt insistait sur le fait que la démocratie, le respect de la personne humaine, la liberté, la bonne foi internationale ont leur plus solide fondement dans la religion et donnent à la religion ses meilleures garanties. Récemment il affirmait que « les Nations Unies veulent travailler à l'instauration d'un ordre international dans lequel l'esprit du Christ guidera les cœurs des hommes et des nations »[2].

Dans un important discours prononcé le 8 mai 1942, le Vice-Président des Etats-Unis, M. Henry A. Wallace, déclarait de son côté: « L'idée de liberté dérive de la Bible et de son extraordinaire insistance sur la dignité de la personne. La démocratie est la seule expression politique véritable du christianisme[3]. » Chateaubriand, à la fin de sa vie, avait exprimé la

[1] Walter LIPPMANN, *New York Herald Tribune*, 7 janvier 1939.

[2] Lettre à l'Episcopat Américain, *Catholic News*, 17 janvier 1942.

[3] *The Price of Free World Victory*, discours prononcé le 8 mai 1942 à la Free World Association.

même pensée. Et dans son livre sur *Les Deux sources de la Morale et de la Religion*, Henri Bergson affirmait de même que, parce que, dans la devise républicaine, « la fraternité est l'essentiel », on doit dire que « la démocratie est d'essence évangélique ». Pour l'infortune et la confusion d'idées du monde moderne, Rousseau et Kant l'ont revêtue de leurs formules sentimentales et philosophiques. On sait pourtant « ce que Kant doit à son piétisme, Rousseau à un protestantisme et à un catholicisme qui ont interféré ensemble »[1]. Les sources de l'idéal démocratique doivent être cherchées bien des siècles en arrière de Kant et de Rousseau.

Non seulement l'état d'esprit démocratique vient de l'inspiration évangélique, mais il ne peut pas subsister sans elle. Pour garder la foi dans la marche en avant de l'humanité malgré toutes les tentations de désespérer de l'homme que nous fournit l'histoire, et singulièrement l'histoire contemporaine; pour avoir foi dans la dignité de la personne et de l'humanité commune, dans les droits humains et dans la justice, c'est-à-dire dans des valeurs essentiellement spirituelles; pour avoir non en formules mais en réalité, le sens et le respect de la dignité du peuple, qui est une dignité spirituelle et se révèle à qui sait l'aimer; pour soutenir et aviver le sens de l'égalité sans tomber dans un égalitarisme niveleur; pour respecter l'autorité en sachant que ses détenteurs ne sont que des hommes, comme ceux qu'ils gouvernent, et tiennent leur charge du consentement ou de la volonté du peuple, dont ils sont les vicaires ou les représentants; pour croire à la sainteté du droit et à la vertu certaine, mais à longue échéance, de la justice politique en face des triomphes scandaleux du mensonge et de la violence; pour avoir foi en la liberté et en la fraternité, il faut une inspiration héroïque et une croyance héroïque qui fortifient et vivifient la raison, et que nul autre que Jésus de Nazareth n'a incitées dans le monde.

Considérons avec cela l'immense fardeau d'animalité, d'égoïsme et de barbarie latente que les hommes traînent en eux, et qui rend la vie sociale terriblement éloignée encore d'atteindre ses fins les plus vraies et les plus hautes; tenons compte de ce fait que la part de l'instinct et des forces irrationnelles est encore plus grande dans l'existence collective que dans l'existence individuelle, et que dans l'instant où le peuple entre dans l'histoire en revendiquant sa majorité politique et sociale, de large portions d'humanité sont restées dans un état d'immaturité ou souffrent de complexes morbides accumulés au cours du temps, et ne sont encore que l'ébauche ou la préparation de ce fruit de civilisation que nous appelons un peuple; comprenons que pour jouir de ses privilèges de personne majeure sans risquer la faillite un peuple doit être capable d'agir en personne majeure: nous comprendrons que l'âge n'est pas encore passé où pour la démocratie elle-même la force, — la force juste, — en dehors de son rôle normal dans la police des sociétés, doit jouer aussi

[1] Henri BERGSON, *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*, p. 304.

un rôle subsidiaire de protection contre les retours de l'instinct de domination, d'exploitation ou d'égoïsme anarchique; et nous comprendrons surtout que plus que jamais, et en vue même de diminuer autant que possible et d'éliminer peu à peu ces fonctions subsidiaires de la force, la démocratie a besoin du ferment évangélique pour se réaliser et pour subsister. L'avènement durable de l'état d'esprit démocratique et de la philosophie démocratique de la vie demande que les énergies évangéliques pénètrent l'existence profane, apprivoisent l'irrationnel à la raison, et s'incorporent au dynamisme vital des tendances et des instincts de la nature pour former et fixer dans les profondeurs de l'inconscient les réflexes, les coutumes et les vertus sans lesquelles l'intelligence dirigeant l'action oscille à tout vent et l'égoïsme ravageur prévaut dans l'homme. C'est Joseph de Maistre qui a dit: «Partout où règne une autre religion que la religion chrétienne, l'esclavage est de droit, et partout où cette religion s'affaiblit, la nation devient, en proportion précise, moins susceptible de la liberté générale... Le gouvernement seul ne peut gouverner, il a besoin, ou de l'esclavage qui diminue le nombre des volontés agissantes dans l'Etat, ou de la force divine, qui, par une espèce de greffe spirituelle, détruit l'âpreté naturelle de ses volontés, et les met en état d'agir ensemble sans se nuire ».

Il ne suffit pas qu'une population ou une section de population ait la foi chrétienne et soit docile aux ministres de la religion pour être en état de bien juger des choses politiques. Si elle n'a pas d'expérience politique, le goût d'y voir clair par soi-même et des traditions d'initiative et d'esprit critique, sa situation à ce point de vue en est plutôt compliquée, car rien n'est plus aisé aux faux-monnayeurs politiques que d'exploiter pour l'illusion les bons principes, et rien n'est plus désastreux que les bons principes mal appliqués; et rien n'est plus aisé d'autre part à la faiblesse humaine que de bloquer avec la religion les préjugés de race, de famille ou de classe, les ressentiments collectifs, les passions de clan et les chimères politiques qui compensent les rigueurs de la discipline individuelle pour une âme pieuse mal décantée. La politique concerne les choses et les intérêts du monde et elle relève des passions naturelles à l'homme et de sa raison. Mais ce que nous disons ici, c'est que sans la bonté, l'amour et la charité, ce qu'il y a de meilleur en nous, — et la foi divine elle-même, mais les passions et la raison bien davantage, — tourne dans nos mains à un usage d'infortune; c'est qu'une droite expérience politique ne peut se développer dans les peuples que si les passions et la raison y sont orientées par un solide fond de vertus collectives, par la foi et l'honneur et la soif de la justice; c'est que sans l'instinct évangélique et le potentiel spirituel d'un christianisme vivant, le jugement politique et l'expérience politique se défendent mal contre les illusions de l'égoïsme et de la peur; c'est que sans le courage, la compassion pour l'homme et l'esprit de sacrifice, la marche à chaque instant contrariée vers un idéal historique de générosité et de fraternité n'est pas concevable.

Comme Bergson l'a montré dans ses profondes analyses, c'est l'élan d'un amour infiniment plus fort que la philanthropie que les philosophes ont prêchée, parce qu'il est la vie en nous de l'amour créateur des êtres et rend vraiment chaque être humain notre prochain, qui a fait franchir au dévouement humain les frontières fermées des groupes sociaux naturels, groupe familial et groupe national, et l'a dilaté jusqu'au genre humain tout entier. Sans briser les liens de chair et de sang, d'intérêt, de tradition et de fierté dont le corps politique a besoin, et sans détruire les lois sévères de son existence et de sa conservation, un tel amour élargi à tous les hommes transcende et tout à la fois transforme du dedans la vie propre du groupe, et tend à intégrer l'humanité tout entière dans une communauté des nations et des peuples où les hommes soient réconciliés. Car le royaume de Dieu n'est pas avare, la communion qui est son privilège surnaturel n'est pas gardée jalousement par lui, il veut qu'elle se répande et se réfracte au dehors de son enceinte, sous les formes imparfaites et dans l'univers de conflits, de malice et de labeur amer qu'est le domaine temporel. Là est le principe le plus profond de l'idéal démocratique, qui est le nom profane de l'idéal de chrétienté. C'est pourquoi, écrit Bergson, « la démocratie est d'essence évangélique, et elle a pour moteur l'amour »[1].

Mais par là même aussi, il apparaît que l'idéal démocratique va à contre-pente de la nature, dont l'amour évangélique n'est pas la loi. « Ce furent de fausses démocraties que les cités antiques, bâties sur l'esclavage, débarrassées par cette iniquité fondamentale des plus gros et des plus angoissants problèmes. »[2] La démocratie est un paradoxe et un défi adressé à la nature, à cette nature humaine, ingrate et blessée dont elle évoque en même temps les aspirations originelles et les réserves de grandeur. Dans l'idéal démocratique, et « dans l'état d'âme démocratique », on doit voir, écrit Bergson, « un grand effort en sens inverse de la nature »[3]: ce qui ne veut pas dire un effort contraire à la nature, mais un effort pour redresser la nature, un effort lié aux développements de la raison et de la justice et qui doit s'accomplir dans l'histoire sous l'influence du ferment chrétien; un effort demandant que la nature et l'ordre temporel soient surélevés dans leur ordre propre, dans l'ordre du mouvement de la civilisation, par l'action de ce ferment. Si le développement du machinisme et les grandes conquêtes dont nous avons le spectacle dans le domaine de la matière et de la technique exigent « un supplément d'âme » pour devenir vraiment des instruments de libération, c'est aussi par ce supplément d'âme que la démocratie se réalisera. Son progrès est lié à la spiritualisation de l'existence profane.

La philosophie démocratique de l'homme et de la société a confiance dans les ressources et dans la vocation de la nature humaine. Dans la

---

[1] Henri BERGSON, *op. cit.*, p. 304.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, p. 306.

grande aventure de notre vie et de notre histoire elle mise sur la justice et sur la générosité. Elle mise donc sur l'héroïsme et sur les énergies spirituelles. Cet idéalisme court tous les risques s'il ne prend pas sa source assez haut, et s'il méconnaît du même coup les dures réalités naturelles au sein desquelles il doit travailler, car alors il n'ose pas regarder en face l'existence et la puissance du mal parce qu'il ne se sent pas la force de les surmonter. Mais s'il sait vraiment ce qu'est la dignité de l'homme et ce qu'est sa vocation, s'il est conscient de la puissance de la vérité et de la puissance de l'amour, s'il a le respect de l'âme et la connaissance de sa grandeur, si au sommet de l'échelle des valeurs il met les activités de l'esprit et de la liberté, et s'il sait que la poursuite du bonheur est mystérieusement liée au sacrifice de soi, parce qu'elle est avant tout la poursuite de l'accomplissement de l'être humain dans l'amour, et parce que les biens matériels et l'abondance dans la vie commune sont à rechercher avant tout comme les conditions et les moyens d'une telle fin; s'il sait que l'œuvre du salut temporel et de l'émancipation terrestre de l'humanité est tout à la fois l'œuvre d'une humanité rachetée pour la vie éternelle et du Dieu sauveur dont le sang passe en elle, alors il peut regarder en face la férocité des lois de la nature matérielle, la faiblesse et la perversité de l'homme et la réalité du mal dans le monde, parce qu'il sait qu'il y a dans l'homme et au-dessus de l'homme de quoi surmonter tout cela. De fait tout cela ne sera jamais surmonté que parmi bien des impuretés et des tares. C'est justement pourquoi il faut vouloir avec plus de force le surmonter.

C'est dans son opposition radicale à la philosophie esclavagiste qu'on voit le plus clairement ressortir les caractères essentiels de la philosophie démocratique de l'homme et de la société, ou de la philosophie politique humaniste. Elle se reconnaît aux traits sur lesquels j'ai insisté tout à l'heure: droits inaliénables de la personne, égalité, droits politiques du peuple, dont tout régime politique suppose le consentement et comme vicaires duquel les gouvernants gouvernent, primat absolu des relations de justice et de droit à la base de la société, idéal non de guerre, de prestige ou de puissance, mais d'amélioration et d'émancipation de la vie humaine et de fraternité. Pour cette philosophie l'œuvre politique est par excellence une œuvre de civilisation et de culture, elle tend avant tout à procurer le bien commun de la multitude en telle sorte que la personne concrète, non pas seulement dans une catégorie de privilégiés, mais dans la masse tout entière, accède réellement à la mesure d'indépendance qui convient à la vie civilisée, et qu'assurent à la fois les garanties économiques du travail et de la propriété, les droits politiques, les vertus civiques et la culture de l'esprit. La philosophie démocratique vit de l'incessant travail d'invention, de critique et de revendication de la conscience individuelle, — elle en vit et elle en mourrait si elle ne vivait aussi de l'incessant don de soi qui doit y correspondre; contre la pente naturelle de l'imagination des hommes, elle refuse que les dirigeants se tiennent et

soient tenus pour une race supérieure, et veut cependant que leur autorité soit respectée, sur un fondement juridique. Elle n'admet pas que l'Etat soit un pouvoir transcendant rassemblant en lui toute autorité et imposé d'en haut sur la vie humaine, elle veut que des organes autonomes, jouissant d'une autorité proportionnée à leur fonction, émanent spontanément de la communauté civile et de la tension entre ses diverses activités, et que l'Etat — contrôlé par la nation — ne soit que l'organe de régulation le plus élevé, dont l'objet est le bien commun pris dans ce qui intéresse la totalité comme telle.

S'agit-il après cela de définir la forme de gouvernement à laquelle les principes de la philosophie politique humaniste tendent naturellement ? Cette philosophie tient que la personne humaine comme telle est appelée à participer à la vie politique et que les droits politiques d'une communauté d'hommes libres doivent être stablement garantis. C'est pourquoi elle revendique le droit de suffrage pour tout citoyen adulte, de toute race et de toute condition sociale, et réclame de même qu'une constitution juridiquement formulée fixe les lois fondamentales du régime sous lequel le peuple décide expressément de placer sa vie politique. Les principes de la philosophie démocratique de l'homme et de la société peuvent s'accommoder d'une forme (constitutionnelle) de gouvernement monarchique ou oligarchique, mais en droit comme en fait c'est à la forme républicaine qu'ils tendent comme à leur expression la plus normale, — à une forme de gouvernement qui doit joindre et accorder à la dominante démocratique de la liberté, et de l'affranchissement progressif de l'être humain, les qualités de vigueur et d'unité, et de différenciation des valeurs, qui étaient les dominantes propres du régime monarchique et du régime aristocratique désormais dépassés, et dans laquelle le pouvoir législatif doit être exercé par les représentants du peuple, et le pouvoir gouvernemental par des délégués dont, directement ou indirectement, la désignation est faite par le peuple et la gestion contrôlée par lui.

Selon une formule courante, le régime démocratique est décrit comme le régime de la souveraineté du peuple. Cette expression est équivoque, car à la vérité il n'y a pas de souverain ni de maître absolu dans une démocratie. Mieux vaudrait dire que la démocratie est le régime où le peuple jouit de sa majorité sociale et politique et l'exerce pour se diriger lui-même, ou encore qu'elle est « le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ». Ce qui signifie que le peuple est alors gouverné par des hommes qu'il a lui-même désignés pour des fonctions de nature et de durée déterminées et sur la gestion desquels il garde un contrôle régulier, avant tout par le moyen de ses représentants et de leurs assemblées.

L'erreur du libéralisme individualiste avait été de nier en principe, sous prétexte que chacun ne doit « obéir qu'à lui-même », tout droit réel de commandement aux élus du peuple: ceux-ci devenaient alors les détenteurs d'un pouvoir sans autorité, et dans l'instant même qu'ils gouvernaient le peuple ils devaient lui faire croire qu'ils n'étaient que ses instru-

ments passifs. En réalité ils reçoivent leur charge du peuple et doivent gouverner en communion avec lui, mais ils détiennent une autorité véritable dans les limites de leurs fonctions. L'erreur était aussi de réduire la communauté à une poussière d'individus en face d'un Etat tout-puissant en qui la volonté de chacun était censée s'anéantir et ressusciter mystiquement sous forme de volonté générale ; d'exclure l'existence et l'autonomie, l'initiative et les droits propres de tout groupe ou communauté de rang inférieur à l'Etat, et finalement de supprimer la notion même de bien commun et d'œuvre commune. Ces erreurs, qui répondaient à l'avènement de la classe et de l'idéologie bourgeoises, loin de faire corps avec la démocratie, sont destructrices de la démocratie. Comme la complaisance à la médiocrité et l'hégémonie des partis, qui ne sont pas non plus essentielles à la démocratie mais qui sont la tentation permanente de toute démocratie sans vigueur spirituelle, ces erreurs ont préparé le totalitarisme. En se délivrant d'elles, une nouvelle démocratie reviendra aux principes authentiques de la philosophie démocratique.

Cette nouvelle démocratie ne viendra pas facilement à l'existence. Même la guerre la plus juste est une crise de désintoxication qui risque de tourner mal, elle fait crever tous les abcès. Il faudra achever de brûler les poisons d'avant-guerre et éliminer ceux que la guerre elle-même aura produits. L'opération intéresse en profondeur toutes les structures de la civilisation, en étendue le monde entier. Une fois abattu l'Empire païen, sa pourriture de nihilisme moral, de brutalité sadique et d'idées délirantes ne sera pas balayée d'un seul coup, ni les haines inexpiables qu'il aura éveillées, ni l'immense défroque d'illusions honteuses que ses laquais en fuite auront laissée sur les routes. Il faudra aussi faire face aux vieux intérêts et aux vieux privilèges économiques partout acharnés à se défendre, aux vieilles ambitions et aux vieilles erreurs jalouses de parasiter encore les démocraties, comme aux nouveaux risques issus des instincts nationaux raidis et des aveugles revendications de prestige, ou du désir de mettre à profit le malheur des hommes pour un pactole de bénéfices et l'hégémonie du grand commerce, ou des chimères des ignorants qui voudraient refaire la carte du monde selon les principes de la géopolitique et organiser « rationnellement » l'univers sans savoir que l'homme a une âme. En face d'une civilisation à refaire ; d'un nouvel ordre international à établir, restituant à leurs destinées non seulement l'Europe libérée mais la Chine libérée et l'Inde libérée ; d'un nouvel aménagement équitable pour tous, à trouver pour ce qu'on appelle encore les Empires coloniaux, — et qui ne sera trouvé que si prévaut réellement le sens des responsabilités morales envers les populations, du respect de leur âme et de leurs vœux, et d'un vrai compagnonnage humain avec elles, — l'intelligence des meilleurs architectes est en défaut. Il est à souhaiter qu'une période suffisamment longue d'essais et d'ajustements contrôlés par des organes internationaux laisse à l'expérience le temps d'instruire la raison. A la vérité les démocraties ont à lutter à la fois contre

l'Empire païen et contre elles-mêmes. Il leur faut triompher de Hitler et triompher de leurs propres contradictions dans le domaine social et dans le domaine spirituel. Et non seulement il leur faut retrouver d'une part leur élan social et politique authentique, d'autre part leur élan spirituel authentique, mais il leur faut les réconcilier, et pour cela faire tomber bien des préjugés amers et des mauvaises volontés.

Les nouvelles élites

Plus cette immense tâche est difficile, plus elle doit tenter les hommes. Les peuples n'entrent en mouvement que pour les choses difficiles.

Dans toutes les nations aujourd'hui prostrées, particulièrement en France, les classes dirigeantes ont fait moralement banqueroute. La faillite de notre monde est *leur* faillite. Le temps est venu de faire appel aux réserves morales et spirituelles du peuple, de l'humanité commune, — les dernières réserves de la civilisation, — indissolublement pour la victoire et pour la reconstruction. Et ces réserves morales et spirituelles ne sont pas un instrument dans les mains de l'autorité; elles sont le pouvoir même, et la source d'initiative, d'hommes conscients de leur dignité personnelle et de leur responsabilité.

Les totalitaires ont perverti le mot de peuple comme tous les autres mots du langage. Le peuple n'est pas cette masse de matière humaine dépersonnalisée et fondue en une seule entité physique, une seule énergie et un seul « esprit » des puissances de la terre que l'abominable mythologie raciste a imaginée et qu'ils tâchent de réaliser à force d'asservissement, et au nom de laquelle ils commettent tous leurs crimes. Le peuple, ils le haïssent, le méprisent et le craignent; ils ne veulent pas seulement l'opprimer, c'est sa réalité même qu'ils veulent effacer de l'existence. Le peuple, ce sont des âmes, ce sont des personnes humaines rassemblées par les communes tâches humaines et par la conscience commune du travail que chacun doit faire pour avoir sa place au soleil avec sa famille et ses amis, par une longue expérience des peines et des joies de la vie sans gloire, par un commun capital de sagesse héréditaire amassé dans l'esprit des laborieux, par des sentiments humains, des traditions humaines et des instincts humains qui nourrisent en chacun, tout près de la nature, un effort personnel, si limité soit-il, de raison et de liberté. Le peuple est la patiente poussée des activités de l'intelligence humaine et du travail humain pullulant dans les vies individuelles au ras du sol de l'existence civilisée.

De même ce que j'appelle l'homme de l'humanité commune, ce n'est pas le bon sauvage ni l'homme abstrait, l'individu solitaire dépouillé de tout patrimoine social. Si quelque chose répond à cette idée-là dans l'existence concrète, ce sont les déchets sociaux qui forment les couches les plus errantes et les plus misérables du prolétariat ou des classes en voie de prolétarisation. Ce n'est pas en cet homme-là que j'ai confiance, c'est lui

qui fournit aux dictateurs leurs troupes et leurs bourreaux. Ce que j'appelle l'homme de l'humanité commune, celui en qui j'ai confiance, c'est la grande multitude de ceux qui, engagés dans les structures morales et sociales, si humbles soient-elles, de l'existence civilisée, et des groupements où s'éveille la conscience collective, s'acquittent des tâches communes, de la grande œuvre élémentaire et anonyme de la vie humaine, et ne sont pas tentés de se croire d'une race supérieure, — parce que leur travail n'est pas signé et parce qu'ils sont les hommes de ce peuple même dont je viens de parler, le commun du peuple.

Je ne partage pas l'optimisme romantique qui attribuait au peuple un jugement toujours juste et des instincts toujours droits; je sais aussi qu'il lui faut être organisé pour pouvoir s'exprimer et agir. Mais je dis que le tragique sophisme des réactionnaires consiste à confondre le comportement d'un peuple libre, agissant dans le cadre de ses institutions légitimes, avec la violence sanglante des foules affolées par les passions collectives, de ces passions collectives que la propagande totalitaire enflamme diaboliquement. Je dis que l'homme de l'humanité commune n'a pas le jugement moins sain et des instincts moins droits que les catégories sociales qui se croient supérieures, et qu'à tout prendre — non parce qu'il est plus intelligent mais parce qu'il est moins tenté, — il a chance d'errer un peu moins dans les grandes questions qui l'intéressent, lui, le peuple, que les soi-disant élites de gens informés et compétents et riches et bien nés et hautement cultivés ou hautement madrés qui se sont retranchés du peuple et dont aujourd'hui l'imbécilité politique, la bassesse d'âme et la corruption étonnent l'univers. Je dis que maintenant dans toute l'Europe et spécialement en France le peuple se laisse moins tromper par le truquage de l'ordre nouveau allemand, et a mieux gardé l'honneur, et combat plus courageusement contre l'oppresseur que bien des politiciens, des industriels et des hauts fonctionnaires civils et militaires. Je dis que l'élite inspiratrice dont le peuple a besoin doit toujours vivre en communion avec ce peuple lui-même qui donne infatigablement son travail et son sang. Maintenant, bon gré mal gré, il faudra bien qu'en accord avec un postulat essentiel de la pensée démocratique, les nouvelles élites sortent des profondeurs des nations; elles seront composées des élites ouvrières et paysannes elles-mêmes, tout ensemble avec les éléments des classes jadis dirigeantes qui seront décidées à travailler avec le peuple. Le problème essentiel de la reconstruction n'est pas un problème de plans, c'est un problème d'hommes, le problème des nouvelles élites directrices à venir. Ce n'est pas en prétendant se recruter elles-mêmes qu'elles se qualifieraient. Puissent-elles être désignées par l'héroïsme et le dévouement ! En ce qui concerne la nation française, ses nouveaux guides et ses nouvelles institutions, les institutions de la Quatrième République, surgiront de la commune expérience et de la commune foi de tous ceux qui non pas désespéré du peuple et de la patrie, et viendront du travail de sélection et de préparation humaine que ces années lugubres d'obscure et terrible lutte auront effectué dans la jeunesse française.

La besogne à faire au milieu des ruines, la réfection des structures élémentaires de la vie humaine, et même les grandes entreprises de reconstruction mondiale demandent tout d'abord un retour à la simplicité du regard. La perspective juste une fois découverte à un mouvement simple du cœur, à une intuition simple de l'intelligence, le reste est affaire de bon sens et de courage, d'expérience et de bonté. A vrai dire ce ne sont pas les principes et les idées qui manquent. Dans les meilleures parties de la jeunesse le travail de réforme intellectuelle et morale était en train depuis plusieurs années, la nouvelle philosophie démocratique n'achèvera de s'élaborer que dans l'action. C'est des élites nouvelles que tout dépend, c'est d'elles que le monde a désespérément besoin.

Le problème communiste

Si vous me demandez quelle sera leur attitude à l'égard des communistes, et de la situation nouvelle créée d'un côté par l'héroïsme du peuple russe et par ses sacrifices inouïs, d'un autre côté par l'action que les communistes, à côté des autres groupes de résistance, mènent contre l'oppresseur dans les pays envahis, et par la rage de persécution des gouvernants pronazis qui font des communistes des martyrs de la patrie et appellent communistes tous ceux qui combattent pour la liberté, je répondrai que si je vois dans le nazisme la dernière étape d'une réaction implacable contre le principe démocratique et contre le principe chrétien tout ensemble, je vois dans le communisme la dernière étape de la destruction interne du principe démocratique due au rejet du principe chrétien. Le communisme se situe dans la ligne du mouvement d'émancipation de l'homme, — au point de convergence historique des principes d'erreur mêlés à ce mouvement. En tant que doctrine il est irréformable et logiquement lié à l'athéisme. S'il n'était qu'un système économique, on pourrait concevoir quoi qu'il en soit de la valeur intrinsèque d'un tel système, un communisme chrétien, — on a vu quelque chose de cela dans les premières communautés chrétiennes, comme maintenant dans les ordres religieux. Mais le communisme n'est pas seulement un système économique, il est une philosophie de la vie fondée sur un rejet cohérent et absolu de la transcendance divine, une ascèse et une mystique du matérialisme révolutionnaire intégral. Pourtant, à cause même de la situation nouvelle en question et des renversements historiques qu'elle comporte, et parce que le communisme est une catastrophe totalitaire et athéiste de la démocratie elle-même et de son élan humaniste (tandis que le racisme est une poussée antidémocratique basée sur l'adoration de la violence et la négation de l'unité du genre humain), il y a une chance pour qu'un redressement général de la pensée et de l'action démocratiques réintrège à la démocratie, au respect des choses de l'âme, à l'amour de la liberté et au sens de la dignité de la personne, non pas certes l'orthodoxie marxiste et la discipline du Parti communiste, mais beaucoup de communistes de sentiment et beau-

coup de ceux que la révolte contre les injustices sociales incline au communisme: de la possibilité de tels changements dans les hommes et dans l'existence concrète on trouve un signe dans les fléchissements pratiques déjà subis en pays soviétiques par le dogme marxiste, dans la cessation actuelle, si précaire soit-elle peut-être, de la campagne antireligieuse en Russie et dans les prières des fidèles russes pour la victoire, et dans l'admirable passion qui anime aujourd'hui le peuple russe pour la défense de sa terre offensée et qui n'a rien de spécifiquement communiste ni de spécifiquement athée, mais retrouve simplement les sources de la grandeur humaine. Cette chance est vis-à-vis du problème communiste l'unique chance qui soit mise à notre portée. Elle serait moins faible si la générosité des autres peuples, et des chrétiens dans le monde, se manifestait à temps pour aider le peuple russe, non seulement à briser l'effort des armées allemandes, mais à achever sa rentrée dans la communauté occidentale et la démocratie renouvelée.

Il y a en principe trois attitudes possibles à l'égard des communistes. On peut vouloir les anéantir par la force, les mitrailleuses et les camps de concentration, et en appeler contre eux aux démons de l'Allemagne raciste triomphante et de l'Empire païen. Cette attitude, dictée non par un souci des valeurs humaines et divines que le communisme menace, mais par la peur aveugle de perdre ses possessions ou son prestige de classe, est une trahison de la civilisation.

On peut s'abandonner à eux et constituer avec eux un « front » politique unique qu'ils pourraient contrôler du dehors et du dedans, ou briser un jour à leur profit: ce qui revient à accepter d'avance, si l'on n'est pas victime d'incurables illusions, le risque de livrer les peuples à leur hégémonie ou à la discorde civile. Cette attitude est une autre trahison, car d'une part elle donne un prétexte et une stimulation à la première attitude, et d'autre part elle sacrifie l'avenir de la civilisation au souci d'obtenir dans la lutte politique un succès plus rapide, — éphémère en réalité.

On peut enfin comprendre que les communistes ne sont pas le communisme, et qu'ils ont hautement acquis, au prix du sang versé pour la libération commune, le droit d'être présents au travail de reconstruction comme des compagnons de combat, mais en même temps refuser tout front politique unique, tout enrégimentement et toute soumission aux manœuvres de parti. Tout en demandant que la force des lois qui protègent la liberté s'oppose aux desseins de violence, d'où qu'ils puissent venir, cette attitude demande qu'on accepte franchement la coopération des communistes et leur participation à la tâche commune, mais en gardant une autonomie entière à leur égard ; c'est alors en une compétition — âpre sans doute — dans le travail constructif à accomplir qu'on aurait chance de voir se transformer la lutte entre le communisme et ses opposants, ceux-ci comptant que le succès dans le bien et dans la justice, et en tout effort pour remédier à l'humaine détresse, se porte témoignage à lui-même, et qu'une démocratie pleinement résolue à la justice sociale et

aux changements qu'elle exige, décidée à en finir avec l'hégémonie de l'argent, animée et traversée de toutes parts d'une flamme spirituelle héroïque, non seulement est en état d'ôter au communisme ses prétextes, mais a la force d'entraîner dans son sillage et de ramener à son idéal le plus grand nombre de ceux que le communisme attirait.

Cette attitude est celle qu'à la fin de sa vie le Pape Pie XI, peut-être avec un instinct prophétique, recommandait aux chrétiens en pleurant de douleur et de compassion. Il disait aux évêques de France, en décembre 1937: « On parle beaucoup aux catholiques de France de la main tendue... Cette main qui nous est tendue, pouvons-nous la prendre ? Je le voudrais bien: une main tendue ne se refuse pas, mais ce ne saurait être au détriment de la vérité. La vérité est Dieu, et Dieu ne peut être sacrifié. Or, ceux qui parlent de main tendue ne s'expliquent pas nettement à ce sujet. Il y a dans leur langage des confusions et des obscurités qu'il faudrait dissiper. Prenons donc leur main tendue, mais pour les tirer à la doctrine divine du Christ. Et comment les amènerons-nous à cette doctrine ? En la leur exposant ? Non, en la vivant dans tout ce qu'elle a de bienfaisant...

» La prédication de la vérité n'a pas fait faire beaucoup de conquêtes au Christ: elle l'a conduit à la croix. C'est par la charité qu'il a gagné les âmes et les a entraînées à sa suite. Il n'y a pas d'autres moyens pour nous de les gagner. Voyez les missionnaires; par quoi convertissent-ils les infidèles ? Par les bienfaits qu'ils multiplient autour d'eux. Vous convertirez ceux qui sont séduits par les doctrines communistes dans la mesure où vous leur montrerez que la foi au Christ et l'amour du Christ sont inspirateurs de dévouement et de bienfaisance, dans la mesure où vous leur montrerez que nulle part ailleurs on ne trouvera pareille source de charité.

» Mettez l'accent sur ce point. Oh ! je sais bien que vous faites beaucoup déjà, vous et vos fidèles, à cet égard, mais il faut faire plus et mieux encore, et aller jusqu'au sacrifice. Vous n'avez pas oublié saint Ambroise demandant qu'on vendît même les vases sacrés pour venir en aide à la misère humaine. »[1]

Ce que le Pape recommandait sur le plan religieux vaut aussi sur le plan civique, mais n'y est possible que si la charité dont il parlait brûle vraiment dans les cœurs. C'est l'attitude de l'amour et de la générosité évangéliques. L'histoire nous a embarqués dans une apocalypse où il n'est plus permis de se boucher les oreilles à l'Evangile. Il faut faire son choix, il faut tout risquer sur la haine, ou sur la lâcheté, ou sur l'amour.

Sans vouloir préjuger des circonstances et des accidents historiques imprévisibles, il y a des raisons de croire que c'est cette troisième attitude que les nouvelles élites adopteront.

---

[1] *L'Aube*, 15 décembre 1937.

Un humanisme héroïque

Il a été dit et redit avec raison que la présente guerre est une guerre civile internationale, et qu'elle est une révolution. Il se peut qu'elle soit militairement gagnée avant d'être réellement gagnée ; il se peut, et ce serait plus normal à vrai dire, qu'elle ne soit militairement gagnée que quand elle sera réellement gagnée, révolutionnairement gagnée. En tout cas elle ne sera réellement gagnée que lorsque l'ébauche concrète d'un nouveau monde spirituel et social aura paru dans l'histoire. Pour qu'il n'y ait pas de guerre civile consécutive à la guerre, pour que la fin de la guerre entre nations soit aussi la fin de la guerre civile dans les nations, il faut que cette ébauche d'un monde nouveau s'élabore et prévale au sein même de la guerre.

Le peuple français vaincu, trahi, humilié et opprimé est par son malheur même placé au point crucial du problème. Avec l'Allemand sur son territoire et les collaborateurs de Hitler à son gouvernement, il souffre et vit la tragédie dans sa plus atroce profondeur. Si la force de son instinct politique et des renouvellements d'esprit accomplis dans sa nuit est égale à la violence de son dégoût et de sa colère, il pourra trouver dans son affreuse expérience de quoi aider le monde à découvrir les choses nouvelles dont le monde a besoin. Et ce n'est pas seulement par la puissance et l'intégrité nationales recouvrées, c'est aussi par un témoignage de portée universelle et une mission spirituelle et morale renouvelée, portant partout le levain qui vivifie la pâte, que la France sera restituée à sa vocation historique.

Je n'ai pas la naïveté de croire que ces choses se feront aisément, ni qu'elles se feront en tout cas, ni que les conflits internes seront surmontés sans peine. Cependant, les raisons d'espérer sont réelles. L'ancienne politique de facilité et beaucoup d'anciennes folies sont liquidées. Tout le faux ordre esclavagiste, qu'il aurait fallu peut-être beaucoup de temps pour démasquer dans d'autres circonstances, s'est déshonoré lui-même en un clin d'œil ; le régime de Vichy entraînera dans sa chute les forces et les idées qui auraient pu faire obstacle à un renouvellement véritable et trahir l'espérance des hommes, et qui ont trahi et souillé le plus beau royaume sous le ciel. La nécessité d'une transformation foncière du régime économique et social est partout reconnue, en même temps que s'éveille une nouvelle mystique républicaine, un désir de simplicité dans une commune vie de travail, et une volonté réfléchie d'affranchissement réel de la personne et des groupes où elle est engagée. Malgré les graves dangers que le mythe du Maréchal a fait courir à l'Eglise de France, les forces vives de celle-ci ont nourri l'esprit de résistance dans les profondeurs du pays ; en février 1942, l'antisémitisme a été dénoncé et condamné dans les sermons prononcés par le clergé ; la sauvage persécution antijuive, ordonnée depuis lors par M. Laval, a soulevé dans la conscience chrétienne une immense

vague d'indignation, qui s'est traduite en actes admirables et qui a été sanctionnée par les chefs religieux, catholiques et protestants. La jeunesse catholique milite intrépidement pour la liberté ; elle veut une cité vitalement et réellement chrétienne, non décorativement, sans ombre de ce « cléricalisme que l'Eglise désapprouve et dont nous ne voulons à aucun prix », comme disait il y a quelques mois l'archevêque de Toulouse. L'opinion publique a compris que pour échapper à l'ignoble légèreté et aux indignes faiblesses de politiciens qui n'étaient pas tous de mauvais hommes, mais dont la vie intérieure n'était que poussière, il faut exiger dans les chefs la consistance morale, la force de qui agit d'après un principe, et non seulement l'honnêteté mais la vertu. S'il est probable que l'Etat devra contrôler beaucoup de choses dans les premiers temps de la reconstruction, les Français ont pris horreur de l'étatisme et tout porte à croire que l'esprit qui dirigera l'œuvre de relèvement tendra vers des formes de vie politique et sociale où un pluralisme organique mettra fin dans la nation à l'omnipotence de l'Etat, tandis que les institutions qui feront prévaloir la coopération en Europe et dans le monde mettront fin, dans la communauté des peuples, à la souveraineté absolue des Etats nationaux.

* * *

Il y a une chose que l'Europe sait bien, qu'elle sait même trop bien ; c'est la signification tragique de la vie. Depuis mille ans de douleurs elle est payée pour savoir un peu ce qu'est l'homme et à quel prix le moindre progrès s'accomplit. L'expérience qu'elle a acquise ainsi est un trésor de larmes. Elle lui fait courir un terrible risque de scepticisme, mais l'expérience du scepticisme aussi qu'elle a faite avec ses dirigeants d'avant-guerre et qu'elle fait aujourd'hui avec sa lèpre de collaborationnistes lui a administré la preuve que le scepticisme serait son fossoyeur. Si elle a le sens tragique de la vie, elle a aussi le sens de l'héroïsme, elle sait que l'héroïsme seul surmonte la tragédie.

Il est une chose que l'Amérique sait bien, et qu'elle enseigne comme une grande et précieuse leçon à ceux qui prennent contact avec son étonnante aventure : c'est la valeur et la dignité de l'homme de l'humanité commune, la valeur et la dignité du peuple. Ce qu'on appelle le petit peuple, ou, selon le mot du jour, le *common man*, n'a ici ni servilité ni arrogance, il a le sens de la dignité de l'existence humaine et il existe dans la conscience collective de la valeur de chacun. C'est là, sous des formes si simplement humaines que les prétentieux et les pédants savent mal la voir, une conquête spirituelle d'un prix immense. La civilisation américaine a pour ressort cette dignité de chacun dans l'existence quotidienne, et c'est pour la réaliser plus complètement non seulement sur son propre sol mais par toute la terre, qu'elle est sortie de son isolement traditionnel et a accepté la guerre, et que maintenant elle a pris le départ vers un monde meilleur. Elle sait que l'homme de l'humanité commune a droit à la

« poursuite du bonheur »: formule qui, si on l'entend bien, signifie la poursuite des conditions élémentaires et des biens élémentaires qui sont prérequis pour une vie libre, et dont le déni souffert par tant de multitudes est une blessure atroce au flanc de l'humanité, — la poursuite des biens supérieurs de la culture et de l'esprit, — la poursuite de l'affranchissement de la misère, de la crainte et de la servitude, — la poursuite de cette liberté et de cette plénitude humaine liée à la maîtrise de soi qui dans l'ordre imparfait de la vie temporelle est le but le plus haut de la civilisation, et qui, dans un ordre supérieur, demande à s'accomplir parfaitement par la transformation spirituelle de l'être humain, et que l'homme ne peut conquérir que par beaucoup d'amour et un incessant don de soi. L'héroïsme est requis ici, non pour surmonter une tragédie, mais pour mener à bien une formidable aventure, commencée pour ce pays au temps des *Pilgrim Fathers* et des pionniers et dans les grands jours de la déclaration d'indépendance et de la guerre d'indépendance.

Appeler tous les hommes à la poursuite d'un tel bonheur, si seulement on le place assez haut et si on sait le prix qu'il coûte, c'est entreprendre la plus grande des révolutions temporelles. Et cela n'a de sens que si cet appel à la poursuite du bonheur est indivisément un appel à l'héroïsme.

Nous avons le droit d'en appeler, non pour une dépense continue d'héroïsme collectif, mais pour l'acceptation commune d'un idéal de vie héroïque, à l'héroïsme du commun des hommes. La preuve, sublime ou monstrueuse, nous l'avons aujourd'hui sous les yeux. Des millions d'hommes consentent à mourir pour des causes justes ou injustes, pour un idéal élevé ou pour un idéal abject, auquel il ont donné leur cœur et auquel ils sacrifient ce qu'ils ont de plus cher. Pour l'inique agression ou pour la juste défense, victorieux ou vaincus ils paient largement le prix du sang. Ils souffrent que leurs villes soient détruites et incendiées, leurs femmes et leurs enfants exposés à la mort, à la famine, à la torture. A tout cela ils ne sont qu'en partie contraints par la terreur ou par les lois sans merci de la discipline militaire ou de la discipline civique. Pour affronter tout cela il a fallu que des sources jaillissent du plus profond de leur être, sources de générosité dévoyée ou de générosité droite, qui donnent au bien un éclat plus beau, au mal une couleur humaine.

Est-il donc impossible de tourner ces réserves immenses de courage et d'endurance et d'obscur instinct de sacrifice vers une œuvre âpre et difficile d'édification humaine et de fraternité ? Puisqu'en tout cas il faut donner sa vie, mieux vaut la donner pour ses frères que de la réserver pour la boucherie. Si la vie commune où je suis engagée est bâtie sur l'injustice, un jour il faudra souffrir avec courage que les bêtes m'arrachent la peau, à moi ou à mes enfants. Si elle est tendue vers la justice, je devrai peut-être donner ma peau et le reste pour la justice, au moins j'aurai l'espoir que mes enfants seront heureux, et courageux aussi. Mieux vaut s'esquinter pour le bien que d'être esquinté par le mal. Ce sont là des choses très simples, le temps viendra bien où la conscience commune les comprendra.

Il ne s'agit pas de demander à tous d'être toute leur vie prêts au martyre. Les élites nouvelles, oui, les hommes qui reprendront pour les peuples modernes une besogne analogue à celle des anciens ordres de chrétienté qui rachetaient les captifs et défendaient la veuve et l'orphelin, à ceux-là il sera demandé d'être au besoin martyrs de la justice et de l'amitié fraternelle. Mais il est absurde de demander au grand nombre un héroïsme constant. Le grand nombre connaît la dure besogne et le courage quotidien, il connaît cela depuis des siècles. Ce qu'on demande c'est que dans une communauté civile où la discipline sociale sera sans doute sévère, cette dure besogne et ce courage quotidien soient employés à rendre meilleure et plus digne de l'homme la vie même du grand nombre, et que le climat et l'inspiration de la vie commune soient une inspiration de générosité et un climat d'espérance héroïque.

Il dépend du suprême effort de la liberté humaine, dans la lutte mortelle où elle est engagée aujourd'hui, que l'âge où nous entrons ne soit pas l'âge des masses, et des informes multitudes nourries et asservies et menées à l'abattoir par des demi-dieux infâmes, mais l'âge du peuple et de l'homme de l'humanité commune, — citoyen et cohéritier de la communauté civilisée, — conscient de la dignité de la personne humaine en lui, bâtisseur d'un monde plus humain et tourné vers un idéal historique de fraternité humaine. Il faudra pour cela que le sens du tragique de la vie et le sens de la grande aventure humaine se rencontrent et se pénètrent mutuellement, que l'esprit de l'Europe et l'esprit de l'Amérique coopèrent dans une commune bonne volonté. Nous ne croyons pas que le paradis est pour demain. Mais l'œuvre à laquelle nous sommes appelés, l'œuvre qu'il s'agira de poursuivre, avec d'autant plus de courage et d'espérance qu'à chaque instant elle sera trahie par la faiblesse humaine, devra avoir pour objectif, si nous voulons que la civilisation survive, un monde d'hommes libres pénétré dans sa substance profane par un christianisme réel et vivant, un monde où l'inspiration de l'Evangile orientera la vie commune vers un humanisme héroïque.

JACQUES MARITAIN.

Un épisode des massacres du Vercors

La bénédiction ou la malédiction de Dieu sur votre patrie pourront dépendre de la façon dont vous en usez envers ceux que le sort de la guerre place entre vos mains.

Pie XII, Message de Pâques 1941.

On a beaucoup parlé de la tragédie du Vercors. Les meilleurs journalistes, les reporters les plus consciencieux se sont penchés sur cette matière (j'emploie ce mot à dessein) et l'ont remuée en tous sens. Mais ils étaient pressés par l'actualité et par le nombre; ils n'ont pu parler complètement d'Arlette Blanc qui est, à elle seule, par son jeune âge — douze ans — et par l'invraisemblable longueur de son supplice, le symbole de Vassieux.

« Ils » ont atterri à Vassieux en Vercors par planeurs, le 4 juillet, à 9 heures du matin. C'étaient de jeunes troupes de 16 à 18 ans. « Nous les avons vus arriver, dit un témoin, comme des fous ». Ils sont rentrés dans la maison où se cachaient les Blanc: la grand-mère qui s'est évanouie à leur vue, les deux tantes, M^me^ Blanc et ses quatre enfants.

La maison a été déménagée. Tout ce qu'elle contenait « d'intéressant » a été déménagé, rassemblé sur le sol, non loin. Pendant ce temps les Blanc se groupaient où ils pouvaient dans un cellier pour ne pas gêner « l'opération». Quand ils ont eu fini, les « déménageurs » sont allés ailleurs sauf deux ou trois qui étaient devant la maison et attendaient on ne savait trop quoi.

C'est alors que la maison a éclaté. Une bombe avait été cachée dedans à l'insu des occupants. Un incendie s'est déclaré dans les décombres. Survivaient M^me^ Blanc qui était assise sur un tas de gravats et qui prise par la partie inférieure du corps ne pouvait se dégager; Arlette prise, elle, par le pied et dans la même impossibilité; le petit Maurice âgé de 18 mois et qui pleurait, qui pleura sans discontinuer jusqu'à ce qu'il mourût, tout ce jour et toute la nuit et dont la voix sortait de quelque part. Enfin, en plus de la petite Danielle, âgée de quatre ans qui fut calcinée, brûlée vive en quelques instants, sa sœur plus âgée, Jacqueline, qui se trouvait dans la zone d'un feu patient et sinueux qui n'arrivait pas à jaillir, qui pleurait aussi et criait « Maman mon pied brûle ». On ne sait pas très bien quand elle cessa de crier.

Ce qui est la marque du martyre des Blanc, c'est la patience et la longueur de leur supplice avec cette succession de jours et de nuits à l'âge où les enfants ont peur la nuit. Le hameau était désert de tous les habitants.

Ils s'étaient enfuis dans des grottes voisines d'où les Allemands avec un instinct sûrement aiguillé par les trahisons miliciennes devaient les déloger à coups de mitraillettes et de grenades, blessant encore M. Blanc, grand-père des enfants, puis le fusillant allongé, portant ainsi à 9 le nombre des victimes de cette famille. Sa fille qui l'accompagnait fut successivement délogée des grottes où elle se croyait à l'abri. Probablement pour que son supplice continuât d'autre façon.

Mais revenons au village fumant. Le déménagement y continuait, les incendies éclataient l'un après l'autre dans les maisons dévastées. La soldatesque, cette étrange soldatesque de 16 à 18 ans, vaquait à ses dévastations. Le bébé des Blanc pleurait toujours. La première nuit tomba. « Ils » s'étaient retirés un peu en dehors du village. Arlette et sa mère parlaient, étonnante conversation que cette conversation dans la nuit de ces êtres pris par le corps comme des plantes. A côté de Mme Blanc était tombé un garde manger. Il y avait dedans quelques « tomes » et dans une bouteille un peu de vin. Arlette était devant sa mère. Mme Blanc lui lança une « tome » à manger et prit pour elle un peu de vin. Le bébé pleurait. La petite... s'était tue. Arlette dit qu'après avoir tant pleuré et crié, elles l'avaient appelée, une fois, mais elle n'avait pas répondu. Elles pensèrent que c'était fini.

Il n'y a rien pour meubler le jour qui suivit, la nuit qui suivit, si ce n'est encore que le petit Maurice, au matin, ne répondit plus, ne pleura plus, si ce n'est un chien qui rôdait, et qu'« ils » vinrent faire un tour. On entendait au loin des coups de feu.

On ne sait quand vint le « Mutilé ». Arlette a dit qu'un mutilé qui avait pu à grand' peine se dégager après 48 heures d'efforts s'approcha d'elles. Il était tellement épuisé qu'il ne pouvait pas les aider. Alors il dit qu'il essayerait de gagner St-Agnan, de leur envoyer du secours. « Regardez mon pauvre petit », lui dit Mme Blanc. Mais il y aurait eu trop de choses à regarder ! Il leur proposa son manteau. Arlette lui dit de le donner à sa maman, qu'elle n'avait pas froid. Le « Mutilé » partit.

Le « Mutilé » jeta donc le manteau sur Mme Blanc. Mais il ne pouvait la guérir de cette sorte de froid qui montait en elle par l'intérieur, par la partie blessée, — et quelques heures après Arlette n'eut plus personne à qui parler.

Le soleil se levait déjà depuis trois jours. Il y en avait quatre que les « choses » s'étaient produites. Les cadavres sentaient bien fort. Arlette était sur les cadavres qui commençaient à se décomposer. Il y avait ceux de sa tante et de sa grand-mère. Elle était, en outre, prise par les pieds et dans un équilibre tel qu'elle devait s'appuyer en avant sur une poutre, mise sur un cadavre. C'est comme ça qu'elle dura du vendredi matin où s'était produite l'explosion jusqu'au jeudi où on la dégagea. Elle avait soif... Ce qui la fit le plus souffrir, c'est la soif. Elle l'a expliqué. Elle a dit aussi que de temps en temps les jeunes Allemands venaient la voir au milieu de son charnier. Alors Arlette pensait qu'ils comprendraient si elle leur demandait

de l'eau. Ils comprenaient en effet. Mais cela les faisait rire. Ils avaient les mains derrière le dos et ils riaient.

« Arlette parlait comme une grande personne, a dit l'abbé à M. Blanc. C'était une enfant, mais quand je l'ai retirée de dessus les morts, elle avait tant vu de choses et tellement eu le temps de penser, qu'elle parlait comme une grande personne. » On la fit boire et manger. Elle dura encore huit jours. « Elle avait tant de courage à vivre ! » m'a dit son père. Elle s'en serait certainement tirée. Elle n'avait presque rien. Au pied qu'une contusion. Mais il y eut le tétanos. Le curé de Vassieux essaya bien d'aller à St-Agnan pour prendre des remèdes mais le colonel allemand qui commandait là-bas ne le laissa pas remonter. Et Arlette qui l'avait supplié « ne me laissez pas seule, M. le Curé », mourut.

Voilà ! J'ai vu M. Blanc. C'est un homme qu'ont tant hanté ces pensées qu'il en parle maintenant sans éclat comme de choses tout à fait naturelles, comme Arlette les expliquait. Mais sa voix à l'air de venir d'ailleurs. Elle vient de là où ça s'est passé et il est possible que ce ne soit pas tout à fait dans le même monde que le nôtre. Ni pour lui, ni tout à fait pour nous.

Quant à Arlette !... Vassieux se reconstruira. Il le faut ! où alors pourquoi vivrions-nous nous-mêmes. Il y aura des maisons et des rues. Au coin d'une rue, je pense, il pourrait y avoir une fontaine, un endroit frais où les enfants, revenus là, pourraient boire. Au-dessus de la fontaine, il y aurait une plaque de marbre: « Arlette Blanc » avec un petit fronton de verdure. Et la fontaine avec sa voix fraîche et cassée essayerait de raconter en souvenir de la petite fille qui parlait comme une grande personne quelque chose de meilleur que nous essayerions de croire. Tous.

ANDRÉ SEVERAC

Henri Suso († 1366)

De la Sagesse et de la Croix

Jean Eckhart, Jean Tauler, Henri Suso sont les trois grands noms dominicains de la mystique rhénane du XIVe siècle.

Eckhart fut le maître aimé de Suso et probablement aussi de Tauler. Fidèles à sa mémoire, les deux disciples surent éviter les écueils où ce génie téméraire échoua. Tauler, toujours apprécié des bons juges exempts de prévention, devint un moment suspect aux yeux de quelques catholiques en raison de l'abus que Luther avait fait de ses textes. Ces défiances ont heureusement disparu et la renaissance des études de spiritualité lui vaut un regain de faveur et de gloire.

Mystique et poète, chantre d'amour divin, Serviteur, chevalier servant de l'éternelle Sagesse, comme il se désigne lui-même, Frater Amandus, comme la Sagesse l'appelle, Henri Suso est sans contredit le plus attachant des trois. S'il eut à souffrir de l'injuste querelle d'esprits étroits et ombrageux, dont il y a toujours et partout grande abondance pour l'épreuve des génies et des saints, il fut disculpé avec éclat de son vivant. Vénéré par son Ordre, béatifié par l'Eglise, cher aux âmes intérieures, il est unanimement reconnu comme un guide sûr. Ses grandes épreuves, sa douce patience, son sens du mystère de la croix font de lui pour les « jours mauvais » un précieux conseiller et un consolateur efficace. Chez peu d'auteurs spirituels, doctrine et vie se compénètrent au même point. C'est parce qu'il est éminemment expert en la croix qui conforme au Christ, qu'il excelle à conduire les âmes, par la contemplation et l'imitation de l'humanité souffrante de Jésus, à sa divinité, à l'abîme sans fond de la glorieuse Trinité [1].

* * *

[1] Henri Suso naquit probablement à Constance en 1295 ou 1300; il entra ches les Frères-Prêcheurs à 13 ans, se « convertit » à 18 ans, mena, jusque vers 40 ans, une vie d'effroyables austérités, qu'il ne quitta, sur une inspiration divine, que pour connaître un surcroît d'épreuves. Sauf les années d'études à Cologne, les années d'exil de ses frères hors de la ville pendant l'interdit, les absences nécessitées par le ministère apostolique, il vécut, lecteur de théologie, puis prédicateur, au couvent de l'Ile, à Constance, puis à celui d'Ulm où il fut transféré avant 1349 et où il mourut en 1366.

L'édition critique de ses œuvres allemandes (*Heinrich Seuse, Deutsche Schriften* von Karl

Trois « maximes » brillent dans l'œuvre de Suso comme des étoiles et en résument, croyons-nous, le sens. La première, dont la traduction ne peut conserver le jeu de mots que je souligne, indique le point de départ de l'itinéraire spirituel, le moyen touchant la fin, la fin elle-même en sa latitude infinie:

« *Ein gelassener mensch muss* entbildet *werden von der creatur*, gebildet *werden mit cristo und* überbildet *in der gotheit.* »[1] *Un homme abandonné, il faut qu'il soit défait de la créature*, conformé *au Christ*, transformé *en la divinité.*

La seconde, réponse de la Sagesse à une question de son Serviteur, déclare le plus haut degré de l'attitude fondamentale qui ouvre l'âme aux effusions de l'amour, le renoncement à soi-même, l'abnégation évangélique, que Suso et les mystiques allemands appellent volontiers: « *gelazenheit* » *(Gelassenheit)* et les spirituels français: *abandon.*

« *Ein* gelazenheit *ob aller* gelazenheit *ist gelazen sin in gelazenheit.* »[2] *Un* abandon *au-dessus de tout* abandon, *c'est* d'être abandonné *dans* l'abbandon (d'être abandonné à Dieu quand Dieu abandonne, semble abandonner l'homme à sa faiblesse, au plus fort des épreuves).

La troisième indique quelle lumière brille dans la nuit, pour l'âme qui se croit délaissée de Dieu et qui s'abandonne ainsi à celui qui la délaisse,

---

Bihlmeyer, Stuttgart 1907) comprend: *L'Exemplaire* (c'est-à-dire le recueil de: *La Vie* ou *Der Seuse*, le *Livret de l'éternelle Sagesse*, le *Livret de la Vérité*, le *Livret des Lettres*), le *Livre non abrégé des Lettres*, quelques *Sermons*, le *Livret d'amour.*

L'*Exemplaire* se donne comme édition définitive par Suso lui-même de ses textes les plus chers. L'authenticité du recueil comme tel et celle de *La Vie* sont discutées. M^me^ Anceleт-Hustache, qui vient de publier à Paris, à la collection « Les Maîtres de la spiritualité chrétienne », *le Bienheureux Henri Suso*, tient la *Vie* pour apocryphe. Aussi n'en traduit-elle guère qu'un tiers des chapitres. Nous croyons, avec beaucoup d'historiens et de critiques, que cette *Vie* est ce qu'elle prétend être, l'œuvre d'Elisabeth Stagel (fille spirituelle de Suso écrivant d'après les confidences de son Père) revisée et complétée par celui-ci. Voir notre Introduction à *Henri Suso, l'Œuvre Mystique*, t. I, *La Vie*, Fribourg, Librairie de l'Université (à paraître).

S'il n'est pas certain qu'il soit de la plume de Suso, le *Livret d'Amour* est bien dans sa manière.

Suso a écrit en latin *Horologium Sapientiae*, qu'on regarde soit comme une refonte amplifiée, soit comme une première rédaction du *Livret de l'éternelle Sagesse.* La traduction de cet ouvrage formera le dernier volume de notre édition française.

[1] C'est la 67^e^ des maximes groupées au ch. 49 de la *Vie : Introduction raisonnable de l'homme extérieur en son intérieur*, éd. Bihlmeyer, p. 168, 11. 9-10. Elle sert au P. Denifle pour marquer par ses trois membres la division en trois parties: voie purgative, voie illuminative, voie unitive, de sa belle anthologie des mystiques de langue allemande du XIV^e^ siècle, que le P. Auer O.S.B. a rééditée d'après la première édition, en revisant les textes: *Heinrich Seuse Denifle, Das Geistliche Leben*, Deutsche Mystiker des 14. Jahrhunderts, herausgegeben und eingeleitet vom P. Albert Auer O.S.B., Salzburg-Leipzig, Verlag Anton Pustet, 1936.

[2] Se lit au *Livret de l'éternelle Sagesse*, ch. 9: *Pourquoi Dieu se soustrait souvent à ses amis au gré de son cœur, et à quoi on reconnaît sa vraie présence*, éd. Bihlmeyer, p. 232, 1. 16.

ou plutôt lui donne l'impression qu'il la délaisse, car il lui est d'autant plus présent qu'il semble plus absent et éloigné par « jeu d'amour », et ce jeu purificateur et martyrisant n'a d'autre fin que de la rendre capable d'effusions plus riches de lumières et de feu: «*Alle die wile* liep *bi* liebe *ist, so enweis* liep *nit, wie* liep liep *ist; swenn aber* liep *von* liep *gescheidet, so enphindet erst* liep, *wie* lieb *lieb war*»[1]. *Aussi longtemps que l'*Amour *est auprès de l'*amour, *l'*amour *ne sait pas combien l'*Amour *est* amour, *mais quand de l'*amour *l'*Amour *est séparé, alors seulement l'*amour *éprouve combien l'*Amour *était* amour. C'est-à-dire, moins gracieusement: tant que Dieu aimé est et est senti présent dans l'âme aimante, l'âme ne sait pas combien son Dieu est aimable; mais quand le Dieu aimé, de l'âme aimante est séparé, que l'âme le sent éloigné, alors seulement l'âme-épouse éprouve combien Celui qu'elle aime est aimable, lui est cher, lui était doux.

Tout Suso est là, sa doctrine, sa manière, sa pensée et son style. C'est en bref, toute la spiritualité chrétienne, comme elle est tout entière en deux mots de l'Evangile: «*Abneget semetipsum*» ; «*Diliges*». Certes notre bienheureux n'a pas au même degré que son contemporain et frère, Jean Tauler, ni surtout que le Docteur Mystique saint Jean de la Croix ou l'incomparable Marie de l'Incarnation, Ursuline, la grâce de décrire longuement les sublimes sommets de l'union[2]; il n'a pas laissé de livre comparable à la *Vive Flamme d'Amour* ou au *Cantique spirituel*. Mais toute son œuvre est cependant une illustration admirable des trois sentences que nous y avons cueillies. Sa grâce propre, parmi les spirituels, est de montrer avec une insistance inlassable et un charme qui n'appartient qu'à lui, la voie de la transformation en Dieu par la conformité au Christ souffrant, dans le renoncement à tout et l'abandon de tout; d'illustrer les paroles de Jésus: *Je suis la voie*, que la Sagesse lui commente ainsi: « *Nul ne peut venir à la hauteur divine ni à une extraordinaire douceur, s'il n'est d'abord tiré par l'image de mon humaine amertume. Si l'on ne passe par mon humanité, plus haut on s'élève, plus bas on tombe. Mon humanité est le chemin par où l'on va; ma passion, la porte par où on doit passer, si l'on veut parvenir à ce que tu cherches* ». Et encore: « *Si tu veux me contempler dans ma divinité*

[1] Même chapitre, *Ibid.*, p. 234, ll. 13-15.

[2] Sans doute parle-t-il aussi des plus hautes questions de mystique, notamment dans les derniers chapitre de la *Vie*, qui rapportent l'achèvement de l'éducation spirituelle d'Elisabeth, et dans le *Livret de la Vérité*, mais ces pages difficiles ne sont pas, à notre humble avis, le meilleur de son œuvre. Ce n'est pas à elles qu'il doit l'immortalité et, sur ces sujets, la littérature spirituelle présente d'autres trésors de plus grand prix.

incréée, tu dois apprendre ici à me connaître et à m'aimer dans mon humanité souffrante, car c'est là le plus rapide chemin vers l'éternelle béatitude ».

Cette divine Sagesse l'a attiré dès son jeune âge, ainsi qu'il le raconte, en l'empêchant de trouver le repos dans les créatures, en lui bouchant toutes les issues par où il eût pu échapper à sa divine séduction.

Un esprit farouche, en sa première diversion, s'était égaré dans les chemins de la dissemblance. Alors la divine Sagesse vint à sa rencontre en image spirituelle ineffable. Elle l'attira par le doux et l'amer jusqu'à l'amener au droit sentier de la divine vérité. Lui, s'abîmant dans la pensée des merveilleux attraits éprouvés, parla ainsi à Dieu: Aimable, tendre Seigneur, mon esprit depuis les jours de mon enfance, a cherché je ne sais quoi avec une soif impatiente, Seigneur, et, ce que c'est, je ne l'ai pas encore parfaitement saisi. Seigneur, voici déjà bien des années que je le chasse ardemment, et je n'ai pas encore pu le faire mien, car je ne sais pas bien ce que c'est; c'est cependant un je ne sais quoi qui tire à soi mon cœur et mon âme, et sans quoi je ne puis m'établir en parfait repos. Seigneur, je voulais, aux premiers jours de mon enfance, le chercher dans les créatures, comme je le voyais faire devant moi, et, plus je cherchais, moins je trouvais; plus je m'approchais, plus je m'éloignais. Car chaque image entrant en moi, avant que je l'eusse cherchée tout à fait ou me fusse abandonné au repos en elle, m'adressait ces paroles: *Je ne suis pas ce que tu cherches.* Et toujours, toujours, par toutes choses, j'ai été ainsi repoussé. Seigneur, mon cœur brûle après ce [Bien], car il eût bien voulu l'avoir et il a plus d'une fois éprouvé ce que ce n'est pas, Seigneur, mais, de ce que c'est, il (mon cœur) n'est pas encore bien instruit. O aimé Seigneur du royaume du ciel, qu'est-ce donc, comment est faite la chose qui, si mystérieusement, joue en moi ?

Réponse de l'éternelle Sagesse: Ne la reconnais-tu pas? Elle t'a pourtant amoureusement embrassé, et elle t'a souvent barré le chemin, jusqu'à ce qu'enfin elle t'ait gagné à elle seule.

Le Serviteur: Je ne l'ai jamais vue, jamais entendue, je ne sais pas ce qu'elle est.

Réponse de l'éternelle Sagesse: Ce n'est pas sans raison: la cause en est ton intimité avec les créatures, ton manque de familiarité avec elle. Mais maintenant, ouvre tes yeux intérieurs et vois qui je suis. C'est moi, l'éternelle Sagesse, qui t'ai dès l'éternité choisi pour moi en t'embrassant dans mon éternelle Providence.

Je t'ai si souvent barré la route, si souvent tu te serais séparé de moi si je t'avais abandonné. Tu as toujours en toutes choses trouvé quelque résistance. C'est le signe le plus sûr à mes élus que je les veux à moi.

Le Serviteur: Tendre, aimable Sagesse, est-ce donc toi que j'ai si longtemps cherchée ? Est-ce donc vers toi que le cœur de mon cœur toujours et sans cesse luttait ? Hélas, mon Dieu, pourquoi ne t'es-tu pas déjà montré à moi il y a très longtemps ? Comment as-tu pu si longtemps différer cette rencontre ? En combien de chemins harassants me suis-je embourbé ?

Réponse de l'éternelle Sagesse: Si je m'étais montré autrefois, tu n'aurais pas reconnu mon bien aussi sensiblement que tu le fais aujourd'hui.

Le Serviteur: Hélas, Bien sans fond, avec quelle douceur maintenant tu répands en moi ta bonté ! Quand je n'étais pas, tu me donnais l'être. Quand je me séparais de toi, tu ne voulais pas te séparer de moi. Quand je voulais t'échapper, tu me retenais si doucement captif !

Ah, Sagesse éternelle, si mon cœur pouvait maintenant éclater en mille morceaux et t'embrasser, toi, délices de mon cœur, et, dans un amour constant, une louange parfaite, consumer tous mes jours avec toi, ce serait le désir de mon cœur !

Car il est vraiment heureux l'homme que tu préviens avec tant d'amour que tu ne le laisses pas en repos jusqu'à ce qu'il cherche son repos en toi seul [1].

La *Vie* raconte également comment il fut conduit aux épousailles spirituelles de l'éternelle Sagesse:

Il avait, de jeunesse, un cœur riche d'amour. Or, l'éternelle Sagesse, dans la sainte Ecriture, s'offre aussi amoureusement qu'une charmante amante qui se pare avec raffinement pour plaire à beaucoup, elle parle tendrement, sous les traits d'une vierge, pour pouvoir incliner tous les cœurs à soi.

Parfois, elle dit combien trompeuses sont les autres amantes, mais combien vraiment aimante et constante elle est.

Par là, son jeune cœur fut attiré et il lui arriva par elle, comme quand une panthère laisse de soi son doux parfum et attire à soi les bêtes sauvages de la forêt. Elle eut très souvent cette manière attirante et une aimable séduction à son amour spirituel, surtout dans les livres nommés livres sapientiaux. Quand on les lisait à table et qu'il entendait lire ces colloques d'amour, il était bien aise.

Par suite, il commença à languir de désir et à penser en son cœur amoureux: « Tu devrais tenter ta chance [et voir] si cette haute amante, dont j'entends dire de si grandes merveilles, pourrait devenir un amour, car ton jeune cœur sauvage ne peut guère à la longue rester sans intime amour ». En ses touches, il la sentait souvent et elle survenait aimablement en lui et lui plaisait fort au cœur et à l'esprit.

Il arriva, une autre fois qu'il était assis à table un matin, que le sage Salomon s'écria: « *Audi, fili mi.* Ecoute, mon enfant, le haut conseil de ton Père ! Si tu veux t'assurer un grand amour, tu dois prendre pour aimable amour la tendre Sagesse, car elle donne à ses amants jeunesse et pouvoir, noblesse et richesse, honneur et empire, grande puissance et un nom éternel. Elle le [2] rend aimable et lui enseigne la courtoisie, lui assure louange devant les hommes, gloire parmi les foules, elle le rend cher et digne à Dieu et aux hommes. Par elle a été créée la terre, par elle le ciel est consolidé et l'abîme fondé. Qui la possède marche assuré, dort tranquille et vit en sécurité [3] ». Entendant lire devant lui ces belles paroles, son cœur plein de désir pensa: « Oh ! quel amour c'est là ! S'il pouvait m'être accordé, comme je serais comblé ! » Mais des images étrangères le tiraient en arrière. Il pensait: « Dois-je aimer ce que je n'ai jamais vu, dont je ne sais pas ce que c'est ? Mieux vaut poignée possédée que maison pleine attendue. Qui construit et aime trop haut, y gagne parfois de mourir de faim. Cette auguste amante, il serait bon de l'avoir pour amour, si elle laissait ses serviteurs prendre bons et tendres soins du corps ». Or, elle dit: « Bon morceau, vin fort et long sommeil, qui s'en soucie, jamais ne pourra capter l'amour de la Sagesse ». Où si dur enjeu fut-il jamais proposé à [chevalier] servant » ? Ce que contredisait une pensée divine:

Beaucoup souffrir, depuis toujours,
n'est-ce pas la loi de l'amour?

Nul prétendant qui ne souffre, nul amant qui ne soit martyr. Qui aime si haut, ce n'est donc pas injuste que quelque adversité l'atteigne. Pense à tout le malheur et au dégoût que les amants du monde doivent souffrir bon gré mal gré.

---

[1] *Livret de l'éternelle Sagesse*, ch. I.

[2] Suso passe facilement ainsi du pluriel au singulier et inversement. Il passe de même aisément du masculin au féminin et inversement en parlant de l'homme ou de l'âme, du Verbe incarné ou de la Sagesse.

[3] Cf. *Sag.*, VII et VIII passim. — Prov., I-IV.

Par ces suggestions et d'autres pareilles, il fut alors solidement fortifié pour persévérer. Chose semblable lui arriva souvent. Tantôt il avait bonne volonté, tantôt il laissait son cœur revenir à l'amour périssable. Cherchant ça et là, il trouvait toujours quelque chose qui contrariait tout l'élan de son cœur, et par là alors il était repoussé.

Un jour, on leur lut à table sur la Sagesse: son cœur en fut remué à fond. La Sagesse disait: « Comme le beau rosier fleurit et comme le noble encens non entaillé parfume, comme le baume pur sent, je suis un amour fleurissant, parfumant, sans mélange, sans dégoût ni amertume, d'une infinie douceur d'amour. Mais toutes les autres amantes ont douces paroles et amères récompenses, leurs cœurs sont des filets mortels; leurs mains, des liens de fer; leurs discours, un poison sucré; leur bon temps ravit l'honneur [1] ».

Il pensa: « Montjoie, que c'est vrai ! » Et il dit librement en lui-même: « Vraiment, il le faut, il faut qu'elle soit mon amour, je veux être son servant ». Et il pensait: « Ah, Dieu ! Si je pouvais une seule fois voir l'Amour, si je pouvais lui parler. Ah, comment est fait l'Amour qui cache en soi tant de délices ? Est-il Dieu ou être humain, femme ou homme, art ou ruse, ou enfin, que peut-il être » ?

Et pendant que, de loin, il souhaitait la voir des yeux de l'âme dans les similitudes tirées de l'Ecriture, voici qu'elle se montra à lui: elle planait haut, au-dessus de lui sur un trône de nuées, elle éclairait comme l'étoile du matin et brillait comme le soleil levant. Sa couronne était l'éternité; son vêtement, la béatitude; sa parole, douceur; son étreinte, rassasiement de toute volupté. Elle était loin et près, haut et bas, elle était présente et pourtant cachée. Elle admettait à sa conversation et nul pourtant ne pouvait la saisir. Elle dépassait le suprême cercle du ciel et touchait au plus profond de l'abîme. Elle s'étendait d'extrémité en extrémité, puissamment, et disposait tout, doucement. Et lorsqu'il pensait avoir une belle vierge, soudain il trouvait un superbe jeune homme. Tantôt elle se comportait comme une sage grande dame, tantôt comme une très éblouissante amante. Elle s'inclina vers lui amoureusement et le salua, toute souriante, et lui dit bénignement: « *Praebe, fili, cor tuum mihi*, donne-moi ton cœur, mon enfant ». Il se prosterna à ses pieds et la remercia cordialement avec humilité profonde, de l'humble fond de son âme. Cela lui arriva alors et ne devait plus jamais lui arriver.

Mais, après tant de touches, cet unique ravissement suffit pour faire de lui à jamais le Serviteur et l'amant de l'éternelle Sagesse.

Il faudrait transcrire ici les chapitres de la *Vie*, où sont rapportées ses délicieuses trouvailles de louange à l'égard de sa « Sagesse élue ». Citons du moins sa « salutation matinale », qui donne une idée du chant quotidien et continu de son cœur amoureux:

O toi, souverainement belle, lumineuse, éternelle Sagesse, mon âme cette nuit a soupiré vers toi et maintenant, de grand matin, mon cœur et mon esprit s'éveillent à toi, mon amour, et je te prie: mon gracieux Seigneur, que ta présence désirée repousse de moi tout mal du corps et de l'âme; inonde richement de ta grâce spéciale les replis disgraciés de mon cœur et enflamme mon cœur froid de l'ardeur de ton divin amour. Ah, souverainement doux Jésus-Christ, maintenant tourne amoureusement ton aimable visage vers moi car, ce matin, de toutes ses forces, mon âme se tourne vers toi et je te salue, aujourd'hui, avec ardent désir, du fond le plus intime de mon cœur, et je désire aussi que les mille fois mille anges [1] qui te servent,

[1] Cf. Eccli., XXIV, passim.; Eccle., VII, 27.

te saluent aujourd'hui par moi, et que les dix mille fois cent mille esprits célestes qui habitent près de toi, te glorifient dignement par moi, et en outre, que la parure délicieusement belle de toutes les créatures[2] te loue aujourd'hui, par moi, et bénisse ton digne nom, notre consolante protection, avec reconnaissance, aujourd'hui et dans l'éternité durant toujours. Amen[3].

Ses austérités terribles[4], sa sévère retraite, son empressement à se dépouiller n'étaient que des essais pour satisfaire aux exigences de l'amour jaloux de la Sagesse, une réponse à l'amour témoigné par Jésus, un effort pour s'assimiler à lui, crucifié.

Jésus l'entraînait dans la contemplation de sa passion, pour l'y faire progressivement participer: Il lui avait dit:

Plus je suis vaincu et livré à la mort par amour, plus je suis aimable au cœur d'un cœur bien en ordre. Mon insondable amour se montre en la grande amertume de ma passion, comme le soleil en son éclat, comme la belle rose en son parfum et comme le feu puissant dans sa brûlante ardeur. Ecoute donc dévotement de quel cœur j'ai souffert pour toi.

Et du cœur aimant, de l'esprit illuminé du Serviteur jaillissent *le Livret de l'éternelle Sagesse*, et, s'il est authentique, le *Livret d'amour*, qui sont, le premier avant tout, et le second exclusivement, le développement, combien tendre et amoureux, de l'exercice quotidien des cent points distingués dans l'amère passion de Jésus et la compassion de Marie, et des cent demandes correspondantes[5]. Il est peu de méthodes de méditation de la passion plus assimilables et plus suggestives.

Les larmes de compassion sur ses souffrances plaisent au Seigneur, mais il aime surtout le témoignage des œuvres: Suso a entendu entre autres cette

Réponse de l'éternelle Sagesse: Nul ne montre mieux combien le touche ma passion que celui qui la porte avec moi en le témoignage des œuvres. Pour moi, un cœur libre, affranchi de tout amour périssable, qui poursuit par une constante application le plus haut, en réalisant ma vie exemplaire, un tel cœur m'est plus cher que si tu te lamentais toujours sur moi, et si, à pleurer mon martyre, tu versais autant de larmes qu'il est jamais tombé du ciel de gouttelettes d'eau. Car c'est pour être imité que j'ai souffert la mort amère, si aimables et agréables que me soient aussi les larmes.

Et il a amoureusement répondu:

Le Serviteur: Oh, tendre Seigneur, puisqu'une aimable imitation de ta douce vie et de ta passion riche d'amour t'est si aimable, je veux désor-

---

[1] Dan. XVI, 10.

[2] Tout l'ordre, toute l'harmonie des créatures.

[3] Annexe au *Livret des Lettres*. Récit de la Vénération du saint Nom de Jésus. Bihlmeyer, p. 395-6.

[4] Cf. *Vie*, ch. XV-XVIII.

[5] Cf. l'opuscule *La passion de l'éternelle Sagesse*, « Cahiers du Rhône », série blanche, XIV, qui contient les cent méditations et prières (3e partie du *Livret de l'éternelle Sagesse*, non reproduite dans *Horologium*) et *Le livret d'amour*.

mais mettre davantage mon application à une aimable imitation qu'à une pleurante lamentation, quoique, selon tes paroles, je doive avoir les deux. Enseigne-moi donc comment je dois me faire semblable à toi dans cette passion.

Jésus-Christ, qui lui avait suggéré d'abord, pour un temps, les austérités et, pour toujours, le support des maux venant d'autrui, le désir d'être méprisé et la mort à tous plaisirs, lui ménage providentiellement les occasions de « l'imitation désirée », les moyens de lui « revaloir son martyre ».

Une longue série d'amères souffrances achèveront de rendre le Serviteur l'image fidèle de son Maître, savant dans la science, expert dans les voies de la croix.

Faute de pouvoir suivre les phases, encore moins raconter les nombreux épisodes de cette douloureuse identification, voici la substance du chapitre, aussi profond que poétiquement beau, où le bienheureux, qui espérait quelque repos, est instruit, en général, des intentions de Dieu et de ses douleurs futures. Vision ou rêve [1], peu importe, un ange est venu l'armer chevalier dans la milice du Seigneur, un jour qu'il est absorbé dans les pensées qu'évoquent ce mot de l'Ecriture: *Militia est vita hominis super terram :*

Il lui sembla qu'entrait un beau jeune homme, d'aspect très viril; il portait avec soi deux chaussures de chevalier, ornées, et les autres pièces d'habillement que portent les chevaliers. Il vint au Serviteur, lui imposa l'armure et dit: « Sois chevalier. Tu as été jusqu'ici écuyer: Dieu veut maintenant que tu sois chevalier ».

Il regarda les chaussures et dit en grand émerveillement de son cœur: « Ah ! mon Dieu, que m'est-il arrivé, qu'est-il advenu de moi ? Dois-je maintenant être chevalier ? Je préfère de beaucoup ma tranquillité. Et il dit au jeune homme: « Si Dieu veut que je sois chevalier, j'aurais bien préféré le devenir glorieusement au combat ». Le jeune homme se détourna à moitié, il rit et lui dit alors: « Sois sans inquiétude, tu auras encore assez à combattre. Qui veut mener la lutte dans la chevalerie spirituelle de Dieu, courageusement, sans lâcher pied, doit rencontrer beaucoup plus grande oppression que cela n'arriva jamais, dans les temps anciens, aux héros célèbres dont le monde a coutume de chanter et raconter les hauts faits de chevalerie. Tu t'imagines que Dieu t'a retiré son joug et qu'il a jeté tes liens et que tu vas maintenant t'accorder des commodités. Tu n'en es pas encore là. Dieu ne veut pas te retirer tes liens, il veut seulement te les changer et les rendre plus lourds qu'il ne furent jamais ».

Sur quoi le Serviteur s'effraya très fort et dit:

« Ah, Dieu, que veux-tu commencer maintenant avec moi ? Je m'ima-

---

[1] Suso avertit expressément au début de l'*Horologium* et du *Livret de l'éternelle Sagesse* que « les visions contenues dans ce qui suit ne sont pas toutes à prendre à la lettre, quoique plusieurs aient eu lieu à la lettre. C'est une façon de parler « figurée ». Le dialogue entre le disciple et la Sagesse est « un mode plus fervent d'expression ».

Cela peut s'entendre aussi, croyons-nous des visions rapportées dans la *Vie*. Ce qui résout une des principales objections des adversaires de l'authenticité de ce livre.

ginais que cela aurait une fin, et cela ne fait que commencer; c'est maintenant que ma détresse vient, il me semble. Ah, Seigneur du ciel, que prétends-tu de moi ? Suis-je seul pécheur, et est-il humainement juste que tu uses de la verge contre moi, pauvre, et que tu épargnes ainsi les autres hommes ? Tu me poursuis depuis les jours de mon enfance, où tu as crucifié ma jeune nature de lourdes et longues infirmités, et je pensais que ce serait assez ».

Il [1] dit: « Non, ce n'est pas encore assez. Tu dois, en tout, être éprouvé à fond, si tout doit bien aller pour toi ».

Le Serviteur dit: « Seigneur, montre-moi combien de souffrances j'ai encore devant moi ».

Il répondit et dit: « Lève les yeux et regarde au ciel: si tu peux compter l'innombrable multitude des étoiles, alors tu peux aussi compter tes souffrances futures, et comme les étoiles ont un petit éclat, bien qu'elles soient grandes, ainsi tes souffrances paraîtront petites aux yeux des hommes inexercés, mais à toi qui les éprouveras, elles seront grandes à porter ».

Le Serviteur dit: « Ah, Seigneur, montre-moi les souffrances à l'avance, que je les connaisse ». Il dit: « Non, il t'est plus avantageux de ne pas les connaître, pour que tu ne perdes pas cœur d'avance. Pourtant, parmi les innombrables souffrances qui t'adviendront, je veux t'en nommer trois. Voici la première: tu te frappais, jusqu'ici, de tes propres mains et tu cessais quand tu voulais, et que tu avais pitié de toi-même. Je veux maintenant te prendre à toi-même et te livrer sans défense aux mauvais traitements étrangers. Tu subiras la perte publique de ton excellente réputation, du fait de quelques hommes aveugles. Leur oppression te fera plus mal que la croix aux pointes aiguës de ton dos blessé. Car, dans tes précédents exercices, tu étais estimé grand par les gens, mais ici tu seras humilié par les coups, et il faut que tu sois anéanti.

« Voici la seconde souffrance. Si nombreuses et amères morts que tu te sois faites, il t'est pourtant, par disposition divine, resté ceci: tu as une nature tendre, cherchant l'amour; or, voici qu'aux lieux où tu cherches spécial amour et fidélité tu auras grande infidélité, grande souffrance et peine. Les souffrances seront si multiples que les personnes qui te sont particulièrement fidèles souffriront avec toi, de pitié.

« Voici la troisième souffrance. Tu as été jusqu'ici un nourrisson et un enfant gâté, et tu as nagé dans la douceur, comme un poisson dans la mer. Je veux maintenant te retirer cela, et je veux te laisser manquer de tout et sécher, et que tu sois abandonné à la fois, de Dieu et du monde entier, et il faut que tu sois publiquement persécuté par amis et ennemis. Bref: tout ce que tu commenceras à ta joie ou consolation ira à reculons, et ce qui t'est douloureux et contraire, tout cela ira en avant. »

Le Serviteur s'effraya de ce discours; toute sa nature en frémit; il se leva comme un fou et tomba à terre en croix, et invoqua Dieu, d'un cœur gémissant, d'une voix qui se lamentait; il pria Dieu, si cela pouvait être, de lui épargner cette grande misère par sa douce bonté paternelle; mais, si cela ne pouvait pas être, d'accomplir en lui la céleste volonté de son ordre éternel.

Quelle émouvante imitation, dans une cellule de couvent, de l'agonie de Jésus au Jardin !

Après qu'il fut resté un bon moment en détresse, quelque chose parla en lui: « Aie bon courage ! Je veux être moi-même avec toi et je veux, par ma grâce, t'aider à surmonter tout ce miracle [2]. Il se leva et se livra dans la main de Dieu.

---

[1] Le jeune homme ou plutôt l'ange.

[2] De souffrance.

Le matin, après la messe, il était assis, triste, dans sa cellule, réfléchissant à cela ; il était glacé, car c'était l'hiver ; alors une voix dit en lui : « Ouvre la fenêtre de la cellule, regarde et apprends ». Il ouvrit et regarda : il vit un chien, courant au milieu du cloître, et portant dans sa gueule un tapis râpé, et faisant avec ce tapis des gestes étonnants : il le jetait en l'air, le traînait par terre et y faisait des trous.

Alors le Serviteur leva les yeux et soupira intimement ; et il lui fut dit au dedans : « Tout ainsi seras-tu dans la bouche de tes frères ».

Il pensa en lui-même : « Si ce ne peut être autrement, résigne-toi et vois comme le tapis se laisse maltraiter en silence. Fais de même. Il descendit prendre le tapis, qu'il conserva de nombreuses années comme son cher trésor ; lorsqu'il allait éclater d'impatience, il le prenait pour s'y reconnaître et garder virilement un tranquille silence.

Lorsque parfois, indigné, il détournait un peu son visage de certains qui l'opprimaient, il en était puni intérieurement, et il lui était dit : « Pense que moi, ton Seigneur, je n'ai pas détourné mon beau visage de ceux qui me conspuaient ». Un grand repentir le prenait et il retournait avec grande bonté [1].

Au commencement, quand une souffrance l'assaillait, il pensait : « Hélas, Dieu, si pourtant cette souffrance avait une fin et que j'en fusse délivré ! ».

Alors, un jour de chandeleur, l'Enfant Jésus parut devant lui, le gronda et dit : « Tu ne sais pas encore bien souffrir. Je veux te l'apprendre. Vois, quand tu es dans une peine, tu ne dois pas envisager la fin de la souffrance, ni t'imaginer qu'alors tu auras repos ; tu dois, au contraire, tant que dure une peine, te préparer à recevoir patiemment une autre souffrance : voilà ce qui convient. Tu dois faire comme une jeune fille qui cueille des roses : quand elle détache une rose du rosier, cela ne lui suffit pas, intérieurement elle se propose d'en cueillir bien plus. Fais de même, toi aussi. Prépare-toi d'avance à ce que, quand cette souffrance arrive au bout, une autre soudainement t'assaille ».

C'est à la lumière de cet admirable chapitre qu'il faut lire tous ceux qui relatent comment il remplit le programme tracé par l'ange, ce que fut sa milice ou chevalerie spirituelle, la longue série de ses épreuves intérieures [2] et extérieures [3].

On a voulu faire de lui un « doloriste », l'apôtre maladif de je ne sais quelle « religion de la souffrance ». C'est là un de ces contresens où tombe souvent la critique prétendue indépendante dans l'interprétation des mystiques chrétiens. Suso n'est pas un « doloriste ». Il est tout simplement, par nature, un être d'une exquise sensibilité et, par grâce, un chrétien, mais chrétien à fond, avec une logique absolue. Il est comme saint Paul

---

[1] Vers ceux dont il s'était détourné. — Suso reparle de ce lambeau d'étoffe, de cet essuie-pieds, dans une lettre : « Je t'aurais volontiers envoyé le tapis que j'ai pris au chien, mais il m'est devenu si cher que je ne puis m'en séparer ». (*Livret, des lettres.* III, fin).

[2] Chapitre XXI : *De la souffrance intérieure* (Tentations contre la foi et l'espérance, tristesse désordonnée, etc.)

[3] Ch. XXIII : *De la multiple souffrance ;* — XXIV : *De la grande douleur qui lui vint de sa sœur selon la chair ;* — XXV : *De la lourde peine qui s'abattit sur lui une fois du fait d'un de ses compagnons ;* — XXVI : *Du meurtrier ;* — XXVII : *Au péril des eaux ;* XXX : *Comment la souffrance le mit une fois à la mort ;* etc.

Christo confixus cruci, ou plutôt, dit-il de préférence, cloué au Christ crucifié.

Contre les Béghards, qui, comme plus tard les Allumbrados (Illuminés), prétendent se passer de l'humanité du Christ pour trouver Dieu et regardent de haut les humbles mystères sacramentels, il sait, dit, répète et chante sur tous les tons, que Jésus est et reste toujours la voie, et la porte, la vérité et la vie, le vivant accès auprès de Dieu un et trine. Comme saint Paul, comme saint Bernard, qu'il cite volontiers, comme tous les saints de l'Eglise, il ne veut savoir que Jésus, Jésus crucifié.

C'est Jésus qu'il aime sous l'aspect de mort où l'amour l'a réduit pour nous, et qu'il faut reproduire pour avoir part à la gloire où il règne éternellement. Il n'aime pas la souffrance pour elle-même, mais parce que Jésus, comme dira Cajétan, l'a universellement divinisée. Il craint, certes, que Dieu ne l'abandonne durant les brefs répits qu'il lui laisse [1]. Il pense comme saint Louis-Marie Grignion de Montfort: « Pas de croix, quelle croix ! ». Il se sent rassuré et rassure ses filles quand il apprend que deux furieux ont juré sa mort, l'un parce qu'il a initié sa fille à la vie spirituelle, l'autre parce qu'il a converti la complice de ses péchés. Mais d'autre part, nous l'avons vu et le verrons encore, il se sent humainement accablé de la continuité et de l'acuité de ses épreuves. N'en pouvant plus, il le dit et demande amoureusement à Dieu des comptes [2]. Il lui représente, avant sainte Thérèse d'Avila, qu'on se plaint qu'il laisse aller trop mal les affaires de ses amis, et si Dieu lui rappelle qu'il traite ses amis comme il traita son Fils, il ose répliquer au Seigneur « C'est justement de quoi l'on se plaint: On dit que si tu as si peu d'amis, c'est que tu les traites trop mal » [3]. Il faut que Dieu tour à tour, lui fasse honte et le réconforte, le replonge dans l'amertume du martyre de Notre-Seigneur et lui mette au cœur que, se plaindre ainsi, c'est parler en homme dont la foi est faible, le cœur peu vaillant et l'amour imparfait.

Ses nombreuses pages sur ce thème ne sont pas les moins belles. Calomnié par une dévergondée, soupçonné de luxure sacrilège et de paternité illégitime, craignant le déshonneur pour son Ordre et les suprêmes humiliations pour lui,

un jour, par humaine faiblesse, il sortit, faisant des gestes désordonnés et se comportant d'une manière inaccoutumée, à cause des détresses où il était: dans cette déplorable attitude de l'homme intérieur et extérieur, il

---

[1] Ch. XXVIII: *D'un petit répit que Dieu lui laissa.*
[2] *Vie*, ch. XXIX: *D'un aimable compte qu'il régla une fois avec Dieu.*
[3] *Livret de l'éternelle Sagesse :* Ch. X: *Pourquoi Dieu laisse ses amis aller si mal dans le temps.*

alla, s'écartant des gens, en un endroit secret où personne ne le voyait ni ne l'entendait et, de temps en temps, il laissait échapper des soupirs tirés du fond le plus intime. Les larmes lui montèrent aux yeux, puis coulèrent sur ses joues. Il ne pouvait, de détresse angoissée, rester tranquille nulle part; il s'asseyait soudain, puis il se levait de nouveau brusquement et courait de-ci de-là dans la chambre, comme un homme en lutte avec l'angoisse et la détresse. Alors une pensée traversa son esprit et il dit d'une voix tremblante, parlant en dedans:

« Hélas, Dieu, qu'entends-tu faire de moi ? »

Entre temps, comme il était dans la plaintive impatience, je ne sais quoi de la part de Dieu parla en lui ainsi: « Où est maintenant ton abandon ? Où est l'indifférence à la joie et à la souffrance, que si souvent tu as rendue joyeusement aimable aux autres, [expliquant] comme on doit s'abandonner à Dieu sans réserve et ne s'arrêter en rien » ? A quoi il répondit, pleurant beaucoup: « Si tu me demandes où est mon abandon, dis-moi où est l'insondable miséricorde de Dieu envers ses amis. Je vais pourtant ici en attente et suis détruit en moi-même, comme un homme déclaré perdu, corps, biens et honneur. Je croyais que Dieu était doux, je croyais qu'il était un Seigneur gracieux, vertueux pour tous ceux qui avaient la confiance de s'abandonner à lui. Malheur à moi ! Dieu a renoncé à moi. Hélas, le doux cœur, dont tout le monde proclame la clémence, m'a lamentablement abandonné. Il a détourné de moi ses beaux yeux et son gracieux visage. Hélas, toi, visage de bonté ! Hélas, toi, doux cœur, je n'aurais jamais cru que tu m'aurais ainsi rejeté ! Hélas, insondable abîme, viens à mon secours, car autrement, je suis détruit ! Tu sais que toute ma consolation et confiance gît en toi seul et en personne d'autre sur la terre. Ah, écoutez-moi aujourd'hui, par Dieu, vous tous, cœurs souffrants ! Voyez, personne ne doit se scandaliser de mon découragement, car, tant que pour moi l'abandon n'était que dans la bouche, pour en parler ou en discourir, il m'était doux d'en parler; hélas, tout cela a blessé mon cœur et pénétré la substance la plus intime de toutes mes veines et de mon cerveau, si bien qu'il n'y a, en aucune partie de mon corps, aucun membre qui ne soit de part en part martyrisé et blessé. Comment donc puis-je être abandonné » ?

Ayant été dans ce découragement environ une demi-journée, le cerveau dévasté, il s'assit donc tranquille et, se tournant de lui-même vers Dieu, il se livra en sa volonté et dit: « Si ce ne peut-être autrement, *fiat voluntas tua* ».

Citons encore dans le même sens, le gracieux chapitre XLIII: *Avec quelle constance doit lutter celui qui doit remporter le prix spirituel.* Ces pages résument les mouvements de son cœur par rapport aux adversités et inculquent, avec une sorte d'humeur enjouée, de charmante ironie, la vaillance.

Il a rencontré en bateau sur le lac de Constance, un chevalier d'aventures, sorte d'organisateur de tournois, qui lui a expliqué de quelle endurance doit faire preuve dans la lice, à toutes les reprises et sous tous les assauts, sous les coups les plus durs, le « chevalier de ce monde, qui veut avoir l'anneau et la couronne ».

Ce discours frappa beaucoup le Serviteur, il soupira cordialement et profondément et dit: « Ah, digne Seigneur, s'il faut que les chevaliers de ce monde embrassent de telles souffrances pour une si petite récompense qui, en elle-même, n'est rien, ah, Dieu, qu'il est donc juste que, pour le prix

éternel, on endure beaucoup plus de travaux ! Ah, tendre Seigneur, si j'étais digne d'être ton chevalier spirituel ! Allons, belle, aimable, éternelle Sagesse, de qui la richesse de grâce n'a rien de semblable en tous pays, si mon âme pouvait avoir de toi un anneau, je voudrais bien souffrir tout ce que tu voudrais. » Et il pleurait de la grande ferveur qu'il éprouvait.

Lorsqu'il arriva à l'endroit où il se rendait, Dieu envoya sur lui tant de grandes et manifestes souffrances que le pauvre homme désespéra presque de Dieu, et que maint œil était humide de compassion pour lui. Alors, il oublia toute l'audacieuse chevalerie et les promesses à Dieu qu'il avait eues en son propos concernant la chevalerie spirituelle, et il était triste et mécontent de Dieu, de ce que Dieu l'accusât [1] et lui envoyât de telles souffrances. Le lendemain, au point du jour, survint en son âme un silence et, dans un trépassement des sens, une voix dit en lui: « Où est maintenant la noble chevalerie ? Qu'est-ce que ce chevalier de paille, cet homme en drap ? Avoir grande audace en la joie et se décourager dans la souffrance, ce n'est pas ainsi qu'on gagne l'éternel anneau que tu désires ».

Il répondit et dit: « Hélas, Seigneur, les tournois où pour toi il faut pâtir durent bien longtemps ». A quoi il lui fut répondu: « Mais aussi le prix, et l'honneur, et l'anneau de mes chevaliers, que j'honore, sont constants et éternels ». Le Serviteur fut très frappé en lui-même et dit très humblement: « Seigneur, j'ai tort permets-moi seulement de pleurer dans ma souffrance, car mon cœur est si plein ». La voix dit: « Malheur à toi, si tu veux pleurer comme une femme, tu te couvres de honte devant la cour céleste. Sèche tes yeux et montre-toi joyeux, pour que ni Dieu ni homme ne s'aperçoivent que la souffrance t'a fait pleurer ». Il commença à rire et il promit à Dieu de ne plus pleurer, pour obtenir de lui l'anneau spirituel.

Ainsi formé, ainsi mené, ce poète, ce chevalier de Dieu n'avait qu'à chanter pour être, sinon un des plus grands théologiens de la croix, du moins l'un des plus éminents praticiens de la vie intérieure par les voies de la croix. Rien n'illustre mieux cette affirmation que le magnifique chapitre XXXI de la *Vie*, où il explique « *comment un homme doit faire tourner sa souffrance à la louange de Dieu* ». Citons-en du moins les lignes, où, pratiquant ce qu'il enseigne, il offre lui-même à Dieu toutes les douleurs de tous les hommes, et exhorte tous les souffrants à faire cercle autour du Seigneur crucifié. Offrande d'une actualité poignante. Les sentiments qu'elle exprime doivent être ceux de tous les chrétiens en ces années de guerre universelle où les souffrances habituelles de l'humanité sont multipliées par le fléau, en quelles effroyables proportions ! et où un si grand nombre de ceux qui souffrent ne savent pas ce qu'ils pourraient faire de leurs douleurs, où il y a tant de souffrance perdue.

« Seigneur, jusqu'ici je t'ai loué en mes écrits, par tout ce qui peut être agréable ou aimable en toutes créatures. Eh bien ! maintenant, je veux joyeusement éclater en mélodie nouvelle et louange rare, que jamais auparavant je ne connus, car je ne l'ai apprise que dans la souffrance. Et la voici:

« Je désire, de l'abîme sans fond de mon cœur, que toutes les douleurs et la souffrance que j'aie jamais souffertes et, en outre, la douleur de cœur

[1] Le laissât accuser.

qui fait si mal, de tous les cœurs, les douleurs de toutes les blessures, le gémissement de tous les malades, les soupirs de tous les cœurs tristes, les larmes de tous les yeux qui pleurent, le mépris subi par toutes les personnes opprimées, les privations de toutes les veuves et de tous les orphelins, pauvres et nécessiteux, l'aride disette de tous les altérés et affamés, le sang versé par tous les martyrs, les brisements de volonté de toute la joyeuse fleurissante jeunesse, les exercices douloureux de tous les amis de Dieu, toutes les douleurs cachées et manifestes que moi et toute personne travaillée de souffrance eûmes jamais dans le corps, les biens, l'honneur ou dans les décourageantes adversités, ou que tout homme doive encore jamais souffrir jusqu'au dernier jour, — je désire que tout cela soit à toi, Père céleste, éternelle louange, et à ton Fils unique souffrant éternel honneur, d'éternité en éternité. Et moi, ton pauvre serviteur, de tous les hommes souffrants, qui peut-être ne sauraient pas tirer de leurs souffrances patiente et reconnaissante louange à Dieu, je désire être aujourd'hui le fidèle substitut, pour te présenter, à leur place, leurs souffrances en riche louange. De quelque manière qu'ils aient souffert, je te l'offre en leur nom, comme si j'avais, moi seul, souffert tout cela à la fois, selon le vœu de mon cœur, en mon corps et en mon cœur, et je l'offre aujourd'hui à leur place à ton Fils unique et souffrant, afin qu'il en soit éternellement loué, et les hommes souffrants consolés, qu'ils soient encore ici-bas en cette vallée de larmes, ou dans l'autre monde en ton pouvoir.

« O vous, tous les hommes qui souffrez avec moi, regardez-moi et écoutez ce que je vous dis: nous, pauvres membres, nous devons nous consoler et nous réjouir de notre digne chef, c'est-à-dire de l'aimable Fils unique, de celui qui a souffert avant nous et qui, sur terre, n'a jamais eu un jour de bon. Voyez, s'il n'y avait, dans une pauvre lignée, qu'un seul homme riche, digne, toute la famille se réjouirait de lui. Oh ! notre digne chef à nous tous, les membres, sois-nous gracieux et quand, par humaine faiblesse, nous manquons de vraie patience en une adversité, comble la lacune devant ton cher Père céleste. Pense qu'une fois tu es venu au secours d'un tien serviteur: comme il allait perdre courage dans la souffrance, tu lui dis: « Aie bon courage et regarde-moi. J'étais noble et je fus pauvre, j'étais tendre et je fus misérable, j'étais né de toute joie et je fus pourtant plein de souffrance ».

« C'est pourquoi nous, pieux chevaliers d'un impérial Seigneur, ne perdons pas cœur; nous, nobles imitateurs d'un digne précurseur, tenons bon et souffrons de bon gré, car, n'y eût-il aucune autre utilité, aucun autre bien en la souffrance que le seul bien de devenir d'autant plus semblable au clair miroir, le Christ, elle serait bien instituée. Il me semble en vérité que même si Dieu voulait donner aux souffrants et aux non-souffrants même récompense après cette vie, nous devrions néanmoins prendre la part souffrante, uniquement pour l'amour de la ressemblance. Car l'ami se fait semblable et dévoué à l'ami dans toute la mesure qu'il peut [1].

« Ah ! mais par quelle audace osons-nous présumer que, par nos souffrances, nous deviendrons semblables à toi, noble Seigneur ? Hélas, souffrance et souffrance, que vous êtes inégales ! Seigneur, Seigneur tu es le seul souffrant qui n'ait pas, par une faute, donné cause à la souffrance. Oh ! quel est celui qui pourrait se vanter de n'avoir jamais donné cause à la souffrance ? Car, si quelqu'un n'a pas dans ce cas mérité telle souffrance, il a une autre fois fait ce qui mérite expiation. C'est pourquoi mettons-nous, j'entends, nous tous, les hommes souffrants qui avons jamais souffert, en un grand, vaste cercle fermé, et plaçons au milieu de nous, dans le cercle de ces mêmes hommes souffrants, toi, tendre, intime, innocent Bien-Aimé, et ouvrons largement nos veines arides, soupirant de grand désir en présence de toi, jaillis-

[1] Cf. le troisième degré d'humilité selon saint Ignace de Loyola: « *Ad imitandum magis Christum Dominum Nostrum, utque ei magis actu similis fiam, volo et eligo magis paupertatem... ; opprobria...* »

sante fontaine riche en grâces. Voyez la merveille. C'est la terre la plus crevassée de sécheresse qui reçoit le mieux les flots orageux de la pluie qui trempe et plus, nous, les hommes fragiles, sommes coupables envers toi, plus, t'ouvrant notre cœur, nous t'enfermerons en nous, et nous voulons, comme ta divine bouche elle-même l'a dit, l'un par joie, l'autre par souffrance, être lavés et totalement acquittés de tout méfait, par tes douloureuses blessures ruisselantes; en cela de nous tu auras louange et honneur éternels, et nous de toi recevrons grâces, car, en ta forte puissance, toute dissemblance est ôtée. »

Quand le Serviteur eut été assis, tranquille, un bon moment, jusqu'à ce que tout cela lui fût révélé, par grande faveur, en la plus intime intériorité de son âme, alors il se leva joyeux et remercia Dieu de ses grâces.

Et d'expliquer alors qu'à ceux qui souffrent bien, Dieu fait trois dons précieux: Il accomplit leurs désirs, leur donne une paix que rien n'altère, se les unit éternellement par amour. Totalement unis à la volonté de Dieu, ces hommes ont tout ce qu'ils veulent; le ciel et la terre les servent; leur joie est perpétuelle et totale en toutes choses, car ils sont sortis d'eux-mêmes; ils sont comme dans le ciel et tout leur agrée [1].

Peut-être cependant, sur ce sujet de la souffrance, assimilatrice à Jésus, de ses raisons providentielles et de sa fécondité quand elle est reçue et portée par amour, Suso n'a-t-il rien écrit de plus achevé que le XIIIe chapitre du *Livret de l'éternelle Sagesse : De l'infinie noblesse de la souffrance temporelle.* J'oserais dire qu'il est à son œuvre ce qu'est le XIIIe chapitre de la première épître aux Corinthiens dans les lettres de saint Paul. Suso chante le cantique de la souffrance, comme saint Paul celui de la charité. Au fond, c'est le même, car la souffrance est envoyée par l'amour de Dieu, qui l'a connue dans la chair, à l'amour de l'homme désireux de rendre la pareille à Dieu: *Caritas patiens est, omnia sufferl, omnia sustinet.* Et l'amoureux Suso ressemble encore ici à saint Jean: Comme l'épître du disciple que Jésus aimait, son texte est moins une démonstration, quoi qu'il démontre aussi, qu'une sorte d'incantation... et d'enchantement.

Le Serviteur: Tendre Seigneur, dis-moi maintenant quelle souffrance as-tu en vue qui soit si intimement utile et bonne ? Comme je désire de cœur que tu m'en dises davantage, pour que, quand tu me l'enverras, je la reçoive avec amour et joie, comme venant de ta main paternelle !

Réponse de l'éternelle Sagesse: Je pense à toute souffrance, qu'elle soit volontairement choisie ou survienne involontairement, pourvu qu'alors on fasse de nécessité vertu au point de ne pas vouloir, sans ma volonté, être affranchi de sa souffrance, mais de l'ordonner avec une humble patience aimable à mon éternelle louange; et plus c'est volontaire, plus c'est noble et m'est agréable. Vois, sur de telles souffrances, écoute encore davantage: grave cela au fond de ton cœur et tiens-le comme un signe devant les yeux spirituels de ton âme. Ma demeure est dans l'âme pure comme en un paradis

[1] C'est le résumé de *Vie*, ch. XXXII, *Comment Dieu dans le temps dédommage de sa souffrance l'homme qui souffre.*

de toute volupté; aussi ne puis-je pas souffrir qu'elle se jette sur aucune autre chose avec joie ou plaisir. Elle est, de nature, inclinée à dommageable volupté; je sème d'épines ses chemins, je lui bouche toutes les issues par les adversités, que ce lui soit joie ou souffrance, pour qu'elle ne m'échappe pas, je lui arrose toutes ses voies de souffrances, pour qu'elle ne puisse poser le pied de la joie de son cœur nulle part ailleurs que dans la hauteur de ma divine nature.

Vois, si tous les cœurs étaient un cœur, ils ne pourraient pas porter dans le temps la moindre récompense que je veux donner dans l'éternité pour la moindre souffrance qu'un homme souffre par amour pour moi. C'est mon éternelle ordonnance dans toute la nature: Je ne m'en départs pas: ce qui est noble et bon doit être dur à gagner. Qui en reste là, qu'il reste. *Il y a beaucoup d'appelés, peu d'élus* [1].

Le Serviteur: Seigneur, il se peut que la souffrance soit un bien quand elle n'est pas sans mesure, trop atroce et inouïe. Seigneur, tu connais seul toutes choses cachées et tu as créé *toutes choses selon le nombre et la mesure* [2]; tu sais que ma souffrance dépasse toute mesure, qu'elle est au-dessus de toutes mes forces. Seigneur, est-il quelqu'un en tout ce monde qui ait constamment plus pénibles souffrances que moi ? C'est pour moi introuvable.

Comment dois-je donc souffrir ces peines ? Seigneur, si tu me donnais d'ordinaires souffrances, je pourrais les supporter, mais je ne vois pas comment les étranges souffrances qui, si mystérieusement, étranglent mon âme et mon esprit, et que toi seul connais à fond, je pourrais jamais les supporter.

Réponse de l'éternelle Sagesse: Tout malade s'imagine que son mal est le pire de tous; tout besogneux, qu'il est de tous le plus pauvre. Si je t'avais donné d'autres souffrances, ce serait la même chose. Livre-toi franchement à ma volonté en toute souffrance que je veux de toi, sans nulle exclusion de celle-ci ou de celle-là. Ne sais-tu pas que je ne veux que ton bien le meilleur, avec autant d'amitié que toi-même à toi-même? Or, c'est moi qui suis la divine Sagesse et je sais mieux ce qui est pour toi le meilleur. Tu as bien éprouvé que mes souffrances visitent, beaucoup plus intimement, et vont plus profond, et poussent plus vite pourvu qu'on les porte bien, que toutes souffrances librement choisies.

Pourquoi donc te plains-tu ? Dis-moi: « Mon Père souverainement fidèle, fais en moi tout ce que tu veux » !

Le Serviteur: Hélas, Seigneur, c'est si facile à dire, mais la présence de la souffrance est si fatigante à souffrir, car cela fait si mal!

Réponse de l'éternelle Sagesse: Si la souffrance ne faisait pas mal, elle ne s'appellerait pas souffrance. Rien de plus pénible que de souffrir, et rien de plus joyeux que d'avoir souffert. Souffrir est courte souffrance et longue joie. Souffrir, pour qui souffrir est souffrir, fait qu'à lui souffrir ne soit plus souffrir.

Si tu avais douceurs spirituelles, divines consolations et voluptés, au point de ruisseler en tout temps de céleste rosée, cela ne t'apporterait pas avec soi si grande récompense, car pour tout cela ensemble, je n'aurais pas tant à remercier, cela ne me rendrait pas autant ton débiteur, qu'une souffrance riche d'amour ou un abandon dans la dureté où, par amour, tu me souffres.

Ils sont plutôt dix à virer de bord, dans le grand plaisir et la joyeuse douceur, qu'un seul, dans les persévérentes souffrances et adversités.

Si tu avais autant de science que tous les chercheurs d'étoiles, si tu pouvais parler de Dieu aussi bien que les langues de tous les hommes et

---

[1] Matth. XXII, 14.

[2] *Sag.* XI, 21.

des anges, si tu avais la riche doctrine de tous les savants maîtres, cela ne te favoriserait pas autant pour bien vivre que de pouvoir t'abandonner et livrer à Dieu en toute ta souffrance ; car ces choses-là sont communes aux bons et aux méchants, mais ceci est propre à mes élus seuls. Qui saurait bien peser le temps et l'éternité devrait plutôt vouloir être couché cent ans dans un four allumé que d'être privée, tout l'éternité, de la moindre récompense pour la moindre souffrance ; car cela prend fin, mais ceci est sans nulle fin.

Le Serviteur : Ah, doux, aimable Seigneur, quel doux jeu de harpe pour un homme qui souffre ! Seigneur, si tu voulais aussi aimablement me chanter des psaumes dans ma souffrance, je souffrirais volontiers, je serais mieux avec souffrance que sans souffrance.

Réponse de l'éternelle Sagesse : Ecoute donc maintenant le doux jeu de la lyre tendue d'un homme souffrant de par Dieu. Quels sons pleins, quelle douce résonance !

La souffrance est devant le monde une abjection, mais est devant moi une infinie dignité. La souffrance éteint ma colère et acquiert ma grâce. La souffrance rend l'homme aimable, car l'homme souffrant m'est semblable. La souffrance est un bien caché, que personne ne peut payer son prix, et si quelqu'un restait à genoux cent ans devant moi pour obtenir une aimable souffrance, il ne le mériterait pas. Elle fait d'un homme terrestre un homme céleste. La souffrance rend étranger au monde, mais elle donne ma constante intimité. Elle raréfie les amis et augmente la grâce. Il faut qu'il soit complètement renié et délaissé du monde entier, celui dont je m'empare comme ami. C'est le plus sûr chemin, et le plus court, et le plus proche. Vois, qui saurait combien utile est la souffrance, il devrait la recevoir de Dieu comme un don précieux. Eh, que d'hommes qui étaient enfants de l'éternelle mort, endormis d'un profond sommeil, que la souffrance a secoués et éveillés à une vie bonne !

Que d'animaux indomptés et d'oiselets farouches qui, par la souffrance constante, ont été enfermés comme dans une cage, et qui, avec le temps et l'occasion, auraient fui leur salut éternel. La souffrance préserve des chutes graves, elle apprend à l'homme à se connaître, à demeurer en lui-même, à croire à son prochain [1].

La souffrance conserve l'âme dans l'humilité et enseigne la patience ; elle est gardienne de la pureté, elle apporte la couronne d'éternelle félicité. Il n'est pas d'homme qui ne reçoive quelque bien de la souffrance, qu'il soit dans le péché ou que, converti, il soit au commencement, dans le progrès ou la perfection, car elle nettoie le fer, purifie l'or, orne les nobles joyaux. La souffrance écarte le péché, diminue le purgatoire, repousse la tentation, anéantit les fautes, rénove l'esprit, elle apporte vraie confiance, conscience pure et constante magnanimité. Sache-le, c'est un sain breuvage et une plante plus salutaire que toutes plantes du paradis. Elle châtie le corps qui doit d'ailleurs pourrir, et nourrit la noble âme qui, elle, doit éternellement demeurer. Vois, la noble âme prospère par la souffrance comme les belles roses par la douce rosée de mai. La souffrance rend l'esprit sage et fait l'homme exercé. Un homme qui n'a pas souffert, que sait-il [2] ? La souffrance est un châtiment d'amour, un coup paternel à mes élus. La souffrance tire et pousse l'homme vers Dieu, bon gré, mal gré. Qui se tient joyeux dans la souffrance, joie et peine, amis et ennemis le servent. Que de fois tu as jeté

---

[1] A comprendre les souffrances du prochain, à croire le prochain quand il dit qu'il souffre. Intelligence précieuse pour ceux et celles qui ont à gouverner leurs frères ou leurs sœurs en religion. D'être compris et délicatement ménagé quand on souffre, est déjà un tel soulagement, même si le mal ne relâche pas son étreinte.

[2] Eccl. XXXIV, 9.

un frein de fer à tes ennemis grinçant des dents et les as rendus impuissants par ta joyeuse louange et ta mansuétude à souffrir !

Je tirerais plutôt la souffrance du néant que de laisser mes amis sans souffrance, car, par la souffrance, toutes vertus sont éprouvées, l'homme est orné, le prochain amendé, Dieu glorifié. La patience dans les souffrances est un vivant sacrifice, c'est la douce odeur du noble baume devant ma face divine, c'est une merveille qui ravit d'admiration toute la cour céleste. Jamais chevalier habile au tournoi ne fut plus admiré que n'est admiré de toute la cour céleste un homme souffrant bien. Tous les saints sont les échansons de l'homme qui souffre, car ils ont tous goûté ce breuvage et ils disent, d'une voix unanime, qu'il ne contient nul poison et que c'est un breuvage salutaire. Patience dans la souffrance est plus grand œuvre que faire lever les morts ou opérer d'autres miracles. C'est la voie étroite qui conduit droit à la porte du ciel. La souffrance rend compagnon des martyrs, elle mène à la gloire, elle mène à la victoire contre tous ennemis. La souffrance revêt l'âme d'un vêtement couleur de rose et de pourpre. Elle porte couronne de roses rouges, sceptre de palme verte, elle est un rubis éclatant au manteau d'une vierge. Et cette âme chante dans l'éternité, d'une voix suave, avec libre ardeur, un cantique nouveau que la troupe de tous les anges ne pourra jamais chanter, car ils n'ont jamais trouvé la souffrance. Et pour le dire en bref, les souffrants sont appelés par le monde: les pauvres, mais ils sont appelés par moi: bienheureux, car ils sont mes élus.

Le Serviteur: Ah, comme il paraît bien que tu es la divine Sagesse, car tu sais mettre la vérité en lumière si intimement, que nul ne peut ni ne veut en douter ! Ce n'est pas merveille qu'il puisse supporter la souffrance celui à qui tu sais rendre la souffrance si aimable. Seigneur, tu as fait, par tes douces paroles, et non pour moi seul, que toute souffrance doive être toujours, désormais, plus supportable et plus joyeuse ; Seigneur mien et Père fidèle ! je fléchis le genou aujourd'hui devant toi, ah, je te loue intimement pour la souffrance présente et aussi pour les immenses souffrances passées,

qui si grandes me semblaient
quand si hostiles paraissaient.

Seigneur, il me semble vraiment, quand je te contemple de mes yeux aimants, délicieuse pâture des yeux de mon cœur, que les fortes souffrances par lesquelles tu m'as si paternellement exercé et dont la vue en moi effrayait si fort tes pieux amis, ont toutes été comme une douce rosée de mai.

* * *

Ces quelques extraits de l'œuvre, choisis entre autres de même accent, aident à comprendre que ce noble amant de la Sagesse crucifiée, ce grand initié de la croix, ait été de son vivant par son apostolat de prédicateur, confesseur et directeur, et demeure à jamais par ses livres, l'initiateur, le consolateur et l'ami d'élection d'un grand nombre d'amis de Dieu dans l'épreuve.

Le Pâquier, Carmel de la Vierge,
fête de l'Ascension 1944.

Fr. M.-Benoit LAVAUD, O. P.

Christine Lavransdatter

Christine Lavransdatter, ou Christine, fille de Laurent, est le titre d'un roman dont l'édition originale a été publiée par Mme Sigrid Undset, en norvégien, de 1920 à 1922. Le public de langue française en a pris connaissance peu de temps avant la guerre par une traduction dont les trois volumes s'échelonnèrent entre 1936 et 1938[1]. L'œuvre de Mme Undset est étroitement liée à sa vie, mais son intérêt majeur provient de ce que son existence dépasse les cadres d'une expérience individuelle. On peut y retrouver l'itinéraire de plus d'un esprit de ce temps, où chacun est sollicité avec une violence plus impérieuse que jamais de se prononcer sans détour pour ou contre Dieu, pour ou contre le Christ et son Eglise, pour ou contre une conception de la vie humaine engagée sur les voies de l'éternité. C'est à ce titre qu'il convient de présenter ici d'abord l'auteur et l'ensemble de son œuvre, puis la trame du roman qui nous intéresse, enfin quelques commentaires sur le caractère chrétien de cette œuvre.

1. *L'auteur.*

Sigrid Undset[2] est née au Danemark en 1882. Sa mère était danoise, son père norvégien et archéologue, — et ceci ne fut pas indifférent au goût de sa fille pour évoquer les détails de la vie du passé, ces détails des petites choses, qui nous rendent les grandes plus familières. Elle n'avait que trois ans quand sa famille vint s'établir à Oslo. L'été, on allait à la campagne, chez le grand-père Undset, dans le Trondhjémois, plus au nord, là où subsistent les plus vivants souvenirs de l'ancienne Norvège. Trondhjem est en effet le nom actuel de l'antique Nidaros, siège d'un évêché dès l'année 1030 et d'un archevêché depuis 1152. L'église St-Olav qui y fut bâtie au milieu du XIe siècle pour recevoir les reliques du saint national, fut réédifiée au XIIe par l'archevêque Oeystein, qualifié de saint évêque dans le roman de *Christine Lavransdatter*[3]. D'un exil en Angleterre, il avait rapporté le

---

[1] Ed. Stock. Les volumes I et II sont signés E. Avenard et le troisième, T. Hammar et M. Metzger. Nous citerons en abrégé par les initiales *Chr. L.*; en chiffres romains, le tome et en chiffres arabes, la page.

[2] Cf. S. UNDSET, *Onze années*, Stock, 1941 et la préface de V. Vinde à *Maternités*, du même auteur, Kra, Paris, 1929. Articles divers dans la revue *Hochland*, 1926, 1928, 1932, etc. sur l'auteur et l'œuvre.

[3] *Chr. L.*, II, 115. Cf. X. MARMIER, *Lettres sur le Nord*, Paris, 1840.

souvenir de la cathédrale de Canterbury et le culte de saint Thomas Becket: on retrouve des traces de l'un et de l'autre dans son église métropolitaine, dont la splendeur sera évoquée avec émotion par Sigrid Undset [1].

Undset le père mourut jeune. Sigrid fut contrainte de prendre un emploi dans un bureau pour gagner sa vie et aider les siens. Elle y travailla pendant dix ans [2]. La fidélité au devoir familial ne l'empêche point de développer les talents dont son père a su favoriser l'éclosion. Dès 1907 elle écrit un roman autobiographique sous forme de journal [3]: il passe inaperçu. Elle a plus de chance l'année suivante avec l'*Age heureux* [4], qui fut un succès. Depuis lors elle publie chaque année une œuvre nouvelle. En 1911, ce sera *Jenny* [5], de 1920 à 1922, *Christine Lavransdatter*, en 1925 *Olav Audunssoen* [6], en 1929 *Gymnadenia* [7] et plus récemment *Madame Dorthéa* [8]. En 1928, elle reçoit le prix Nobel de littérature.

Mariée en 1912 au peintre Svarstad, elle s'est séparée de lui en 1925, dans des circonstances que nous ignorons. Elle vécut alors à Lillehammer avec ses deux fils jusqu'à l'invasion allemande de 1940. Elle séjourne aujourd'hui aux Etats-Unis, où elle a abordé après un voyage mouvementé à travers la Suède, la Finlande, la Russie et le Japon, qu'elle a raconté naguère dans *Vers l'avenir*. L'un de ses fils est mort au cours de cette guerre. Elle est dans sa soixante-deuxième année.

Entre l'*Age heureux* (1908) et *Christine* (1920), l'art de la romancière a beaucoup évolué. On s'en aperçoit d'abord au choix des milieux où elle implante ses personnages. Elle a commencé par marcher dans le sillage de l'école réaliste, ce qui signifie surtout qu'elle s'attache à évoquer la vie quotidienne des petites gens d'aujourd'hui. Elle a publié un recueil de nouvelles sous le titre significatif de *Pauvres gens* ou *Pauvres destins* [9]. Puis le goût de l'histoire, héritage paternel, l'entraîne vers d'autres sujets, moins quotidiens, vers d'autres héros, moins interchangeables. Elle se met à rajeunir d'anciennes légendes, les *sagas*, chante le roi Artur et les chevaliers de la Table ronde (1915), saint Halvard (1919), prince royal de Norvège, martyrisé au XII[e] siècle. *Jenny* nous avait introduit dans un cénacle d'artistes, à Rome et à Christiania. Rome, c'est la latinité, la culture de l'Europe chrétienne, c'est le catholicisme. *Christine* nous conduira parmi les chevaliers de la Norvège moyennageuse, jusqu'à la cour des rois Haakon V et Magnus Eirikssoen.

Jenny marquait encore et surtout un changement d'horizon spirituel.

---

[1] *Chr. L.*, II, 114 et suiv.

[2] *Vers l'avenir*, éd. Marguerat, Lausanne, 1944, p. 28.

[3] *Madame Marthe Oulie.*

[4] Trad. française, Kra, Paris, 4[e] éd. 1926.

[5] Trad. française, Ed. St-Michel, Paris, 1929.

[6] Trad. allemande, éd. Rütten & Lœning, Frankfurt a. Main.

[7] Trad. all., éd. Rütten & Lœning, Frankfurt a. Main, 1930.

[8] Une traduction française, annoncée par Lucien Maury, dans sa préface à *Onze années*, n'a pas paru, à notre connaissance.

[9] Trad. française partielle, *Simonsen*, à la suite de l'*Age heureux*.

C'est le drame d'une femme, d'une artiste éprise de beauté et d'idéalisme, qui se désespère à poursuivre une morale sans religion et finit par le suicide. « La vie est vraiment impossible à qui n'a foi qu'en soi, à qui n'aime que soi [1]... Nous restons comme des cadavres sous l'eau, *nous ne vivons pas.* » [2] Mme Undset a cherché la source de la vie, d'une vie qui comble les aspirations infinies que le froid idéalisme d'Ibsen, ni la pitié socialisante pour le petit peuple ne savent assouvir. Dans la bibliothèque paternelle, elle a pu lire maint ouvrage qui lui ouvrait des perspectives sur un autre idéalisme, celui des chevaliers et du peuple chrétien d'avant le XVIe siècle, idéalisme qui n'est point creux, celui-là, qui ne mutile pas l'homme, mais le prend tel qu'il est, le conduit par la main sur le chemin bordé d'ornières, le relève quand il tombe et l'élève toujours plus haut, dans une humble connaissance de sa faiblesse, jointe à la foi en la puissance transformatrice de la grâce divine.

Elle est femme aussi, Sigrid Undset; elle déplore la désagrégation de la famille qu'autour d'elle le moralisme d'une religion d'Etat s'avère incapable de contenir. Le taux des naissances en Norvège est inférieur à celui de la plupart des pays d'Europe [3]. Et les divorces ne se comptent plus. S. Undset ne fait que pousser à l'extrême son propre point de vue quand elle écrit de Mme Wegner, dans *Printemps*: « Elle jugeait toute question au monde selon le point de vue qui, pour elle, d'après son instinct, était le seul intéressant: celui de la mère et de l'enfant » [4]. La voix de l'instinct rejoint ici les exigences d'un esprit sain, en accord avec cette réalité humaine fondamentale, la famille.

Mme Undset aspire à une doctrine de vie qui, fondée sur une vérité inaltérable, soit pourtant capable de dire à chaque siècle la parole qui fait sourdre l'esprit sous les formes changeantes de la civilisation. Dès 1919, ses écrits laissent transparaître qu'elle s'achemine vers le catholicisme [5]. Comprend-on ce que cela signifie en Norvège, où l'on compte, vers 1900, un millier de catholiques sur deux millions d'habitants, un catholique sur deux mille personnes [6] ? Sigrid Undset sera reçue dans l'Eglise romaine en 1925. Elle n'est pas femme à trembler devant le nombre, ni à plier devant la force. Elle l'a montré au moins deux fois dans sa vie, en 1925 sur le plan religieux, et en 1940 sur le plan politique.

Catholique. Elle va désormais transposer dans le langage de la fiction littéraire la conception de la vie qui l'a séduite dans le catholicisme. *Christine Lavransdatter* et *Olav Audunssoen* ressuscitent la Norvège catholique du moyen âge. Non que le catholicisme lui paraisse aimable à la manière d'une pièce d'archéologie. Mais il faut qu'elle montre comment il a su donner jadis aux

---

[1] *Jenny*, p. 238; cf. p. 371.
[2] *L'Age heureux*, p. 78; cf. p. 56.
[3] *La Norvège*, Imprim. centrale, Kristiania, 1900, p. 117.
[4] Trad. française, éd. Stock, Paris, 1131, p. 41.
[5] R. P. LUTZ, in *Vie intellectuelle*, 25 novembre 1939, p. 299.
[6] *La Norvège*, op. cit., pp. 94 et 270.

hommes et aux femmes de son pays, aux familles et aux classes, la clef des problèmes psychologiques, moraux et sociaux, avant d'en venir à la même démonstration pour le présent. A partir de *Gymnadenia*, elle replace ses personnages en plein XX^e siècle, elle les pétrit de toutes les angoisses modernes dont elle-même n'a que trop souffert, mais dont elle a trouvé le remède. Le cycle est alors achevé.

Partie d'un réalisme à portée de main, terre à terre, sans porte ouverte sur le ciel, Sigrid Undset est remontée dans la réalité de l'histoire, où elle a rencontré le catholicisme; puis elle est revenue au réel actuel, pour l'illuminer du prestige de son art vivifié par la flamme d'une foi intrépide. Tels sont les jalons de l'itinéraire littéraire et spirituel parcouru par la romancière norvégienne.

Si nous voulons maintenant analyser de plus près le roman de *Christine Lavransdatter*, dégager sa signification dans la vie, l'œuvre et l'intention de son auteur, il convient de préciser la part qui y revient à l'histoire, à l'invention romanesque, enfin à l'interprétation de la vie humaine réfractée dans un tempérament féminin et une mentalité norvégienne, dans l'esprit de cette femme hardie et pourtant si bien équilibrée, sensible autant qu'érudite, qui s'intéresse passionnément à la vie profonde des hommes réels de tous les temps, qui les observe avec une frémissante intuition, et dont la foi n'a fait qu'affiner les antennes.

2. *Histoire et fiction dans Christine Lavransdatter.*

Il faut savoir que, lorsque le roi Sigurd Jorsalfar mourut, en l'année 1130, la Norvège entra dans une période de guerres civiles qui allait durer cent dix ans. Elle retrouva quelque tranquillité sous les descendants du roi Sverre, vainqueur de son rival, mais à la mort de Magnus le Législateur *(Lagaboeter)*, la lutte reprit de plus belle entre noblesse et clergé pendant la minorité de son fils Eirik, dont le surnom « l'ennemi des prêtres » *(Prestahataren)* trahit assez la couleur politique. Haakon V au contraire s'en prit aux seigneurs qu'il dépouilla; il trépassa en 1319, sans héritier mâle. Le sceptre passa à son petit-fils Magnus (1319-1343), qui n'avait que trois ans, mais avait déjà trouvé dans son berceau la couronne de Suède. Norvège et Suède obéirent aux mêmes princes jusqu'en 1380.

Mais on n'oublie pas si vite de vieilles habitudes de complots et de révoltes. La noblesse norvégienne se sent méprisée par celle de Suède [1]. Et pour compliquer les affaires, la reine Ingebjoerg, fille de Haakon V, veuve d'Eirik et mère du jeune Magnus, ne va-t-elle pas épouser un seigneur danois, Messire Knut Porse ? [2] Fierté ombrageuse des chevaliers, goût des aventures violentes chevillé dans l'âme de ces fils des Vikings, soif d'indépendance chez les paysans, appétit du pouvoir temporel chez certains clercs: tous ces sentiments conspirent dans l'ombre, — et voilà une belle matière

[1] *Chr. L.*, II, 192.
[2] *Chr. L.*, II, 127, 244, 254, 348.

pour le romancier en quête d'un cadre haut en couleurs où camper ses personnages.

C'est dans ce moyen âge, vraiment « énorme et délicat », c'est parmi ce peuple turbulent de terriens, de gentilshommes et de moines du XIVe siècle norvégien, que Mme Sigrid Undset situe le premier de ses grands romans, *Christine Lavransdatter*.

Il développe son cours sinueux le long de trois volumes. Quelques dates, semées avec parcimonie, permettent d'intercaler les événements qu'il raconte entre les années 1306 [1] et 1349 [2]. Par divers recoupements, on peut imaginer que Christine a dû naître vers 1300 [3]. Juste assez de points de repère pour authentiquer le cadre historique du récit, mais assez peu pour qu'on ne le prenne pas pour un roman historique ou une histoire romancée. On peut vérifier le nom des rois que l'auteur fait apparaître au second plan, contrôler l'historicité des mouvements politiques auxquels sont mêlés parents et amis de Christine, on pourra même s'assurer que c'est bien un vaisseau anglais qui apporta dans un port norvégien, en 1349, la peste dont il sera fait une saisissante évocation aux dernières pages. L'historicité ne va pas au delà de ces repères. Christine, son père Laurent, son mari Erlend et tous leurs compagnons sont des créations de l'écrivain: on chercherait vainement leurs noms dans les vieilles chroniques. « De l'avis des hommes les plus compétents, a-t-on pu dire, Sigrid Undset est une des personnes qui connaissent le mieux l'histoire ancienne et médiévale des pays nordiques. » [4] Néanmoins l'histoire ne lui fournit ici qu'un cadre où elle insère librement les créations de son crû.

La difficulté pour un romancier qui emprunte à l'histoire sa toile de de fond consiste à susciter des personnages vivants, qui ne soient pas engoncés dans leurs vieux costumes et semblables à quelque mannequin de musée. Dans *Christine*, le récit est extrêmement touffu, on a peine parfois à s'y retrouver; le canon classique de la composition chère à nos esprits latins est ici en pleine déroute. Mais par des procédés de retouches continuelles, les caractères sont si fermement modelés dans la chair vivante qu'on en vient non seulement à les voir, mais à les aimer comme on croyait ne pouvoir aimer que des êtres qu'on aurait vu lutter et pleurer sous ses yeux. Tel est le mirage de la fiction littéraire, lorsqu'elle est animée par les sentiments que l'écrivain tire de son propre cœur et de sa sympathique compréhension des autres hommes. Tout cela est inventé, mais tout cela a été vécu au moins une fois, dans la sensibilité de l'auteur.

Avant de lier plus ample connaissance avec ces personnages, il est nécessaire d'esquisser la trame de leur histoire, histoire fictive, mais si humainement vraie.

---

[1] *Chr. L.*, I, 1.
[2] *Chr. L.*, III, 409.
[3] *Chr. L.*, I, 1-3, 203, 205; III, 388.
[4] R. P. LUTZ, in *Vie intellectuelle*, 25 novembre 1939, p. 297.

Christine a sept ans au début du premier livre. Elle est la fille de Laurent, noble paysan, profondément pieux, âme droite et lumineuse, chef avisé du puissant domaine de Joerundgaard, dans le Gudbrandsdal. Selon l'usage, Laurent a fiancé sa fille tout enfant à Simon, le fils de son ami Andres Darre, descendant d'un compagnon du vieux roi Sverre. Simon est honnête à la façon cristalline de Laurent. Il est loyal et courageux. Au demeurant, il manque un peu d'élégance. Christine ressent pour lui de l'estime, de l'affection, — elle l'aime, pour ainsi dire, à travers son père, dont il est comme une jeune réplique. Elle a pour lui de la reconnaissance, car il a pris d'emblée sa défense contre d'infâmes calomnies. Elle l'admire même, et se prépare à l'épouser quand elle sera en âge de devenir maîtresse de maison, après s'être formée aux vertus chrétiennes et ménagères chez les Sœurs de Nonneseter, à Oslo.

Mais une aventure rocambolesque, une fuite éperdue dans la foule prise de panique au milieu d'une foire — le bruit s'étant répandu qu'une panthère s'est échappée d'un bateau-ménagerie — jette Christine sur des sentiers inconnus aux abords de la ville, où des malandrins vont lui faire un mauvais parti, quand surgit le chevalier Erlend. Elle est sauvée, mais un amour violent s'empare d'elle aussitôt. Trompant toute surveillance, elle rejoint Erlend à plusieurs reprises, et se donne à lui après qu'ils ont échangé un mutuel serment de futures épousailles, équivalant dans ces conditions au mariage, selon le vieux droit germain.

Erlend, qui a connu d'orageuses amours, restera désormais fidèle à Christine. Mais Simon, le fiancé officiel, découvre leur liaison; bouleversé, c'est dans son amour pour Christine qu'il trouve la force de jouer devant Laurent le rôle ingrat de dénoncer de son propre chef le contrat de fiançailles. Tout, plutôt que de blesser Laurent dans son aveugle tendresse pour sa fille; tout, plutôt que de déshonorer Christine. Entre le père et le fiancé évincé règne une amitié qui dépasse la condition commune.

Cependant, Laurent refuse de jamais agréer pour gendre cet Erlend dont il ne sait que trop les antécédents aventureux. Il veut le bien de sa fille, il le veut malgré elle, ce qui est toujours assez délicat; il est prêt à oublier les fredaines d'Erlend, mais entre cette indulgence et le don de sa fille chérie, il y a un abîme. La miséricorde de Dieu, il le sait, va plus loin que le bien temporel des familles, mais c'est lui, Laurent, qui a charge du bien de sa famille: on ne lui fera jamais admettre qu'il doive le trahir au nom de la religion !

En son absence, Erlend emmène Christine chez tante Aashild. Survient Eline, la femme dont il a eu deux enfants et qui, désespérée de ne pouvoir se faire épouser, tente d'empoisonner Christine. Erlend perce à jour l'atroce dessein et veut faire avaler le breuvage à la criminelle qui l'a préparé, mais elle se poignarde sous les yeux d'Erlend et de Christine. Le cousin Bjoern enlève le cadavre, l'affaire restera inconnue de tous; hélas, un poison plus vénéneux ronge maintenant le cœur de Christine, complice du crime.

Des mois passent, douloureux pour le père et la fille, entre qui se sont accumulés tant de redoutables secrets. De guerre lasse, c'est « au nom de

Dieu » que Laurent cède à la requête des chevaliers, parents d'Erlend, venus plaider sa cause. Or, Christine sait qu'elle sera mère, quand on célèbre avec le plus joyeux éclat son mariage avec Erlend de Husaby.

Ainsi s'achève le premier tome, *La couronne de la mariée*, couronne virginale que porte indignement, au jour de ses noces, l'héritière de Joerundgaard.

Christine arrive avec Erlend à Husaby, son nouveau domaine, au nord des Monts Dofrines *(Dovre Fielde)*. Tout y va à l'abandon, car Erlend, qui est un homme de guerre, n'a rien d'un paysan. Christine lie connaissance avec la famille de son mari, avec son frère Gunnulv, le prêtre qui étudia à Rome et à Paris, sur la Montagne Sainte-Geneviève — bientôt il sera dominicain et missionnaire chez les Lapons. Elle reçoit les compagnons d'armes et d'aventures d'Erlend, des hommes rudes et braves, prêts à risquer leur vie pour un coup dur, mais cyniques et veules dans la vie quotidienne. Quel contraste avec la pacifique noblesse de Laurent !

Dans des douleurs effroyables, Christine met au monde son premier-né, que maître Gunnulv baptise Nicolas, et qu'on appellera familièrement Naakve. Rétablie, la jeune mère s'en va en pèlerinage à Nidaros, chercher l'absolution de l'archevêque pour sa complicité à la mort d'Eline, dont Erlend, pour sa part, s'est confessé à l'évêque d'Oslo.

Naissent d'autres fils, Bjoergulv, Gaute, les jumeaux Ivar et Skule. Erlend, lieutenant du roi dans le nord, en Haalagoland, est maintenant presque toujours absent. Quand il réapparaît, sa femme aigrie par l'abandon se montre dure et cassante. Au fond, elle ne peut lui pardonner d'avoir été l'occasion de sa chute. Ils s'aiment pourtant avec violence: on le voit bien chez Erlend, quand Christine est menacée dans sa santé, ou chez Christine, quand quelqu'un s'avise de blâmer la perpétuelle instabilité d'Erlend. Laurent vieillit. Dans leurs ultimes entretiens, Christine lui confesse ses hontes passées. Ragnfrid suit de près son mari dans la tombe. Et c'est maintenant qu'elle n'a plus ni père ni mère que Christine va connaître les pires épreuves.

Première alerte. Erlend comparaît devant l'archevêque de Nidaros sous l'inculpation de sorcellerie. Affaire sans suite, mais à mille indices, Christine sent l'hostilité assaillir son foyer, enrichi d'un sixième et d'un septième fils, Laurent et Munan. Christine se montre de plus en plus blessante et revêche à l'égard d'Erlend. Elle s'emporte jusqu'à le chasser de sa maison. De dépit, il la trompe avec Sunniva. Mais voici qu'il est arrêté et emmené en prison pour avoir trempé dans un complot contre le roi. En somme, Erlend a tenté trop tôt de faire la politique nationale qui triomphera plus tard[1]. Il est déclaré coupable de haute trahison. Alors Christine remue ciel et terre pour le sauver. Tout son amour se réveille, son amour et ses remords. Erlend a été trahi par Sunniva, mais il n'eût point suivi cette femme, si son épouse eût été moins amère. Soumis à la torture — encore une horrible

[1] *Chr., L.*, III, 319.

importation étrangère, contraire à la vieille loyauté norvégienne — il refuse de dénoncer un seul complice. Son sauveur, ce sera le rival qu'il a supplanté jadis, Simon, l'ami toujours fidèle à Christine, et qui a épousé sa sœur Ramborg. Au prix d'une intervention humiliante auprès d'un puissant personnage, Simon obtient la libération d'Erlend.

Telle est la trame du second volume, *La Femme*, ou plus exactement, selon le titre de l'édition norvégienne, *La Maîtresse de maison.*

Erlend a perdu tous ses biens. C'est à Joerundgaard qu'au sortir de prison il rejoint Christine et leurs enfants. L'hostilité du peuple n'a pas désarmé. Elle s'en prend à tout ce qui touche de près ou de loin à Erlend. C'est ainsi que Simon est injustement pris à partie par de jeunes échauffés; il a le malheur de tuer l'un d'eux en se défendant, mais va succomber sous le nombre, quand l'épée d'Erlend tournoie dans la grange où l'on se bat, et lui sauve la vie. De son côté, Christine arrache à la mort le fils de Simon et de Ramborg par des pratiques de sorcellerie où elle a risqué son âme pour épargner un deuil trop cruel à l'homme qu'elle a trompé autrefois. Liés par tant d'obligations réciproques, les deux beaux-frères trouvent le moyen de se brouiller à mort à la suite d'un faux soupçon: Simon a cru découvrir qu'Erlend avait abusé de son cachet à lui, Simon, pour ourdir sa politique téméraire.

Les fils de Christine sont maintenant de jeunes hommes. La mère veut en faire des terriens et le père, des hommes d'armes. Ecœuré par les tenaces ressentiments de sa femme, Erlend quitte la ferme et se retire dans la maison hantée de tante Ashild, assassinée par le mari qui, pour elle, avait déjà tué sa première femme... Rien ne fera plus descendre Erlend de Haugen, ni l'inondation qui menace d'emporter Joerundgaard, ni la mort de Simon, ni la démarche que Christine, enfin humiliée, accomplit en allant vivre quelques jours là-haut avec lui. Ils se réconcilient, ils s'aiment plus que jamais, mais Erlend ne veut plus s'exposer à voir cet amour abîmé par les tracas quotidiens: Christine rentre seule à Joerundgaard. Quelques mois plus tard, elle met au monde un huitième fils qu'elle baptise Erlend, ce qui, selon la vieille coutume norvégienne, signifie qu'à ses yeux le père de cet enfant est comme mort. Et Erlend ne revient pas. Les bruits les plus infamants commencent à courir sur Christine. Accusée publiquement d'adultère devant l'évêque en tournée pastorale par un prêtre trop prompt à s'effaroucher des cancans de village, elle est fièrement défendue par ses fils. L'un d'eux s'échappe, à bride abattue il va quérir Erlend qui accourt, justifie sa femme, mais reçoit une blessure mortelle dans la rixe qui ne pouvait manquer d'éclater. Mourant, il refuse les secours religieux du prêtre calomniateur, seul présent à ses côtés; l'évêque averti se hâte vers son chevet avec le Corps du Christ, mais déjà Erlend a rendu le dernier soupir.

Christine devra souffrir maintenant non seulement pour expier ses propres péchés, mais pour sauver l'âme d'Erlend. Ses fils lui donnent l'exemple. Naakve et Bjoergulv se sont faits moines. Gaute, marié à Jofrid, est aujourd'hui le jeune maître sympathique de Joerundgaard. Christine reprend le chemin de Nidaros et demande l'habit des cisterciennes de Rein.

Elle va prononcer les vœux monastiques. Mais ce n'est pas encore la paix définitive. La peste éclate, dont Christine sera la dernière victime.

Le défaut le plus grave de ce résumé lacunaire n'est point une inévitable incomplétude, mais bien qu'il reste, et resterait, même plus copieux, imperméable à l'attirance rayonnante des personnages du roman. Que Laurent, ce père trop bon, que Simon, cette perle des amis, Gunnulv, l'héroïque missionnaire plein d'intelligente mansuétude, Sira Eiliv, l'aumônier mystique, que tous ces êtres soient irrésistiblement sympathiques, rien d'étonnant à cela. Ce qui demande explication, c'est que les deux héros, Christine et Erlend, si remplis d'imperfections et de péchés, ne cessent pourtant de s'imposer à notre intérêt, voire à une affection difficilement récusable. L'un à l'égard de l'autre n'échappent pas du reste à cette apparente contradiction : ils s'aiment autant qu'homme et femme ont jamais pu s'aimer, mais ils se tourmentent aussi comme seuls peuvent le faire des amants qui se voudraient parfaits et se reprochent avec âpreté leurs criants défauts. Nous nous laissons prendre à leur jeu, et tout en souffrant de leurs maladresses, en gémissant de leurs fautes, notre cœur s'intéresse passionnément à leur destinée.

A quoi tient cette mystérieuse attraction ?

L'analyse du caractère de Christine nous en donnera la clef, de cette Christine autour de qui gravitent tant de personnes. Qu'a-t-elle donc de si irrésistible ? Ceci, nous semble-t-il, que, pénétrant dans son intimité, nous y découvrons ce trait essentiel et permanent: Christine est un être créé pour l'amour, un être qui aime et qui appelle l'amour, — mais prenons-y bien garde: il ne s'agit pas ici d'un amour sentimental et romanesque, ni seulement d'un amour impétueux et ravageur, désordonné comme une force de la nature sauvage ; Christine parcourt «tous les étages de l'amour»: amour filial, amour conjugal, amour maternel, amitié la plus noble et la plus désintéressée. Christine, fille de Laurent, — Christine, femme d'Erlend, — Christine, mère de ses huit fils — Christine grand-mère: étages des amours de Christine, englobés tous, et progressivement vivifiés par l'amour de Dieu, chez une Christine dont le nom prédestiné fait d'elle un type de la femme chrétienne, achevé dans l'apothéose mystique de Christine nonne, qui donne sa vie pour ceux qu'elle aime.

Aussi nous paraît-il que la meilleure façon de pénétrer ce caractère, et par là d'atteindre la moëlle de toute l'œuvre dont il est le pôle magnétique, consiste à évoquer la musique des sphères concentriques des amours de Christine Lavransdatter.

3. *Christine fille de Laurent.*

Laurent avait dix-huit ans quand il épousa Ragnfrid. « Nous estimions quand j'étais jeune, dira-t-il un jour, qu'à l'âge de dix-huit ans, un homme pouvait répondre de lui-même et assurer son propre salut et celui d'au-

trui. »[1] Ragnfrid avait vingt et un ans. Elle lui donna d'abord trois fils qui moururent au berceau[2]. Alors naquit Christine, trois jours après la St-Halvard[3], qui est le 14 mai, et ce fut grande joie qu'elle se montrât pleine de vie et de gentillesse. Sa mère en perdit pour quelque temps sa mélancolie. Assez vigoureux pour arrêter par les naseaux un bœuf affolé, Laurent est un doux[4]. Christine a ce privilège de ne connaître aucune tache en son père. Aussi comme elle l'aime ! Que de souvenirs délicieux de sa petite enfance[5] ! Elle se rappelle les premiers voyages qu'elle fit, assise derrière lui, sur son beau cheval Guldsvein. Une fois, c'était en été, ils montèrent au chalet dans la montagne; elle crut voir dans la forêt une dame aux cheveux de mousse et au vêtement de feuillage, qui agitait une couronne de fleurs d'or en lui faisant des signes: elle avait eu peur, mais son père fut encore bien plus effrayé quand elle lui parla de la reine des elfes. Une autre fois, c'était par temps de brouillard, son père l'amena à Hamar; jamais elle n'avait entendu sonner tant de cloches, nulle part elle n'avait rien vu d'aussi beau que l'église de Saint-Thomas, la châsse, les vitraux, les peintures que frère Edvin lui avait expliqués: le Christ sur un trône d'or, saint Nicolas et saint Clément, sainte Sunniva et sainte Christine, sa patronne. « Si j'avais la vraie foi et le vrai amour, disait frère Edvin, alors j'aurais pris ces vieilles mitaines de cuir pour les suspendre à ce rayon de soleil... »[6] Elle avait trouvé cette idée un peu drôle, mais frère Edvin devait rester pour elle, avec son père, le modèle des hommes qui prennent au sérieux les choses de la religion, qui les voient aussi réelles et tangibles que les choses et les gens de la terre.

La bonté d'un père ne se manifeste pas seulement dans les câlineries qu'il réserve à ses enfants petits. C'est plus tard surtout qu'elle se révèle. Et Christine eut la faveur de trouver en son père un cœur compréhensif quand elle commença de souffrir.

Lorsque, calomniée, elle invoque le Seigneur en témoignage de son innocence, étend la main dans la flamme d'un cierge pour en appeler au jugement de Dieu, et que la brûlure atroce et la déception, plus cuisante encore, de sa foi candide la font s'évanouir, ce n'est pas sa mère, mais c'est Laurent qui vient vers son lit et sait la consoler par des mots justes et doux. Lorsque, promise à Simon, elle supplie son père de retarder son mariage et de l'envoyer d'abord chez les Sœurs d'Oslo, son père cède et fait céder Simon. Laurent ne saura jamais rien imposer à Christine. Il « avait toujours cru à la perfection de sa fille, la considérant exactement comme si elle eût été une châsse pleine de reliques[7] ».

---

[1] *Chr. L.*, I, 205.
[2] *Chr. L.*, I, 2.
[3] *Chr., L.*, I, 203.
[4] *Chr. L.*, I, 2-3, 39.
[5] *Chr. L.*, I, 9; II, 18.
[6] *Chr. L.*, I, 37.
[7] *Chr. L.*, II, 140.

Et Dieu sait si elle lui causa des inquiétudes et des chagrins, quand elle se lia à Erlend Nikulaussoen. Mais jamais il ne put se résoudre à la mâter de force, comme la plupart de ses amis l'eussent fait. Longtemps, il refuse la demande d'Erlend. Il espère que sa résistance passive suffira à convaincre Christine qu'il doit avoir de graves motifs, qu'elle ne peut guère peser, pour qu'il s'entête à dire non. Mais la douleur la crispe et la glace dans l'orgueil. Il faut la mort de sa petite sœur Ulvhild pour qu'elle se rapproche de lui, un jour qu'elle est montée à l'église. « Devant l'autel de saint Thomas elle vit son père agenouillé, la tête baissée sur ses mains jointes qui étreignaient son bonnet contre sa poitrine. » [1] Puis Laurent sortit et vint se placer près de sa fille, dans la galerie aux fines colonnes.

— Par Jésus-Christ, ma petite Christine, es-tu donc si malheureuse ?...
— Je crois que j'en mourrai, père, dit-elle tout contre lui.
Elle fondit en larmes. Mais elle pleurait parce qu'elle avait senti dans ses caresses et vu dans ses yeux qu'il était si à bout de souffrances qu'il n'avait pas le courage de maintenir son opposition. Elle avait triomphé de lui [2].

Plus tard, mariée et plusieurs fois mère, quand elle ne ménagera pas à Erlend les paroles mordantes, c'est Laurent qui lui fera des remontrances [3].

Toujours il a trouvé sa force calme auprès de Dieu. Et son dernier souci sera de transmettre à Christine sa foi robuste et tendre [4]. Pourquoi donc, guidée par un tel père, Christine s'est-elle engagée « dans le chemin sauvage » ? L'auteur le laisse entrevoir. Laurent n'a qu'une faiblesse. Il est trop bon. Il n'a jamais su commander aux femmes de sa maison. La lucide énergie qu'il déploie d'ordinaire paraît s'évanouir à leur égard [5]. Par trop de discrétion, il a rendu malheureuse sa femme Ragnfrid [6]. Par trop d'affectueuse confiance, il ne saura pas mettre dans l'âme de Christine la force qui lui permettrait un jour, quand elle serait seule à engager sa destinée, de résister à l'éblouissement qui ouvre l'entrée du « chemin sauvage ». Il ne saura pas garder pure sa fille qu'il adore. Faute d'une direction ferme tant du côté paternel que maternel [7], elle succombe presque sans lutte, trop habituée qu'elle est à faire toujours cela seul qui lui plaît.

Mais qui a jamais pu comprendre le mystère qui fait qu'une âme chavire ou qu'elle surnage aux trop communs naufrages ? Certes l'éducation lui imprime une forme durable et jette les semences de l'avenir, elle ne lui donne pourtant jamais une forme absolument définitive. L'être humain demeure essentiellement muable et malléable jusqu'à la mort. La mort seule coule ses membres dans la rigidité et fixe son âme dans une ultime et irrévocable attitude. Jusque-là, le champ est ouvert à toutes les retouches,

---

[1] *Chr. L.*, I, 243.
[2] *Chr., L.*, I, 244.
[3] *Chr. L.*, II, 249-253.
[4] *Chr. L.*, II, 262-264.
[5] *Ib.*
[6] *Chr. L.*, I, 296.
[7] *Chr. L.*, I, 200-201.

à toutes les reprises, tout peut encore changer. Et tout change à chaque rencontre du destin.

Pour la jeune fille l'heure du destin est souvent celle qui déclenche l'éblouissement de l'amour et suscite sa réponse à l'apparition du bonheur sous les traits de l'homme qu'elle pourrait aimer. Nous ne saurons vraiment ce qu'est Christine, fille de Laurent, et ce qu'elle vaut dans la balance des âmes, que lorsqu'elle rencontrera l'amour d'Erlend. La fille de Laurent accuse alors ses secrètes défaillances, pour épanouir ensuite ses richesses: elle est la femme en présence de l'homme, elle devient l'épouse et la mère. C'est alors qu'elle est vraiment elle-même et que, dans l'intime de son cœur, elle donne le coup de barre qui décide à jamais de son irrévocable et pourtant libre destin. Dans cette conception générale de la destinée humaine, Sigrid Undset laisse apparaître les premiers traits d'une vision chrétienne de la vie.

4. *Pour l'amour d'Erlend.*

Elle ne savait pas qu'elle eût continué de penser à lui pendant la soirée, mais tout le temps le souvenir de ce mince visage sombre et de cette voix calme était demeuré quelque part dans la demi-obscurité en dehors de l'éclat des lumières, dominant son esprit [1].

Elle ne savait pas ! Elle s'était sentie si légère de bonheur, Christine, après sa première rencontre avec Erlend ! Dans la nuit, elle avait pensé à Arne, le petit ami d'enfance; devenu jeune homme, il l'avait tellement surprise en lui confessant son amour, en un temps où elle était loin de comprendre ce langage. Puis sa pensée glissa vers Simon, son fiancé légitime; non, elle ne l'aimait pas, celui-là, comme elle découvrait aujourd'hui qu'elle pourrait aimer l'homme à qui elle unirait son existence. Mais c'est surtout à son père qu'elle se mit à songer longuement, Laurent, le seul homme jusqu'ici pour qui elle eût éprouvé une vraie tendresse. Sans qu'elle s'en doutât, c'est à lui qu'elle comparait Erlend, et Dieu sait si ces deux êtres différaient. Mais ils avaient en partage une même qualité, celle d'incarner un type d'homme capable d'émouvoir profondément son cœur [2]. Elle ose encore à peine penser franchement à Erlend qu'elle n'a vu qu'une fois, et le subterfuge est habile et significatif, qui voile l'amour naissant sous la chaude affection dont son père était encore le seul être à l'avoir réchauffée.

Mais Christine est trop lucide pour se tromper longtemps elle-même. Arrive la Sainte-Marguerite, fête patronale d'Aker, dont l'église appartient aux Sœurs de Nonneseter où elle est pensionnaire. A la grand-messe, elle revoit Erlend. Elle apprend sur son compte des choses terribles: il ne cherche pas le moins du monde à cacher son passé, et c'est justement cette franchise qui la touche: elle la prend pour un trait de hardiesse chevaleresque. Bientôt viennent les serments.

« Il y a encore tant de choses entre nous, dit Erlend, que l'obstacle serait moindre s'il y avait une épée nue entre toi et moi. Dis-moi si j'aurai ton amour quand cette nuit sera passée.

---

[1] *Chr. L.*, I, 120.
[2] *Chr. L.*, I, 120.

— Vous aurez mon amour, Messire Erlend, dit Christine. Vous aurez mon amour aussi longtemps que vous le voudrez, — et ensuite je n'aimerai personne autre.

— Alors, dit Erlend lentement, que Dieu m'abandonne si jamais femme ou jeune fille vient entre mes bras avant que je puisse t'avoir de par la loi et l'honneur [1].

La loi et l'honneur ! Ils seront bientôt violés.

Elle eut une vision froide et glaciale du réel... Elle devrait répondre un jour de ce qu'elle avait fait ; il lui semblait que d'effroi son cœur s'arrêtait [2].... Elle avait bien senti qu'il y avait dans son amour quelque chose qui était contre le bien et contre l'honneur, et maintenant elle voyait que c'était par sa faute [3]. ...C'est ainsi qu'elle souhaitait presque qu'un châtiment s'abattît sur elle..., car elle n'avait plus d'autre pensée qu'Erlend,... elle ne pouvait éprouver de repentir, mais elle se consolait en pensant qu'un jour viendrait où ils paieraient cher tout ce qu'ils s'étaient permis de prendre en secret [4]. ...Je ne me laisserai pas aller à me plaindre d'Erlend, quoi qu'il fasse par la suite. C'est de moi-même que j'ai pris le chemin sauvage, et je ne gémirai ni ne me plaindrai si cela me fait tomber dans le chaos de pierres [5].

Logique de l'amour humain. Cet enchaînement apparaît d'abord à Christine comme une exigence de fidélité, un devoir de loyauté. Il s'y mêle aussi de l'entêtement, de l'orgueil, et frère Edvin le lui dira bien. Ce pauvre Franciscain, une manière de Fra Angelico nordique, qui tient aussi de Filippo Lippi, et parle tour à tour comme Savonarole et comme Maître Eckart, elle l'a rencontré, fillette, alors qu'il peignait des têtes de saints à l'église des Frères Prêcheurs de Hamar [6]. C'est à lui qu'elle confie le tourment de son âme enfiévrée d'amour.

Ne comprends-tu pas, Frère Edvin, que nous n'étions pas maîtres de nous ? Dieu m'assiste ! Si je le rencontrais ici près en te quittant, je le suivrais s'il m'en priait... Ce jour-là où je suis sortie de chez nous, je ne pouvais imaginer que quelque chose fût assez fort sur l'âme des hommes pour leur faire oublier la crainte du péché, mais maintenant, j'ai vu tant de choses que, s'il n'y a pas de rémission pour les péchés que le désir ou la colère font commettre, alors le ciel sera vide [7].

Brave frère Edvin ! Aucun éclat ne le scandalise. Avec lui Christine débride les plaies de son cœur, et la main du fils de saint François est d'un habile chirurgien de l'âme, tant il est vrai que seul l'amour de Dieu permet d'approcher, pour le guérir, l'amour des hommes sans en contracter la fièvre. Frère Edvin mort et bientôt vénéré comme bienheureux, c'est avec l'âpre courage qu'il lui avait inspiré que Christine entra dans le mariage, malgré le signe du ciel qu'elle crut reconnaître quand la foudre frappa l'église. Avec tout son bon sens de curé, Sira Eirik la rabroua de s'imaginer, dans son orgueil, que, pour elle et ses péchés, Dieu se fût avisé de brûler « une belle et glorieuse église » [8].

Ce n'était plus l'heure de reculer. Les noces furent célébrées avec éclat.

---

[1] *Chr. L.*, I, 134.
[2] *Chr. L.*, I, 151.
[3] *Chr. L.*, I, 173.
[4] *Chr. L.*, I, 176.
[5] *Chr. L.*, I, 229.
[6] *Chr. L.*, I, 38.
[7] *Chr. L.*, I, 158-159.
[8] *Chr. L.*, I, 274.

Et ils s'en vinrent à Husaby, après une traversée où le mal de mer éprouva beaucoup Christine.

Husaby et Joerundgaard, Sigrid Undset a mis tout son amour des vieilles maisons norvégiennes et toute sa science archéologique à décrire les deux royaumes de Christine, maîtresse de maison. En Norvège, il faut des bâtiments pour tout. En raison du froid et de l'humidité, on ne peut rien laisser en plein air, ni bêtes, ni récoltes. La coutume ancienne « était de bâtir un grand nombre de petits édifices ayant chacun leur destination spéciale, autour de la place centrale de la ferme » [1].

Il y avait à Jœrundgaard quatre maisons à étages: la maison haute, la maison neuve, qui avait servi de demeure d'été pendant l'enfance de Christine, avant que Laurent n'eût bâti la grande maison, la vieille maison, et le magasin au sel, qui possédait un grenier où les servantes couchaient pendant l'été [2].

D'autres bâtisses n'étaient que d'un étage; chacune répondait à un besoin déterminé, et leur usage pouvait varier selon les saisons. On nous parlera de la maison à foyer [3], où l'on se tient de préférence en hiver; de la maison aux provisions [4], de la maison de cuisine [5], de la maison de bain [6], de la maison à bière [7], de la boulangerie [8], de la maison de tissage [9], de la forge [10], enfin, pour le personnel, de la maison des hommes [11], et de la maison des femmes [12]. Joerundgaard, dans le Gudbrandsdal, au sud des Monts Dofrines, ne diffère guère à cet égard de Husaby, qui est au nord, dans le Trondhjémois. Il ne faut pas y chercher des villages rassemblant leurs maisons comme ceux de nos pays; les fermes sont dispersées dans la campagne, et chacune est un monde qui doit se suffire le plus possible à lui-même. La ferme familiale avec son nombreux domestique constitue l'unité économique.

A Husaby, Christine découvrit partout des traces de négligence. Elle se mit en devoir de remettre toutes choses en état et de ramener le personnel à son service. Les tapis de soie, de lin et de fourrures furent brossés, les meubles nettoyés, les resserres à provisions garnies, les huches à farine remplies. Elle s'entendait à merveille à juger des animaux de l'étable, et reconnaissait au premier coup d'œil les sujets aptes à l'élevage. Elle aimait les chevaux. Ulv Haldorssoen, le valet particulier d'Erlend et son parent, devint pour elle un ami et un précieux collaborateur. Elle connaissait la loi et ce qu'elle

---

[1] *La Norvège*, op. cit., p. 337.
[2] *Chr. L.*, III, 278.
[3] *Chr. L.*, II, 247, 280, 313.
[4] *Chr. L.*, II, 239.
[5] *Chr. L.*, II, 346.
[6] *Chr. L.*, II, 186.
[7] *Chr. L.*, I, 260.
[8] Ib.
[9] *Chr. L.*, II, 286.
[10] *Chr. L.*, II, 249.
[11] *Chr. L.*, II, 323.
[12] *Chr. L.*, II, 350.

impose aux métayers. Mais elle était bonne envers ses gens et généreuse aux pauvres [1].

Si Christine se dépense de la sorte, c'est parce qu'il est dans sa nature de se dévouer, c'est parce qu'elle a eu sous les yeux pendant son enfance l'exemple de son père et de sa mère, mais c'est plus encore parce que Frère Edvin lui a fait comprendre que la fidélité à son devoir d'état était le meilleur moyen d'expier son péché. Ne fallait-il pas qu'elle se donnât sans compter, elle pour qui plus rien n'avait compté au moment du péché ? Toutefois, en dépit de cette volonté d'expiation, son âme goûte rarement la paix. A de certaines heures, elle est en proie à un affreux tourment. De guerre lasse, elle s'en ouvre au prêtre, à son beau-frère Gunnulv, qui s'irrite d'abord qu'elle exagère ainsi les exigences de la justice divine. Il commence à discerner qu'à la piété de Christine se mêle un sentiment trop humain de fierté blessée.

Christine, dit le prêtre sévèrement, es-tu si orgueilleuse ? Te crois-tu capable de pécher si grandement que la miséricorde de Dieu ne soit pas plus grande ?... Te rappelles-tu, petite sœur, la réponse de saint Martin, quand le diable voulut le tenter ? Le malin demanda à saint Martin s'il croyait à ce qu'il disait lorsqu'il promettait la miséricorde de Dieu à tous les pécheurs qu'il confessait. L'évêque répondit: Même à toi j'ose promettre le pardon de Dieu à l'instant où tu le demanderas — si seulement tu veux déposer ton orgueil et croire que son amour est plus grand que ta haine. [2]...

Par la suite, elle perçut un signe de la protection céleste du bienheureux Edvin. « Si j'avais la vraie foi et le vrai amour, lui avait-il dit quand elle était petite..., j'aurais pris ces vieilles mitaines de cuir pour les suspendre à ce rayon de soleil. » [3] De ces paroles de poète et de saint, elle comprit le sens longtemps après, à Nidaros, au cours d'une nuit passée à l'hôtellerie des Cordeliers, qu'elle avait choisie à dessein, parce qu'ils étaient les frères de Frère Edvin.

Elle s'éveilla fort avant dans la nuit. La lune brillait au-dessus d'elle et de l'enfant avec cet éclat jaune de miel et cette pâleur qu'elle a en été, éclairant le mur en face de Christine. Elle s'aperçut alors qu'un homme se tenait au milieu du faisceau de lumière du clair de lune, planant entre le plancher et la charpente du comble.

Il portait un froc gris cendré, il était grand et voûté. Il tourna vers elle son visage très vieux et ridé. C'était Frère Edvin. Il souriait avec une indicible tendresse et une gaîté un peu malicieuse, tout comme au temps où il vivait sur terre.

Christine ne fut pas surprise le moins du monde. Humble, heureuse, pleine d'espoir, elle le regarda, attendant ce qu'il allait dire ou faire.

Le moine lui sourit et tendit vers elle un gant vieux et lourd ; puis il l'ôta et le suspendit au rayon de la lune. Il sourit ensuite davantage, fit un salut à Christine et disparut [4].

De si gracieux messages n'arrivent pas tous les jours. Et quand les années passent et que Christine se retrouve chaque jour en face de sa dure tâche et ressent chaque jour la morsure du passé, elle ne réussit guère à

---

[1] *Chr. L.*, II, 10, 17, 32, 185 ; III, 19.
[2] *Chr. L.*, II, 75.
[3] *Chr. L.*, I, 37.
[4] *Chr. L.*, II, 125.

pratiquer la douceur franciscaine de son bienheureux protecteur. Que se cache-t-il donc dans son cœur tourmenté ? Pourquoi cette farouche susceptibilité envers Erlend ? Quel sentiment lui inspire ces paroles regrettables, regrettées aussitôt que prononcées, qui vont rendre peu à peu son foyer inhabitable à son mari ? La mauvaise humeur de Christine ne relève pourtant pas d'un caractère mesquin, chicaneur, tracassier: elle ignore ces petitesses. La cause profonde de son aigreur réside dans une déception. Non point la déception banale que lui procure l'habituelle négligence d'Erlend dans les affaires domestiques, sa tenue débraillée à la maison, ou sa manière grossière de manger. Tout cela blesse sa distinction native et heurte sa conception du rôle d'un chef de maison. Mais elle peut passer là-dessus. L'inoubliable, l'inguérissable déception qui la ronge est plus radicale, plus douloureusement intime: Christine est déçue d'elle-même.

Une fois apaisée la première ivresse de l'amour, Christine a mesuré sa chute. Elle ne se l'est jamais pardonnée. C'est la forme que prend chez elle l'orgueil, un orgueil de mauvais ange, une noblesse retournée et aigrie. Christine n'accepte pas la paix intérieure qui découle du pardon de Dieu, parce qu'elle ne peut pas accepter ce pardon, et elle ne le peut parce qu'elle se refuse à accepter qu'*elle* ait pu pécher pareillement et se trouve réduite à avoir besoin d'un pareil pardon. Accepter d'être pardonné, cela signifie accepter, dans le fond de son être, qu'on est pécheur, et rien de plus, un être qui a failli et qui ne peut rien faire pour que cela ne reste pas vrai pour l'éternité. Accepter d'être pardonné, c'est admettre non seulement qu'on ait failli, mais que Dieu veuille bien n'en pas tenir compte, ne pas nous prendre pour des êtres si importants qu'il doive nous en garder rigueur à jamais, et qu'on lui reste ainsi débiteur pour l'éternité. La psychologie de Christine dévoile cette raideur orgueilleuse qui l'empêche de se détendre dans la foi à la miséricorde de Dieu. Elle croit que Dieu pardonne. Mais elle s'en veut à elle-même d'avoir eu besoin de miséricorde.

C'est cette subtile déception qui fait qu'elle s'en prend si amèrement à celui pour qui elle a péché. Quinze ans après, elle le lui reproche encore [1]. Et ce sentiment s'envenime par le fait qu'Erlend n'entre pas dans ces finesses. Rigoureusement, il n'y comprend rien. Lui, c'est un homme. Il agit bien, il agit mal, mais il n'aime pas à revenir indéfiniment sur le passé [2]. Il va de l'avant. Il fonce. Et s'il a mal agi, il répare en agissant mieux. Il croit, sans s'être construit une théorie consciente à ce sujet, il croit à un système de compensation du mal par le bien, du mal accompli par le bien ultérieur, une espèce de justice comptabilisée par doit et avoir, qui reste bien en-dessous de la fine sensibilité morale de sa femme. Et c'est là que gît le nœud du drame: Christine est plus noble, plus pénétrée de sens moral qu'Erlend, mais sa délicatesse de conscience tourne à l'aigre et la paralyse, tandis que ce turbulent Erlend, qui n'y va pas par quatre chemins et fera

---

[1] *Chr. L.*, II, 332, 334.
[2] *Chr. L.*, II, 197; III, 166.

des folies jusqu'à sa mort, lui qui a causé les défaillances et déchaîné les remords de Christine, n'arrive pas à saisir pourquoi elle peut ainsi se torturer. Lui, il simplifie à l'extrême les choses de la conscience, mais à sa façon, il chemine d'une allure plus saine que Christine. Elle voit mieux que lui la grandeur de la vie morale, mais son orgueil l'empêche d'accepter que cette grandeur s'édifie sur les ruines de son amour-propre, par la seule largesse de l'amour créateur de qui nous recevons tout, même nos propres mérites.

Les qualités foncières d'Erlend ne sont pourtant pas à mépriser. Elles apparaissent surtout quand il se trouve dans une situation qui exige un coup d'œil rapide et une exécution instantanée. Lui non plus ne descendra jamais à certaines bassesses. Ses fautes mêmes ne sont pas viles, il ignore la vilenie qui rapetisse l'esprit et rétrécit le cœur. Si Christine a peine à admettre que son mari soit d'un autre type moral qu'elle-même, elle a vu juste en ceci qu'Erlend est de la même trempe qu'elle par son incapacité à se diminuer par certains compromis de la conscience. En ce sens, il est digne d'elle. La cause de leur désaccord — subsistant et croissant en dépit de leur amour inaltéré dans son fonds — c'est le heurt entre la ténacité de Christine et l'instabilité d'Erlend — et c'est justement pourquoi elle ne souffre pas qu'on y fasse allusion. En définitive elle est tenace, et lui, instable, pour la même raison: car un même trait de caractère spirituel, suivant qu'il est enraciné dans une nature virile ou féminine, peut conduire à des effets contraires. Christine est tenace parce qu'elle aime avec une ardeur incompressible ce qui est grand et noble. L'amour d'Erlend lui a paru capable de la ravir jusqu'à un ciel supérieur à celui qui avait été son plafond ; elle ne se déprendra plus de cet amour qui a donné l'essor à son âme adolescente ; jusqu'au dernier soupir elle sera la femme de cet homme, quand même par la suite elle n'a pas su accorder sa vie en tout à la sienne, et quand même elle aura reconnu et pleuré le péché qui infectait son amour. Erlend, de son côté, est instable parce que ce même amour de ce qui est grand et noble, il cherche à le réaliser non point par une fidélité essentiellement intérieure à un idéal, comme le fait Christine, mais par des actions d'éclat. Il est à l'affût des occasions d'héroïsme. Et c'est ce qui le jette de droite et de gauche, tour à tour dans ce mariage plein de difficultés, mais où il pressent qu'il se libérera par l'amour de Christine des aventures hasardeuses qu'il a courues jusqu'alors, puis dans cette tâche périlleuse de chef militaire au milieu des terres glacées de l'extrême nord, bataillant avec les Russes, puis enfin dans ce complot qui doit délivrer la Norvège du joug étranger. Il est l'authentique cousin de Peer Gynt et pourrait redire avec lui: « Braver, lutter, nager contre le courant ! Frapper ! Abattre ! Déraciner les arbres ! C'est ça qui s'appelle vivre ! Ça vous trempe l'âme et vous gonfle le cœur ! Au diable contes et fadaises ! »[1] Et pour lui aussi il y aura une Solveig, par qui il sera sauvé et qui le bénira d'avoir fait de sa vie un chant d'amour[2].

---

[1] IBSEN, *Peer Gynt*, trad. fr. Prosor, acte II, p. 56.
[2] *Ib.*, acte V, p. 255.

Christine est une héroïne de l'amour conjugal.

La majeure partie de notre littérature romanesque et dramatique est ainsi conçue que Sigrid Undset peut passer pour une personne extrêmement originale, d'avoir imaginé que sa Christine pût montrer une constance, une fidélité, une folie de passion amoureuse sans que ce fût pour un autre être que son propre et légitime mari. On nous offre généralement deux types de solution romanesque touchant l'amour conjugal. La première représente la fidélité comme un esclavage, la vie de la femme au foyer comme un martyre à coups d'épingles, un martyre de la monotonie et du terre à terre, qui voue l'épouse à devenir la servante d'un homme qui ne pense qu'à ses affaires, qui n'aime que ses affaires, qui ne témoigne de sensibilité et d'intelligence que pour ses affaires. Dans ces conditions, le séducteur n'a qu'à paraître avec son âme de poète: dès la première phrase, il éveille des résonnances si profondes qu'il devient évident au lecteur comme à l'héroïne que lui seul est capable de libérer la femme captive, d'épanouir sa personnalité comprimée et méconnue. Quant au mari, il n'a plus qu'à s'éclipser, et le divorce surgit à point, réplique moderne et cynique des anciennes institutions pour la délivrance des captifs, tandis que l'adultère n'est plus qu'un vilain mot, inventé par des moralistes sans cœur, qui n'ont jamais compris l'âme de la femme... Ce premier type de solution encourt, cela va sans dire, la condamnation des lecteurs honnêtes, qui n'ont pas perdu tout bon sens, mais il n'est pas absolument certain qu'il ne laisse pas dans leur esprit quelque arrière-pensée troublante sur le bien fondé de la morale du mariage indissoluble.

La seconde solution, assez courante aussi, heurte moins en face la saine morale. Les données du problème sont les mêmes, mais la femme se ressaisit au tournant décisif et, de sa propre main, sacrifie sur l'autel du foyer le bonheur entrevu dans un instant de folie. Elle accepte grandiosement de demeurer la victime incomprise, et le sentiment de sa grandeur d'âme la soutiendra dans le droit chemin. Peut-être un jour son mari vieilli ouvrira-t-il les yeux, mais elle sera alors sur son lit de mort, et le lecteur essuiera une larme en tournant la dernière page... La morale est sauve, mais le destin de la femme paraît bien pitoyable.

Sigrid Undset invente une troisième solution. L'invente-t-elle vraiment ? Elle la prend plutôt dans la vie réelle de beaucoup de femmes, épouses et mères, et la transpose sur le plan littéraire, en développant largement les harmoniques de ce thème: le femme trouve sa vraie grandeur, accomplit sa libération intérieure, atteint l'épanouissement suprême de sa personnalité dans la fidélité à l'amour qui l'a unie pour jamais à son époux. Tel un musicien qui s'empare d'une mélodie populaire, Sigrid Undset a tiré du thème « banal » de la femme fidèle une symphonie éclatante, douloureuse et triomphante, qui pourrait porter ce motto de Chesterton: « Il est plus dramatique d'être sain que d'être fou ».

Dans les romans d'un certain genre, tout finit par le mariage. Avec Sigrid Undset, c'est là que tout commence. La plupart des romanciers auraient pu développer la trame du premier volume de *Christine Lavransdatter :*

ils eussent posé la plume après avoir placé la couronne de la mariée sur le front obstiné de Christine. Nous n'en connaissons pas beaucoup qui auraient pu écrire les deux volumes suivants, le roman de la *Maîtresse de maison* et le roman de la *Croix*.

Mais en fait il faut envisager encore une quatrième solution à la crise matrimoniale, et c'est la solution la plus typiquement chrétienne, celle qui fait prendre conscience à la femme que la fin « primaire » du mariage peut devenir sa plus réconfortante consolation, enmême temps que la plénitude de son épanouissement, que ses enfants sont la preuve vivante qu'elle n'a pas manqué sa vie, même si l'existence conjugale la déçoit. Après le roman du mariage, voici le roman de la maternité.

5. *La mère.*

Quand Christine connut qu'elle portait un enfant dans son sein, il ne lui échappa point que sa naissance attesterait la honte de sa mère. Mais elle éprouva du même coup qu'« elle préférait mourir pour donner un fils à Erlend plutôt que de disparaître un jour, elle et lui, en laissant leurs maisons vides après eux »[1]. Le sens maternel est entré en action. Et en même temps que la voix de l'instinct parle de la joie de donner la vie, elle comprend en son âme chrétienne que c'est par l'enfant, et par les douleurs qu'il lui coûtera, qu'elle rachètera sa dignité de femme.

Or, c'est là qu'Erlend n'est plus en mesure de la suivre. Il sent que Christine va se donner à sa vocation maternelle avec autant d'ardeur qu'elle s'était donnée à lui d'abord. Il sent que désormais ses enfants seront pour elle le moyen de racheter ce qu'elle lui avait donné sans droit. C'est lui, croit-il, qui maintenant sera frustré, non point que Christine ne l'aime plus ou l'aime moins, mais son amour pour lui n'est plus sans partage. « Il en était sûr tout d'un coup, mais il l'avait compris dès l'instant où il avait vu le petit visage rouge de l'enfant sur l'épaule blanche de Christine: jamais plus ce ne serait entre eux comme avant. »[2]

Il y avait là quelque chose qu'Erlend ne pouvait saisir, tandis que Christine l'entrevoyait avec une clarté grandissante: plus elle se rapprocherait de Dieu, plus aussi elle serait vraiment elle-même, ce qu'elle avait été créée pour devenir, et donc plus elle serait vraiment à Erlend comme Dieu avait voulu qu'elle le fût depuis l'éternité. Au contraire, dans la mesure où quelque chose en elle demeurait indompté, dans la mesure où elle se cabrait sous le souffle de l'Esprit de Dieu, elle se laisserait de nouveau gagner par un amour désordonné d'elle-même, par l'amour-propre, qui faussait à la fois son repentir et le don qu'elle avait voulu faire de sa personne à Erlend.

Il lui faudra sa vie entière pour transposer cette intuition dans les actions de sa vie réelle, pour la mettre en pratique. Et encore peut-être, « comme la plupart des gens serait-elle condamnée à supporter dans l'autre

[1] *Chr. L.*, I, 264-265; cf. I, 273, 286, II, 38, 81 et suiv.
[2] *Chr. L.*, II, 93.

monde le feu qui seul pourrait attendrir et épurer son âme »[1]. Ainsi se jugeait-elle: « Dure et sèche comme cette racine de sapin sur laquelle elle avait posé le pied et qui se recourbait sur la pierre en s'y agrippant »[2]. Mais quand même elle piétinait en-dessous de l'idéal entrevu, Dieu lui ménageait de temps en temps une très claire vision de la route qu'elle devait suivre. Inférieure à l'envol qu'elle eût pris, sainte, elle n'en perdait pas complètement de vue l'amplitude, chrétienne imparfaite, s'achoppant sur le chemin cahoteux de la vertu. Elle en eut particulièrement conscience lors de son pèlerinage à Nidaros, agenouillée dans la cathédrale:

Sous l'arc triomphal, tout en haut, élevé au-dessus des hommes, se dressait le Christ cloué sur la croix. Sa mère, cette Vierge toute pureté, se tenait là debout, dans une angoisse mortelle, regardant son fils innocent qu'on avait martyrisé jusqu'à la mort comme un malfaiteur.

Et Christine, agenouillée là, portait dans ses bras le fruit de son péché. Elle pressait l'enfant contre elle. Il était frais comme une pomme, rose et blanc comme une pomme; il venait de s'éveiller et la regardait de ses yeux clairs et doux.

Enfanté dans le péché. Porté sous son cœur dur et mauvais. Tiré de ses membres souillés par le péché, si blanc, si sain, si indiciblement tendre, frais et pur! Son cœur se brisait à la pensée de cette grâce imméritée; le repentir l'accablait et les pleurs jaillissaient de son âme comme le sang d'une blessure mortelle[3].

Dans la suite,

elle avait accepté chacun de ses enfants comme un don précieux de Dieu, et ses souffrances comme une épreuve qu'elle devait supporter sans se plaindre[4].

Dans leurs maladies, elle les soigne au péril de sa vie. Elle a si peur de perdre l'un de ces jeunes êtres par une négligence qu'elle exagère son dévouement, refuse l'aide des servantes, et qu'Erlend « se fatigue d'entendre parler d'eux du matin au soir, de trébucher sur eux partout dans la maison »[5].

Quand ils furent grands, on essaya de les instruire[6]. Bjoergulv et Nikulaus passèrent une année au couvent de Tautra, auprès d'un vieux moine, Frère Aslak, en compagnie de Sira Eiliv, l'aumônier de Husaby qui aspirait à poursuivre ses études, tout en surveillant les jeunes fils de son maître dans le cloître cistercien. Les deux frères entretinrent leur savoir en déchiffrant les rares et précieux livres hérités de Joerundgaard et des parents de leur père. Gaute ne persévéra pas dans l'étude, et les deux turbulents jumeaux montrèrent plus de goût pour la vie active[7].

De son côté, Erlend avait appris à ses fils à monter à cheval et à manier les armes, arcs, haches et javelots[8]. Il leur enseignait aussi, sans y prendre garde, d'autres choses qui faisaient frémir Christine. Un jour elle admonesta

---

[1] *Chr. L.*, III, 150.
[2] *Chr. L.*, III, 21.
[3] *Chr. L.*, II, 116.
[4] *Chr. L.*, II, 205.
[5] *Chr. L.*, II, 199.
[6] *Chr. L.*, II, 273.
[7] *Chr. L.*, III, 147, 153.
[8] *Chr. L.*, II, 217, 309.

sévèrement ses deux aînés qui braillaient à gorge déployée une chanson grossière et libertine, mais elle rougit quand elle entendit derrière son dos Skule s'étonner qu'elle pût se fâcher d'une chanson qu'ils avaient apprise de leur propre père.

Néanmoins il fallait persévérer. Dieu s'arrangerait pour tirer le bien du mal: ne l'avait-il pas toujours fait avec elle depuis sa jeunesse ? Elle se rendait compte du reste « que sa faculté de tout surveiller, sa vigilance avaient aussi augmenté à chaque nouvel enfant qu'elle avait à élever »[1]. Après la condamnation d'Erlend, elle fut plus décidée que jamais à détourner ses fils de la voie qui avait failli coûter la vie à leur père. Elle « avait engagé peu de domestiques à la ferme, uniquement parce qu'elle désirait que ses fils apprissent dès l'enfance la nécessité des habitudes paysannes »[2]. Mais comment y faire consentir Erlend, qui vivait maintenant oisif à Joerundgaard, incapable de tracer droit un sillon à la charrue ? Il n'avait de goût que pour la chasse, et les aînés adoraient l'y accompagner. A vrai dire, ils n'étaient pas des êtres faciles à diriger dans la vie, ces sept fils. Si les jumeaux étaient mutins et agiles comme des trolls, Naakve semblait de la trempe de ceux dont on dit qu'ils ne peuvent que « tourner » très bien ou très mal. Et Bjoergulv se montrait d'autant plus taciturne qu'il était menacé de perdre la vue. Tout cela n'empêchait pas Erlend d'arborer une confiance imperturbable dans leur avenir[3].

Les soucis maternels ne firent que croître une fois Erlend parti, blessé par ses incessants reproches. Les garçons ne posèrent pas de questions, mais ils prirent l'habitude de se rendre auprès de leur père, d'abord en secret, puis ouvertement. Elle prit enfin son courage à deux mains pour interroger Bjoergulv, mais elle se cabra sous son blâme muet[4]. Sous la pression de son ancien fiancé, Simon, à son lit de mort[5], elle monta à Haugen. Leur amour était bien vivant sous la cendre de l'amertume balayée dès leur revoir, mais c'était trop tard, Erlend ne redescendrait plus. Alors naquit le huitième fils, et Christine, accusée d'adultère avec Ulv, le maître-valet, comparut devant l'archevêque. Il lui fut plus cruel encore de paraître devant ses fils. Qu'allaient-ils dire ? Elle pouvait tout redouter quand elle songeait à la singulière éducation qu'ils avaient reçue dans le foyer où elle n'avait pas su garder la paix. Rentrant de l'église où l'accusation infamante lui avait été décernée, elle pénétra dans la maison haute pour affronter les sept jeunes hommes[6]. Ce jour-là, elle put mesurer la nouvelle grâce que Dieu lui avait ménagée: ses fils pouvaient bien être amers, comme elle, en paroles, mais ils ne reculeraient jamais devant le devoir de défendre leur mère. De leur père, ils avaient conservé le plus noble trait, la chevalerie.

---

[1] *Chr. L.*, II, 352.
[2] *Chr. L.*, III, 17.
[3] *Chr. L.*, III, 148, 167.
[4] *Chr. L.*, III, 178.
[5] *Chr. L.*, III, 214.
[6] *Chr. L.*, III, 264.

Le petit Erlend ne vécut pas. Munan était mort aussi. La maison se vidait rapidement. Les jumeaux, patronnés par un ami de leur père, prirent du service auprès d'un favori du roi: ils deviendraient des hommes de guerre. Laurent s'en irait de son côté en Islande, pour le compte d'un évêque. Bjoergulv n'échapperait pas à la cécité. Quand elle le comprit, elle s'approcha de son lit, un soir. Et ce fut lui qui la réconforta.

« Mère, ne pleurez pas, dit-il inquiet.

Elle aurait voulu se jeter sur lui, l'entourer de ses bras, pleurer sur lui et gémir sur la cruauté de son sort. Mais elle se contenta de glisser sa main sous la couverture dans celle de Bjoergulv.

« Dieu éprouve durement ton adolescence, mon fils », dit-elle d'une voix enrouée.

L'expression du visage de Bjoergulv changea, devint ferme et résolue. Mais il fut un moment avant de pouvoir répondre.

« Je savais depuis longtemps, mère, que j'étais appelé à supporter cela. Tout le temps que nous avons passé à Tautra, le frère Aslak me disait que si les choses devaient tourner ainsi pour moi...

« Comme Notre-Seigneur a été tenté dans le désert, disait-il... Il disait que le véritable désert pour un chrétien, c'était de perdre la vue ou l'un de ses cinq sens. Alors le chrétien suit les traces de son roi dans le désert, même si son corps reste au milieu de ses frères et de sa famille. Il me lisait des passages des livres de saint Bernard en ce temps-là. Si une âme comprend que Dieu l'a appelée à subir spécialement une telle épreuve, il ne faut pas qu'elle ait peur de ne pouvoir la supporter. Dieu connaît mon âme, mieux que mon âme ne se connaît elle-même. »

Et il continua à parler de la sorte, consolant sa mère avec une sagesse et une force d'âme bien au-dessus de son âge.

Dans la soirée, Naakve vint demander un entretien particulier à Christine. Il lui confia leur résolution, à lui et à Bjoergulv, d'entrer dans une communauté religieuse et de prendre le froc à Tautra [1].

De dures batailles mirent à l'épreuve la résolution des deux frères. Tantôt c'était Bjoergulv qui se révoltait contre son infirmité et Naakve le réconfortait, tantôt c'était Naakve dont le tempérament violent s'insurgeait contre la règle conventuelle, et Bjoergulv l'apaisait.

Ainsi donc les fils de Christine, si fâcheuses qu'aient été les circonstances de famille où ils grandirent, finissent par bien « tourner ». Ses défaillances d'épouse n'ont pas été sans contrecoup sur son influence maternelle: elle n'a jamais bien compris ses fils, la tendresse un peu instinctive de l'enfance ne fut pas suivie d'une intimité plus spirituelle entre ces garçons et leur mère. Cependant, le facteur décisif de leur destinée reste en fin de compte l'orientation vers le bien qu'elle a souhaité de toutes ses forces leur imprimer. Si les jeunes gens ne se sont pas arrêtés aux épines du caractère de leurs parents, c'est que le mal n'est pas seul à agir par l'exemple et la contagion de l'ambiance. Le bien est rayonnant lui aussi. La voix du sang aidant, à travers les imperfections, les disputes, la séparation même de leurs parents, les sept fils de Christine et d'Erlend ont été marqués principalement par l'empreinte de feu de ces deux âmes hautes et rudes, irrassasiées par la petitesse de l'existence quotidienne, assoiffées d'une grandeur qu'elles ont cherchées sauvagement, à tâtons, en se blessant mutuellement, mais qu'elles

---

[1] *Chr. L.*, III, 311. La version française porte: « communauté des Frères en Christ », qui ne répond pas exactement à la traduction allemande: « göttliche Brüderschaft » (III, 438).

n'ont jamais cessé de chercher. Et c'est cela, l'exemple le plus saisissant, la frappe essentielle qui les a forgés pour la vie

Partagée entre ses devoirs d'épouse et de mère, il semble que Christine a préféré les premiers aux seconds, malgré les maladresses que l'on sait dans l'extériorisation de son amour conjugal et les catastrophes qui en sont résultées. Il semble même que Sigrid Undset veuille insinuer que si Christine, en définitive, a pourtant mieux réussi dans sa mission maternelle que conjugale, ce qui a tout sauvé presque à son insu, c'est sa fidélité farouche à l'amour qu'elle avait voué sans retour à Erlend. Elle aspirait à le reproduire dans ses fils, mais corrigé de son incurable folie d'aventures.

Christine, fille de Laurent, et Erlend, fils de Nicolas, n'ont pas vieilli ensemble. Leur amour n'a connu que la dureté de pulpe des fruits cueillis sur l'arbre en pleine sève. Erlend est tombé au fort de sa vigueur. Ce n'est qu'après sa mort que Christine pourra l'aimer sans heurt, au fur et à mesure que l'amour de Dieu l'aura mûrie elle-même, au jardin fermé du cloître cistercien, aux portes de l'éternité; car c'est là que le temps s'arrête, qu'il n'y a plus ni larmes, ni rides, mais jeunesse et pourtant plénitude, ivresse mais dans la lumière, fraîcheur et point de lassitude, parce que là est Dieu, qui ressuscite notre jeunesse comme celle de l'aigle.

6. *L'emprise de la grâce.*

Lorsque Christine quitte pour toujours Jœrundgaard, où Gaute peut maintenant suffire à tout avec sa femme, c'est un motif humain qui l'achemine au départ: elle sent que sa présence ne peut qu'amener des heurts pénibles avec sa belle-fille Jofrid. Mais c'est aussi qu'une voix parle dans le secret de son cœur, « une volonté étrangère à la sienne propre » [1]. Il est bon, dit cette voix, qu'elle renonce à tenir les rênes de la maîtresse de maison, de ses mains si bien faites pour gouverner. Il est bon qu'elle sacrifie cette joie de serrer ses petits-enfants sur son sein, elle qui a conçu d'abord dans le péché. Il est bon qu'elle rentre pénitente au couvent, elle qui souilla la clôture monacale de son impudicité. Il faut enfin qu'elle obéisse, elle qui régna sur la plus belle ferme au nord des Monts Dofrines. Pauvreté, chasteté, obéissance, sœur Christine les choisit pour réparer ses fautes et du même coup celles d'Erlend, car s'ils ont péché ensemble, ils seront aussi sauvés l'un par l'autre.

Si elle n'eût pas péché, si elle fût demeurée fidèle à Simon, docile à Laurent, toujours soumise au Dieu que prêchait Sira Eirik dans la petite église aux poutres de bois brun goudronnées, qui sait si Christine eût trouvé dans une existence tout unie l'aiguillon qui devait éveiller son âme à l'héroïsme des derniers jours, en faire la victime qui rassasie la peste et satisfait le fléau de Dieu ? *Etiem paccata*, même les péchés coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu.

---

[1] *Chr. L.*, III, 388.

« Il faut tâcher de connaître tous les étages de l'amour. »[1] Christine les a gravis, un à un, dans la joie innocente de l'enfance, le délire de la passion, les douleurs de l'enfantement, et tous l'ont élevée, degré par degré, à l'amour de Dieu, enfin Seigneur reconnu de son âme sereine et pacifiée.

C'est Ramuz qui parle des étages de l'amour, Ramuz qui ne nous a jamais montré comment on passe à l'étage suprême de l'amour. Lui aussi, depuis *Aline*, ne cesse d'apparaître tourmenté par le sort des pauvres êtres que nous sommes, affamés de bonheur et que le mirage de l'amour laisse pantelants. Les étages chez lui sont étanches. On se résigne devant l'impossible aspiration, on démissionne, comme dans *Adam et Eve*, ou bien si l'on veut en sortir à tout prix parce que cette vie, dans ces conditions, n'est pas une vie — « Nous ne vivons pas », écrit aussi Sigrid Undset en 1908, dans l'*Age heureux* —, alors on se suicide, c'est-à-dire on sort de la vie, mais aussi de l'amour. Ainsi avait fini la pauvre *Jenny* de Sigrid Undset, mais depuis 1919 Sigrid Undset a trouvé la porte étroite qui donne sur le ciel et sauve l'amour dans la patience. Christine, les bras tordus de douleur, le cœur broyé de chagrin, ne songe même pas à cette fausse libération par le suicide, elle reste dans la vie, elle y reste assez longtemps pour que nous ayons le temps de la voir se transformer, comme on voit venir l'automne où les fruits mûrissent.

C'est en automne, l'avant-veille de la Nativité de la Vierge, que Skule Erlendssoen, chargé d'un message pour l'évêque et l'argentier du roi, débarque à Nidaros, vient trouver sa mère au couvent de Rein et lui apprend que la peste noire s'abat sur le pays. Lorsqu'elle-même, après tant de ses compagnes, en est à son dernier jour, victime de son dévouement pour le salut d'un enfant que des impies affolés allaient sacrifier à Hel, déesse de la peste, ses dernières paroles demandent que son anneau d'or orné de pierres rouges soit remis en offrande pour la célébration de messes en faveur de l'âme de Steinunn la pestiférée dont le cadavre l'avait infectée. Elle

« fixa ses regards sur sa main ; la bague n'y était plus... mais il restait une marque claire à la place qu'elle avait occupée. Sur le doigt brun, abîmé par de gros travaux, la marque brillait, comme une cicatrice de peau blanche et fine. Christine croyait reconnaître les deux taches rondes laissées par les rubis et une petite marque, un M, l'initiale de la Sainte Vierge, gravé dans l'or de la plaque du milieu.

La dernière pensée lucide de Christine fut qu'elle mourrait avant que cette trace eût disparu et elle en fut heureuse.

C'était un mystère qu'elle ne comprenait pas bien, mais dont elle était sûre. Dieu n'avait cessé de l'envelopper de son amour, sans même qu'elle s'en doutât, et malgré son obstination, malgré son esprit lourd et matériel, un peu de cet amour était demeuré en elle, avait agi comme le soleil qui féconde la terre »[2].

Elle ne prononcerait pas ses vœux à la Noël, comme elle s'en était réjouie d'avance avec ses fils du couvent de Tautra, mais soudain elle comprenait le rêve de Bjoergulv, l'aveugle, selon lequel non seulement il assistait

---

[1] RAMUZ, *Chant des pays du Rhône*, p. 65.
[2] *Chr. L.*, III, 441.

à la cérémonie prévue, mais la voyait réellement de ses yeux. Emporté lui aussi par la peste, avec Naakve, ils se verraient tous les trois dans la lumière du Paradis.

Le jugement que Christine mourante porte sur sa vie est sévère et sans pitié. Il n'y a pas de raison de douter que ce soit bien celui que l'auteur veut nous inspirer. Toute la question est de savoir si le lecteur fera sien ce verdict. Dira-t-il que cette Christine qu'il a suivie tout le long de sa vie, et que l'auteur lui fait aimer, fut véritablement une servante du Seigneur « rétive, capricieuse, n'adorant que des lèvres dans ses prières, hypocrite. au fond du cœur, paresseuse, négligente, impatiente sous la férule, dénuée de persévérance dans ses entreprises ? »[1]. Le lecteur hésite peut-être à souscrire à cette sentence. Mais s'il la rejette, on peut se demander si l'auteur n'a pas manqué son but, s'il n'a pas rendu trop séduisante cette Christine, pour la fustiger ensuite au moment de la livrer à son Souverain Juge ? N'abuse-t-il pas de notre sensibilité, ne joue-t-il pas avec notre cœur, en nous laissant sur l'impression d'un verdict qui condamne sans appel ce qu'il nous a fait comprendre et pardonner ? Qu'a voulu dire en fin de compte Sigrid Undset par cette histoire de Christine Lavrandsdatter, à laquelle nous nous obstinons à prêter un sens qui dépasse la simple jouissance littéraire ?

On peut y voir en définitive cette humble et grande vérité chrétienne, que nous avons tous un terrible besoin de la miséricorde du Seigneur, et que nous pouvons compter sur elle. Il est difficile de vivre sur la terre sans en aimer tous les chemins, comme dit Frère Edvin[2], et sans que nos âmes ne s'éprennent d'amour pour cette existence passagère, ne s'alourdissent de sensualité ou ne se raidissent dans l'orgueil. Beaucoup de mal est mêlé à beaucoup de bien dans le cœur des hommes. Cependant, si nous luttons contre la concupiscence des yeux, de la chair et de l'esprit, si nous nous relevons après nos chutes, Dieu nous élévera peu à peu jusqu'à Lui, et c'est sans illusion sur nos propres mérites que nous serons sauvés par son seul amour, assez puissant pour refaire nos âmes.

Dans une église d'Italie, on montre aux pèlerins un Christ crucifié, dont un bras détaché de la croix s'incline le long de son corps. Une légende que Frère Edvin eût aimée rapporte que ce bras miséricordieux s'arracha par miracle au clou qui le rivait, pour absoudre un pécheur que son confesseur allait renvoyer sans pardon, en raison des ses incessantes rechutes. Cette légende sera notre conclusion. Le roman de *Christine Lavransdatter* est le roman de la miséricorde.

Roman de la miséricorde divine qui est autre chose que sympathie sentimentale et impuissante compassion, sentiments humains incapables de changer quoi que ce soit au péché, réduits à une pitié stérile envers le pécheur. La miséricorde divine nous voit tels que nous sommes, et nous

---

[1] *Chr. L.*, III, 442.
[2] *Chr. L.*, I, 258-259.

sommes de bien pauvres êtres, elle nous prend tels que nous sommes, mais c'est pour nous transformer.

Rejetant la religion qui n'était qu'un joug à ses yeux, Ibsen, l'un des maîtres de la littérature norvégienne quand Sigrid Undset y aventura ses premiers pas, Ibsen a poussé ses personnages à l'exaltation désespérée de leur moi, en piétinant toute règle morale traditionnelle et en renversant toute barrière sociale. Leur personnalité forcenée s'acharne à se libérer de toute influence extérieure, dans l'espoir fou d'atteindre par cet absolutisme le sommet de l'indépendance et la plénitude de sa force. Peer Gynt veut être lui-même, mais ses efforts s'achèvent dans un ricanement diabolique. Seul l'amour de Solveig le sauve, car il ne fut lui-même que dans le cœur de Solveig. Avec l'enchantement de la musique de Grieg, cela produit un effet d'apothéose. Mais quand les derniers accords se sont évanouis, on rentre chez soi sur le dur pavé et l'on réfléchit en chemin: on découvre alors que ce beau dénouement est l'aveu d'un total échec. Etre soi seulement dans la pensée d'un autre, ce n'est pas être réellement.

Le réalisme spirituel de Sigrid Undset a repris le thème ibsénien, thème par excellence de l'homme moderne. Elle l'a conduit vers une autre solution, vers une solution, puisque celle d'Ibsen n'en est pas une, vers la seule solution, celle qui fait de notre petitesse quelque chose de grand par la grâce efficace d'un Dieu assez puissant pour être miséricordieux. Toute l'angoisse d'une humanité désaxée frémit dans ses pages: angoisse accablée dans ses premières œuvres, angoisse qui va ensuite vers sa délivrance dans la mesure où elle perd son amertume sous la rosée du ciel. La vie reste une rude bataille, mais la victoire luit à l'horizon, car « ce qui fait notre victoire, c'est notre foi » [1].

LÉON BARBEY

[1] Saint JEAN, Ire Épître, V, 4.

Quatorze juillet 1943[1]

1. Le peuple de France.

Pour la première fois après l'armistice et le coup d'Etat de 1940, l'anniversaire de la prise de la Bastille, symbole de la liberté politique du peuple français, est célébré cette année à la requête d'un pouvoir central français établi en terre française, et à qui sont confiées, jusqu'à la libération définitive, les destinées de toutes les parties libres et libérées du territoire français et de l'Empire français.

La grandeur et l'atrocité des années que nous vivons sont trop vastes pour que la parole humaine essaie de les balbutier. Puisqu'il faut parler cependant, que ce soit pour considérer ensemble la signification des événements dans lesquels nous sommes engagés, et les problèmes en face desquels les Français sont placés à l'heure présente.

Comment pourrions-nous le faire sans que notre pensée se tourne d'abord vers ceux dont notre cœur ne cesse d'être occupé, comment pourrais-je parler de la France et de la liberté sans parler d'abord du peuple de France, cœur douloureux et indompté de la patrie ?

Aucun 14 juillet n'aura été pour eux plus rempli d'espérance et plus rempli d'horreur que ce 14 juillet 1943. Le dernier peut-être avant la victoire, le dernier anniversaire de la liberté vécu dans l'oppression et l'abandon ! Mais un anniversaire de la liberté vécu dans quel abîme d'oppression, au milieu de quelle détresse ! Ils meurent de faim, leurs enfants dépérissent, on leur vole leurs fils pour les envoyer en esclavage, on vide le pays de toutes ses ressources, on le met à sac, on assassine les otages, on persécute tous les

---

[1] Texte du discours prononcé par Jacques Maritain au meeting de *France Forever* at Hunter College, New-York, le 14 juillet 1943.

bons citoyens, on remplit avec eux les prisons et les camps de concentration ; un million de Français sont prisonniers de guerre, deux millions prisonniers du travail forcé. La libération ! La libération ! En dépit de toute querelle nous communions avant tout dans le désir anxieux de la libération de la France.

Et le peuple français n'est pas seulement jeté dans un gouffre de souffrance inexprimable. La pire épreuve est l'épreuve morale qu'il endure en tant même que peuple: d'être opprimé non seulement par de féroces vainqueurs, mais par de tristes Français ; d'avoir à sa tête des hommes qui ont essayé, ou accepté, de livrer la France à l'Ordre nouveau des Nazis victorieux, et qui sont maintenant le jouet des mêmes Nazis menacés par la défaite. Le régime de Vichy, retranché derrière l'ambiguïté fatale du rôle et de la figure du vieux Maréchal, a créé le schisme le plus redoutable que l'histoire de France ait connu. Douce France, il n'y a plus aujourd'hui de douce France, mais une France indignée, sanglante et durement résolue, grave, réfléchie, brûlante d'espoir. L'unité de notre pays ne sera refaite, sa vie politique et nationale ne pourra voir accomplie en elle cette communion qui existe aujourd'hui dans les cœurs de tous les Français qui résistent, que lorsque les responsables du régime de Vichy et l'idéologie de Vichy auront été éliminés.

2. La France et le régime de Vichy.

Ce dont il s'agit pour les Français, c'est que la fin de la guerre termine pour leur patrie la guerre civile internationale qui ne fait qu'un avec la guerre militaire, et qui a passé au premier plan en France avec le coup d'Etat de juin 1940. Il s'agit de liquider ensemble l'enfer nazi et la soi-disant Révolution Nationale. Sur le plan politique ce que l'équité demande c'est que, pour ne pas confondre avec les chefs responsables et avec les collaborationnistes des hommes qui ont travaillé contre eux, ou des hommes de bonne volonté un moment égarés, une définition claire soit établie de ce qu'on appelle les hommes de Vichy: ceux qui ont assumé une responsabilité de chefs dans la capitulation, et dans les lois, la politique, les persécutions et la propagande du régime de la défaite, et ceux qui au lieu de dire: « nous avons été trompés », continuent d'adhé-

rer aux ressentiments amers de l'idéologie de la Révolution Nationale. Et ce que l'honneur et la moralité politique exigent, c'est qu'aucun de ces hommes ne soit admis à diriger le pays et à exercer l'autorité politique. Il est pareillement requis que les hommes nouveaux que le pays attend ne permettent à aucune contagion de l'idéologie en question de s'infiltrer dans leurs rangs. A ces conditions, et à condition que, lorsque la libération sera venue, chacun accepte, selon la règle démocratique, les décisions librement prises par le peuple et exprimées par son suffrage, une scission et un conflit sans remède pourront être évités. Alors le combat politique sera sans doute sévère et ardent, mais la communion nationale sera sauvée.

Le fait capital est que le peuple de France, livré par son gouvernement à une tempête d'illusions, de mensonges et de propagande corruptrice, a spontanément rassemblé ses forces morales et son esprit de résistance. Sauf pour une poignée de traîtres, la volonté d'en finir avec l'Allemagne est unanime. Et tous ceux qui représentent chez nous une réelle puissance de renouvellement jettent de côté les illusions politiques dont le régime Pétain s'est nourri. Les Français ont pris le pouvoir personnel en horreur. Ils sont fortement et durement décidés à recouvrer toutes leurs libertés. Ils sont soulevés par une foi renouvelée en la République, par un amour irrépressible de la République. Ils savent que dans l'état présent du monde, et en vertu des forces concrètes en jeu dans l'histoire, la France et la liberté, la France et la République sont inséparablement liées. La France n'a pas perdu son âme. Le peuple français est revenu à la vie.

3. La France combattante.

Le symbole précurseur de cette résurrection a été dressé le 18 juin 1940, quand le général Charles de Gaulle a proclamé que la France avait perdu une bataille, mais n'avait pas perdu la guerre, et a rallié à la Croix de Lorraine les Français déterminés à continuer la lutte au dehors. Un tel acte s'est inscrit dans les profondeurs dynamiques de l'histoire, il devait porter ses fruits en dépit de toute vicissitude. Le peuple français a trop souffert pour pouvoir désormais penser en style de compromis, il pense désormais en style

de *oui* et *non*. C'est parce qu'elles sont d'abord, et indivisiblement, patriotes et républicaines, que les forces populaires françaises ont mis leur espoir en de Gaulle et en l'esprit de la France Combattante. Ce sont là des constatations de fait; et c'est notre devoir de faire connaître les témoignages qui nous viennent ainsi de France. C'est notre devoir de dire que lorsqu'un homme qui aux heures de ténèbres a relevé le courage et l'espérance du pays, et qui a un droit éminent à notre gratitude, se trouve soudain en butte à une nuée d'attaques et de rumeurs dénigrantes, notre réflexe naturel est d'être avec lui plus que jamais. La psychologie française est invariablement déterminée à cet égard.

C'est aussi notre devoir de dire, parce que c'est également vrai, que le peuple français connaît ses obligations envers les grandes puissances alliées dont dépendent la victoire et la libération, et qu'il se sent en particulier lié à l'Amérique par une confiance et une amitié dont l'importance historique est sans prix. Comme le général de Gaulle le dit dans son message d'aujourd'hui: *To the American people, on this national holiday, tell them that nothing will separate us from them—we have the same friends and the same enemies. We have the same ideal which is called freedom.* Le peuple français attend de nous tous, qui soutenons depuis l'origine la cause de la France Combattante, que nous comprenions nos responsabilités à cet égard, conscients de la nécessité primordiale, pour l'avenir de la civilisation comme pour l'avenir de la France, de la coopération étroite et durable entre notre peuple et ce grand peuple que nous aimons. Ce serait un grand malheur et une grande faute de laisser croire que nous pourrions jamais oublier cela. Les critiques et les reproches sont pour chacun une occasion d'examiner sa conscience. Il est demandé à tout homme et à tout mouvement de se purifier. De notre côté aussi il y a des redressements à opérer. Notre espoir est qu'il sera possible de repartir à neuf, sur des bases débarrassées de tout malentendu, et qu'une situation nouvelle clairement définie se développera entre les Etats-Unis et les forces représentées par le général de Gaulle dans l'ensemble de l'effort de guerre français.

4. L'unité de l'effort de guerre français.

Après le grand acte de foi qui a été à l'origine du mouvement de la France Libre, un autre moment exaltant pour le peuple français a été la victoire de Tunisie, dans laquelle les armées françaises ont eu une part glorieuse, et à la suite de laquelle un pouvoir central français unifié a été formé en Afrique du Nord. La signification essentielle de cet événement, dont l'accomplissement a été, nous le savons, impatiemment désiré par nos amis en France, a été la rencontre des Français qui avaient choisi la révolte ouverte au nom de l'honneur, et des Français qui au nom de la nécessité avaient préféré accepter le fait accompli et préparer sur place un futur soulèvement contre l'Axe. Ils avaient adopté des vues différentes, mais pour le même but immédiat: bouter l'Allemand dehors. Ce qui a d'abord mis en péril l'union du Général de Gaulle et du Général Giraud, ç'a été avant tout la désastreuse interférence d'un certain nombre des hommes responsables du piège où la France a été prise, et d'un certain nombre de profiteurs de la défaite, cherchant à s'abriter derrière une unité d'apaisement. Les principaux hauts officiels de Vichy ont été éliminés. Quelles que soient les crises auxquelles le Comité Français de Libération nationale peut encore avoir à faire face, la signification de l'union péniblement acquise demeure, et elle prendra une clarté croissante. Il faudra bien que l'atmosphère se purifie, et que les libertés républicaines soient effectivement rétablies, et toute discrimination raciale abolie. Sous des différences politiques inévitables, il faudra bien que le dynamisme de la libération développe sa force d'entraînement, et que reprenne forme la fraternité naturelle entre Français combattant pour l'affranchissement de leur patrie. Désormais en tout cas il est manifeste à tous que la France, la France comme nation, à la fois par sa résistance sur son propre sol et par ses armées, est toujours dans la guerre contre l'ennemi commun.

Le vœu de tous les Français est que le Comité de Libération nationale soit reconnu comme pouvoir central ayant charge de l'Empire et de l'effort de guerre français et comme *trustee* des intérêts français. Depuis qu'un pouvoir usurpé a pris les rênes en juin 1940, la souveraineté française a perdu ses moyens d'expression légitimes, mais elle continue d'exister dans le peuple français. Si

aujourd'hui il n'y a pas de gouvernement de la France représentant politiquement le peuple français, si la souveraineté française est détenue par un peuple actuellement réduit au silence, il y a cependant des hommes qui représentent moralement ce peuple, et en qui se reconnaissent les héros de la résistance et les bons citoyens qui ont sauvé l'âme de la patrie ; sans prétendre constituer un gouvernement de la France, et en attendant qu'un gouvernement provisoire puisse être créé dans la France libérée, les hommes qui représentent moralement le peuple français pourraient et devraient être investis, dans les conseils internationaux, des fonctions de gérants ou de *trustees* qui correspondent à cette situation exceptionnelle. Car dans la douleur et la résolution de son peuple, la France existe plus vivante et plus grande que dans n'importe quel appareil d'Etat. Si aujourd'hui il n'y a pas de gouvernement de la France, il y a la France qui lutte sans répit par son peuple et par ses soldats, par les hommes de Saint-Nazaire, par les combattants de Tunisie comme par ceux de Bir Hacheim et du Tchad, et dont l'Empire sert de base au splendide effort des Alliés en Méditerranée ; il y a la France qui se prépare à de nouveaux sacrifices sanglants pour aider sur son sol les armées de la liberté, et que l'invasion de la Sicile et la promesse du *commencement de la fin* du cauchemar nazi soulèvent d'espérance, et qui attend avec ferveur les libérateurs de l'Europe, et qui, outragée maintenant par d'immondes ennemis, est aussi anxieuse de sa fierté que de sa liberté. Selon les paroles du Président Roosevelt dans son message de ce matin, « la France immortelle a réaffirmé une fois de plus, dans les plus héroïques circonstances, sa grandeur et sa gloire ».

5. Communion et Liberté.

L'histoire de France est pleine de mystérieux désastres et de mystérieuses résurrections. Depuis un siècle et demi la France a souffert plus qu'aucune autre nation des antinomies du progrès moderne. L'anniversaire de la prise de la Bastille ne nous rappelle pas seulement la flamme de liberté et d'espérance que la Révolution Française a glorieusement répandue par le monde, et cet éveil du sens de la dignité et des droits de la personne, du sens de la liberté, de l'égalité, de la fraternité humaines, qui a fait passer un écho de

l'Evangile dans l'ordre politique et la cité temporelle. L'anniversaire du 14 juillet nous rappelle aussi le malentendu cruel qui depuis lors a tourmenté la conscience française, prise entre sa tradition chrétienne trop souvent confondue avec une politique réactionnaire, et sa tradition révolutionnaire trop souvent confondue avec une destructive philosophie de la vie. Cependant cette contradiction était plus apparente que réelle, elle était incapable de ruiner la communion profonde de la nation. A la veille de la présente guerre, la réconciliation des deux traditions antagonistes était en route, chez les Français fidèles à la vocation de leur pays. Mais d'autres Français avaient déjà opté contre cette vocation. Ce que la vocation de la France aspire à atteindre à travers toutes les tempêtes de l'histoire, ce que la France a connu pendant une suite admirable de siècles, ce qu'elle avait perdu dans les quelques années d'atroce division qui ont précédé la présente guerre et préparé le désastre, ce qu'elle doit retrouver maintenant sous une forme meilleure, c'est à la fois et indivisément la communion et la liberté, la communion dans la liberté.

C'est sur cette voie que notre pays cherche la grandeur. Il a parfois confondu la grandeur avec la gloire, sa vraie grandeur pourtant a affaire avec l'humanité plus qu'avec la gloire. Nul peuple ne peut renoncer au sens de la grandeur sans trahir sa propre destinée. Cela est spécialement vrai d'un peuple qui, comme le peuple français, a un passé séculaire de grandeur, et auquel la civilisation humaine et la liberté humaine doivent beaucoup. Le peuple de France a été trahi par des hommes qui, à force de nationalisme égoïste et isolationniste, avaient renoncé à la grandeur, à la générosité et à l'honneur pour leur pays. Le peuple de France sera désireux de grandeur. La question, pour lui, comme pour les peuples qui coopèrent avec lui, est de savoir exactement de quelle sorte de grandeur il s'agit en réalité.

6. La grandeur de la France est une grandeur d'humanité.

L'Europe n'a pas pu se sauver elle-même, elle a besoin aujourd'hui du Nouveau Monde et du monde entier pour échapper à l'esclavage et à la mort. Le temps où l'Europe seule réglait le sort du monde est fini. Est-ce que pour cela l'Europe doit être soumise

à la tutelle du monde ? Non. Engagée désormais dans une grande communauté de peuples aux droits égaux, l'Europe est appelée à jouer librement son rôle dans la commune et solidaire direction du progrès du monde.

Et l'Europe a besoin de la France, d'une France libre et forte. Selon le mot du grand écrivain anglais Charles Morgan, la France est une idée nécessaire au monde. Ni le volume de sa population ni sa puissance économique ne lui permettent de lutter en fait de force matérielle avec les grandes communautés nationales qui sont en train de prendre le gouvernail. Mais la force matérielle n'est pas tout. Il y a aussi la force qualitative de l'esprit, de l'expérience humaine, de l'intelligence créatrice et inspiratrice qui stimule le mouvement de l'histoire. Et ici il faut dire que le rôle spécial dispensé à la France parmi les nations ne peut pas être effacé. Il suffit d'observer la stupéfaction du monde au moment tragique où la France trahie a été tout à coup prostrée ; il suffit d'imaginer ce que la liberté serait devenue dans le monde si le Fascisme avait pu se rendre maître du peuple qui a éveillé le monde au sens et à l'amour de la liberté. La France m'apparaît à la fois comme le centre nerveux de la conscience de l'Europe et comme la pointe de l'Europe tournée vers l'Atlantique et le Nouveau Monde. Aucun peuple n'a digéré et assimilé plus d'épreuves instructives que le peuple français ; en ce qui concerne l'expérience historique, et le traitement idéologique des problèmes politiques, religieux et sociaux, il avait avant cette guerre une avance incontestée ; il retrouvera cette avance quand il aura clairement repris le sens de sa vocation.

C'est là que réside la grandeur de la France. C'est en cela que consiste cette idée qu'est la France, et qui est nécessaire au monde. Maintenant, il est clair qu'une telle idée ne se tient pas toute seule dans l'existence ; elle doit être incarnée, elle a besoin du fondement de la force nationale, de l'intégrité territoriale, de la liberté politique, et de ces droits égaux qui conviennent à un peuple maître de ses destinées. Chacun a conscience de l'importance du rôle que la position géographique de la France et de son Empire Africain jouent dans la présente guerre. Bien qu'écrasée en 1940, la France a déjà largement payé le prix du sang ; son désastre lui-même a été une rançon pour la victoire à venir ; les Français conduits par de

Gaulle et les parties de l'Empire français contrôlées par lui n'ont jamais cessé le combat; et maintenant les armées de de Gaulle et de Giraud se sont unies aux armées américaines et britanniques pour balayer les Allemands et les Italiens de Tunisie; et demain toutes ensemble envahiront l'Europe — c'est déjà commencé — et lui porteront la liberté. Et toutes ensemble elles délivreront le monde de l'impérialisme japonais comme du Fascisme et du Nazisme.

Tout cela nous explique pourquoi et en quel sens le peuple français veut agir et demande à être traité comme une grande nation.

7. Les peuples auront à choisir entre un âge de nationalisme et un âge de démocratie.

Les considérations que je viens d'exprimer n'ont de sens que si la politique de domination est décidément et définitivement rejetée. Ni pour la France, ni pour le monde, il n'est dorénavant question d'une politique de prestige ou de domination, ni de cette volonté de puissance que Machiavel a le premier codifiée. Un nationalisme égoïste et sans frein est le grand danger que le monde aura à écarter demain. Pour la France, en raison même de l'humanité et de l'universalité de sa raison et de sa vocation, un âge de nationalisme serait une calamité domestique. Nous savons qu'un sentiment national profond et puissant est une base normale et saine pour la tâche que les peuples ont à accomplir, mais nous savons aussi que le nationalisme est un grave péril pour ce sentiment national lui-même comme pour la paix du monde, parce que le nationalisme n'est qu'un substitut irrationnel masquant l'absence d'idéal constructif et de réelle force nationale.

Comment écarter ce péril ? Ce qui est requis tout d'abord c'est qu'on ait confiance en les peuples. Dans leurs pays enchaînés ils ont enduré toutes les souffrances, physiques et morales, mais ils sont restés fidèles à la liberté. C'est à eux qu'il faut faire confiance. Les humaines ressources du peuple sont aujourd'hui le dernier espoir de la civilisation.

Mais ce qui est requis aussi et surtout, c'est la vision et l'inspiration collectives qui dépendent d'un grand idéal constructif, c'est

l'éveil d'un espoir immense, héroïque, en une nouvelle civilisation plus digne de l'homme. Un sens positif du compagnonnage démocratique et de l'amitié fraternelle, une volonté positive de réaliser ensemble, dans la structure du monde, les profonds changements nécessaires, sont seuls capables de surmonter partout le danger de nationalisme.

Les peuples auront à choisir entre la perspective d'un chaos aggravé, irrémédiable, et un effort ardent de coopération, tendant patiemment et persévéramment à une progressive organisation du monde en une communauté supra-nationale.

La France, si ceux qui la conduiront demain ont le sens de leurs responsabilités, et si pour son humble part chacun de nous dès à présent a le sens des responsabilités, la France peut jouer à cet égard un rôle approprié à sa grandeur. Le peuple français aspire de toutes ses forces à une nouvelle démocratie, politique et sociale, qui sera incarnée pour lui dans sa Quatrième République. Nous avons confiance qu'il pourra accomplir ce qu'il veut, dans la réconciliation, attendue depuis si longtemps, de l'inspiration démocratique et de l'inspiration évangélique, et pour un idéal héroïque d'amour fraternel étendu à tous les hommes. Ce n'est pas un fait sans signification que la France ait deux fêtes nationales, la fête du 14 juillet et la fête de Jeanne d'Arc, deux fêtes qui se compénètrent et ne font qu'une seule et même promesse. Si on épargne à la France d'être frustrée dans sa plus profonde volonté par des groupes qui ont fait moralement faillite et qui rêvent encore de sauver leurs intérêts, si on lui donne le temps, sa libération sera un gage de liberté et de renouveau de plus grande importance historique encore que la prise de la Bastille ; sa deuxième Révolution sera plus féconde encore que la première, et proclamera la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, dans l'esprit de Jeanne d'Arc, la simple paysanne, la fille du peuple, la sainte en le cœur de laquelle la flamme de l'Evangile brûlait plus haut que le feu du bûcher de Rouen.

New York-Paris[1]

J'arrive de New-York, après avoir traversé l'Atlantique en avion, et passé deux jours en Angleterre à attendre avec impatience un avion pour Paris: quatre jours de voyage en tout. Et aussitôt Stanislas Fumet me demande un article pour *Temps Présent*. Pourtant je ne suis pas venu ici pour parler, mais plutôt pour entendre. Entendre cette voix de la France qui depuis la libération s'élève de nouveau, et dont le silence avait causé dans le monde une si intolérable stupeur.

Je n'essaierai pas de dire ce que c'est pour moi de revoir Paris après quatre ans d'exil, et de retrouver tant d'êtres chers auxquels je n'ai cessé de penser avec angoisse, et d'apprendre la mort où la déportation de tant d'autres, victimes d'une injustice et d'une infâmie que nous n'oublierons jamais. Et comment parler aussi de ce qu'on éprouve en entendant les nouvelles données en hâte de celui-ci et de celui-là, et en constatant que l'instinct du cœur ne s'était pas trompé, et que ceux sur qui on comptait se sont conduits comme on l'attendait, et que la communion avec eux est restée plus profonde que jamais ? Après quatre ans qui ont été une éternité d'horreur, on se retrouve comme si on s'était quitté hier...

Ce que je voudrais dire aux amis de notre cher journal ressuscité, c'est que, même aux heures les plus noires, la France a toujours été aimée dans le monde, les nations libres n'ont jamais perdu foi en elle ; à l'atroce humiliation que les Français ont ressentie en eux-mêmes pendant le cauchemar de Vichy, ne s'est jamais ajouté dédain, ou inimitié, ou mépris de la part des peuples qui furent témoins de notre malheur, et qui sont maintenant témoins de notre redressement dans la liberté. Le désastre de juin 1940 les a frappés comme une catastrophe personnelle. En portant la main sur la France, c'est leur être même que l'abomination menaçait. Comment pourrais-je oublier les témoignages d'amour pour notre pays à chaque

---

[1] Voici les premières lignes écrites par Jacques Maritain revenu à Paris, pour un premier séjour de six semaines. Elles ont paru dans *Temps Présent* du 17 novembre 1944.

instant donnés par le petit peuple New-York ? Mon ami Gilbert Chinard, qui est professeur à Princeton et qui a parmi ses intimes plusieurs médecins américains, me disait qu'à cette époque ceux-ci avaient constaté dans leur clientèle une brusque aggravation des maladies de cœur: beaucoup d'Américains, qui gardaient extérieurement une allure impassible et n'auraient pas voulu avouer leur douleur, avaient été littéralement frappés au cœur en apprenant à la radio la capitulation. Dès le début la masse du peuple a été spontanément pour de Gaulle. L'enthousiasme de tous, au moment de la libération, a été indescriptible. La passion avec laquelle le public suivait toutes les nouvelles concernant la résistance française signifiait: Nous le savions bien ! Voilà la France ! Notre foi en elle est confirmée !

Après les luttes héroïques de la libération, le crédit moral de la France est plus haut que jamais dans le monde. Le danger pour nous, dans les mois qui vont venir, viendrait plutôt de l'extraordinaire importance de ce que le monde attend de nous, sans savoir assez quel poids tragique fait peser sur notre vie l'absence de ces millions de Français dont nous avons besoin et spécialement de ceux-là qui sont les meilleurs, les chefs de la résistance déportés en Allemagne. Dans l'ordre social et dans l'ordre international, les peuples attendent les Français à l'œuvre, ils attendent anxieusement l'exemple que la France donnera, ils sentent que c'est l'avenir du monde qui serait compromis si la France manquait sa « deuxième Révolution ». Ce qui nous est demandé, à l'heure présente de notre histoire, c'est d'avoir conscience toujours plus clairement du fait que la grandeur de la France est une grandeur de rayonnement, une grandeur normale et spirituelle incarnée dans des œuvres. Nous devons comprendre que la responsabilité des Français vis-à-vis de la France ne fait qu'une avec leur responsabilité vis-à-vis du monde ; et que les nations du monde ont les yeux fixés sur les grandes choses que nous avons à faire hardiment, en telle sorte qu'en reconstruisant notre maison, c'est la communauté civilisée tout entière que nous aiderons à reconstruire.

JACQUES MARITAIN

L'Eglise triomphante

Le purgatoire est encore, sous un aspect, l'état d'acheminement, l'exil; c'est le ciel qui est pleinement l'état de terme, la patrie.

L'Eglise y apparaîtra dans sa consommation. Ce sera toujours la même Eglise, dont l'identité profonde n'aura point péri; mais, en venant à l'état parfait, elle aura vu changer son mode d'exister. De même qu'un organisme où la vie se développe peut modifier complètement la manière dont il respire ou se nourrit sans perdre néanmoins sa continuité substantielle, ainsi l'Eglise, en passant à l'état glorieux, pourra, sans perdre sa continuité substantielle, voir disparaître des organes et des fonctions absolument essentiels à son état d'Eglise militante. Au terme de cette dernière transformation, l'Eglise sera vraiment parvenue à l'âge mûr de la plénitude du Christ, achèvement parfait du Christ, corps glorieux du Christ glorieux.

Il nous faut essayer de montrer à la fois la continuité et la nouveauté de l'Eglise lorsqu'elle entre dans son état glorieux. A cette effet, nous considérerons l'Eglise du ciel successivement sous le rapport de la causalité efficiente (I), de la causalité formelle (II), de la causalité matérielle (III), de la causalité finale (IV).

I. La cause efficiente de l'église glorieuse.

On peut distinguer, dans l'Eglise du ciel, deux ordres de splendeur dont il faut déterminer la provenance: la splendeur de la grâce essentielle ordonnant immédiatement les élus à la Très sainte Trinité; la splendeur des grâces accidentelles ordonnant immédiatement les élus à des fins créées secondaires.

1. *La grâce essentielle.*

La gloire, c'est-à-dire la grâce parvenue à sa perfection dernière, se réfère immédiatement à la Trinité sainte, comme l'œil, ici-bas, se réfère à la lumière. On peut la considérer dans les élus et dans les anges.

a) La gloire des élus.

C'est la Trinité sainte, cause créatrice et conservatrice immédiate de l'être substantiel des choses, qui pourra seule continuer de soutenir dans l'existence, sans nul intermédiaire, l'être substantiel profond des élus.

C'est encore dans la Trinité sainte qu'il faut chercher la Cause première et principale, la Source infinie, de la vie de la gloire, laquelle descend dans l'être des élus comme la lumière dans un cristal, pour les animer de la vie proprement divine et pour leur permettre de voir Dieu comme il se voit, avec un rayon même de son intelligence, de l'aimer comme il s'aime, avec un rayon même de son amour.

Mais si la gloire *ordonne* les élus sans intermédiaire à la Trinité sainte et leur met immédiatement, selon le mot de Bossuet, « la bouche à la source », elle ne leur *vient* pas sans intermédiaire: elle passe toute entière, lorsqu'elle descend du sein de Dieu, à travers la très sainte humanité du Christ, et c'est ensuite qu'elle les atteint pour les transformer. En sorte qu'ils reçoivent la grâce comme nous de la plénitude du Verbe incarné, et que le Christ est à ce premier titre le chef de tous les élus.

Il faut remarquer ici que les justes qui vivaient sous la loi de nature et sous la loi ancienne recevaient alors la grâce directement de Dieu, mais qu'ils ont commencé, au jour de l'Incarnation, de la recevoir en dépendance de l'humanité du Christ agissant, par rapport à eux, comme une cause efficiente instrumentale. « La grâce des anciens Pères, dit Jean de Saint-Thomas, si d'abord elle n'a pu venir de l'humanité du Christ comme de sa cause instrumentale, en vient maintenant. Non qu'elle soit produite par un nouvel influx, par une nouvelle émanation; c'est toujours le même influx divin, mais communiqué maintenant par un instrument. Il n'y a pas de nouvelle action créatrice ou conservatrice de la grâce. C'est la même action conservatrice, mais transmise d'une autre manière. Un peu comme on dirait que c'est le même mouvement de l'eau qui est causé d'abord par la main seule, puis par la main revêtue d'un gant. L'influx que le Verbe de Dieu, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, donnait directement aux anciens justes, il continue de le leur donner maintenant en se servant de la nature humaine dont il s'est revêtu comme d'une cause instrumentale. »[1]

Le Christ est ainsi la cause qui maintenant influe et conserve dans tous les élus, qu'ils aient vécu sur terre avant ou après le temps de l'Incarnation, la vie surnaturelle par laquelle ils sont ordonnés immédiatement à la vision et à la possession de la Trinité.

Si elle est la cause instrumentale, l'organe, l'intermédiaire dont la divinité se sert pour communiquer aux élus une lumière de gloire directement référée à la divinité même, la sainte humanité du Christ n'est pas un instrument quelconque, inanimé, qui serait agi sans agir de lui-même[2]; elle est un instrument spécial, saint, merveilleux, enrichi d'une grâce qu'il faut appeler infinie en ce sens qu'elle comprend en elle absolument tout ce

---

[1] III, qu. 61; disp. 23, a. 3, n° 95; t. IX, p. 141.

[2] Saint THOMAS, III, qu. 7, a. 1, ad 3; cf. *De veritate*, qu. 29, a. 5, ad 2: « Instrumentum *inanimatum*, quale est securis, habitu non indiget; instrumentum autem *animatum*, quale est servus, indiget: et tale instrumentum divinitatis est humana natura in Christo ».

que peut signifier le concept de grâce [1]; elle est donc en mesure de répandre librement sur les hommes quelque chose de la plénitude qu'elle possède, de les attirer ainsi à sa ressemblance; c'est parce qu'elle est « un instrument spécial de la divinité » [2] que d'elle se vérifie l'axiome: « omne agens agit simile sibi ». Il en résulte que l'humanité glorieuse du Sauveur sera cause de la gloire des bienheureux, non seulement dans l'ordre de la causalité *efficiente* (que nous avons surtout en vue maintenant), où elle est cause instrumentale, mais encore dans l'ordre de la causalité *exemplaire:* si les justes ont souffert avec le Christ, c'est « pour être glorifiés avec lui » (Rom., VIII, 17) qui est leur forme et leur exemple; ceux que Dieu a connus d'avance, « il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit le premier-né d'un grand nombre de frères » (Rom., VIII, 29). Et encore dans l'ordre de la causalité *finale*, non pas certes en ce sens que la contemplation du ciel aurait pour objet immédiat le Christ, elle a pour objet immédiat la vie même de la Trinité; mais en ce sens que la contemplation du ciel, venant aux élus par la glorieuse humanité du Christ, est une ressemblance et une participation de la contemplation glorieuse du Christ; si donc elle a pour fin *objective* ou *intentionnelle* immédiate la Trinité, elle a pour fin *ontologique* ou *entitative* immédiate le Christ. Saint Paul pourra dire que toutes choses ont été réconciliées « pour lui, *εἰς αὐτόν* » (Col., I, 20); et c'est aussi le sens des mots de Jésus : « Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi » (Jean XVII, 24); « je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que, là où je suis, vous soyez vous aussi » (Jean, XIV, 3).

b) La gloire des anges.

Elle est de même nature divine que la gloire des élus. Elle vient, elle aussi, de la Trinité sainte comme de sa cause première et principale. Mais a-t-elle le Christ pour cause instrumentale ?

Quand les anges ont été glorifiés, la nature humaine du Christ n'était point encore créée. Elle n'a donc pu, à ce moment, communiquer aux anges la gloire substantielle. Ce point est manifeste.

Il faut ajouter encore que le Christ n'a pas eu à mériter la grâce conférée aux anges, s'il est vrai, comme le croit saint Thomas, que la venue du Christ sur la terre avait pour fin, non la justification et la glorification des anges, mais la rédemption des hommes, captifs du péché.

Mais quand le Christ est venu sur la terre pour nous délivrer du péché, il portait en fait dans son cœur une grâce infinie, réunissant en elle tout ce que pourra jamais signifier le concept de grâce; et c'est à cette grâce merveilleuse du Christ, disent les Salmanticenses, que Dieu avait, par avance, ordonné la grâce des anges comme à une fin intermédiaire *cujus gratia*, c'est-à-dire comme à une fin intermédiaire qui est raison de vouloir

[1] Saint THOMAS, III, qu. 7, a. 11.
[2] Saint THOMAS, *De veritate*, qu. 29, a. 5.

tout le reste; car Dieu voulait qu'en toutes choses le Christ tînt la première place (Col., I, 18). En sorte que, selon les Salmanticenses, la grâce du Christ étant la cause *finale* de la grâce substantielle des anges, le Christ doit être considéré comme chef des anges *dans la ligne même de la grâce substantielle.*

Ces théologiens font remarquer la différence qu'il y a, soit entre la grâce des anges et la grâce de l'état d'innocence, soit entre la grâce des anges et la grâce des justes qui ont précédé le Christ.

Pour la grâce de l'état d'innocence, elle était bien ordonnée, dans l'ordre de la causalité matérielle et d'une manière éloignée, à la grâce du Christ, en ce sens que la grâce rédemptrice supposait la chute originelle, laquelle à son tour supposait l'état d'innocence. Mais, dans l'ordre de la causalité finale, elle n'était pas ordonnée directement à la grâce du Christ, et le meilleur signe qu'on en puisse fournir, c'est qu'il fallait qu'elle fût détruite pour faire place à la grâce du Christ. Il en va autrement pour la grâce substantielle des anges: dans l'ordre de la causalité matérielle éloignée, elle a précédé, elle aussi, la grâce du Christ; mais dans l'ordre de la causalité finale, elle était ordonnée à la grâce du Christ, laquelle, lors de son apparition, devait avoir pour effet non point de l'effacer, mais au contraire de l'expliquer, de la justifier et pour ainsi dire de la centrer [1].

Pour la grâce des anciens justes, dans l'ordre même de la causalité finale, elle dépendait bien plus de la grâce du Christ que n'en dépendait la grâce des anges. Car les anciens justes étaient ordonnés au Christ comme au Sauveur qui, par le sang de sa rédemption, devait leur mériter la délivrance du péché, laquelle leur était tout de suite offerte par anticipation, et ils croyaient au Messie, d'une foi au moins implicite, comme à leur propre rédempteur. Mais pour les anges, s'ils relevaient du Christ dont la grâce infinie devait apparaître plus tard comme le centre de convergence de toutes leurs grâces finies, ils n'avaient point à dépendre, même par anticipation, de la rédemption; c'est du Christ rédempteur des hommes, ce n'est pas du Christ rédempteur des anges qu'ils avaient à dépendre, et c'est au Christ rédempteur des hommes, ce n'est pas au Christ rédempteur des anges qu'il leur fut demandé, pendant leur court instant d'épreuve, de croire et d'offrir leur adoration [2].

---

[1] « Disparitas autem est, quod *justitia originalis* sic praecessit Christum in genere causae materialis mediatae, quod supposita fuerit non esse pro priori immediato ad Christum ut primo intentum; siquidem Christus praedestinatus est in remedium hominum ab originali peccato, quod est formalis praedictae justiciae *destructio*. Unde Christus ut primo intentus non potuit influxum extendere ad justitiam originalem, quae supponebatur destructa... Caeterum, *angelorum creatio et justificatio* sic in genere causae materialis mediate praecesserunt Christi intentionem, quod *non* praesuppositae fuerint destructae; sed potius durare, et pertingere usque ad ipsum Christum, ut ab ipso effectu liquet. Quocirca optime potuerunt ordinari ad Christum sicut ad finem, atque ideo terminare ipsius influxum in genere causae finalis. » SALMANTICENSES, *De incarnatione*, disp. 16, dub. 5, n° 77.

[2] « Licet autem angeli respexerint Christum tanquam *finem*, ut concedimus (quin et ejus merita, quod admittimus), nihilominus non respiciebant Christum *pro eis merentem, aut eorum redemptorem;* nec illa merita pro ipsis oblata, sed pro hominibus, in quorum remedium sicut in finem *cui*, haec omnia ordinaverat Deus. Quare non dicuntur justificati et salvati per merita

Cette doctrine des Salmanticenses, sans rien présenter qui s'oppose à l'enseignement des autres commentateurs thomistes, lesquels au fond veulent nier simplement que la grâce substantielle des anges puisse relever de la passion du Christ, complète heureusement nous semble-t-il cet enseignement.

Elle nous permet de faire un pas de plus. Nous avons dit plus haut, à la suite de Jean de Saint-Thomas, que les anciens justes, qui d'abord avaient reçu la grâce directement de Dieu, ont commencé, au jour de l'Incarnation, à la recevoir par la médiation physique de la sainte humanité du Christ. Mais si la gloire essentielle des anges, qu'ils ont d'abord reçue directement de Dieu, était toute préordonnée d'avance à la grâce infinie qui devait paraître en la nature humaine du Christ, il semble naturel de conclure que, dès l'instant où sera formée la nature humaine du Christ, c'est d'elle, agissant à la manière d'une cause *efficiente* instrumentale, que la gloire essentielle des anges commencera de résulter. En ce nouveau sens, par conséquent, le Christ est chef des anges *dans la ligne même de la grâce substantielle.*

c) Par rapport à la gloire essentielle, l'apostolicité de l'Eglise triomphante est virtuelle-éminente.

1. Ici-bas, c'est à travers l'humanité du Christ, cause instrumentale conjointe à la divinité, et par les sacrements de la loi nouvelle, causes instrumentales séparées, que nous recevons normalement, et dans sa pleine éclosion, la grâce qui sanctifie l'essence même de l'âme.

Au ciel, c'est toujours à travers l'humanité du Christ, organe de la divinité, que parviendra jusqu'aux élus la grâce essentielle; mais les sacrements auront cessé d'être un moyen normal de la communiquer. La raison est double. C'est d'abord que même les sacrements de la loi nouvelle restent des *signes* de la grâce, laquelle est ici-bas la réalité la plus cachée et la plus mystérieuse; mais, au ciel, la grâce resplendira, elle n'aura plus besoin d'être signifiée par rien de sensible, c'est elle au contraire qui illuminera le monde sensible des feux de sa splendeur [1]. C'est ensuite que, lorsqu'on dit que les sacrements de la loi nouvelle sont les *causes* de la grâce, on veut confesser qu'ils sont moyens normaux et instruments privilégiés, non pas de la grâce tout court, mais de la grâce progressante de ce temps de notre pèlerinage, chacun des sacrements ayant à pourvoir à l'un des besoins

---

Christi, nisi in sensu *pure materiali*, quatenus merita Christi, vel potius ipse Christus, hominibus merens, fuerunt finis angelorum; non vero in sensu *formali*, denotante quod hujusmodi merita fuerint vel ab aeterno ordinata, vel in tempore applicata et soluta, pro angelorum salute aut remedio... Idem enim Christus, qui erga homines egit munus et finis et redemptoris et satisfacientis, respectu angelorum, haec omnia credentium de Christo, non fuit redemptor, merens, aut satisfaciens; sed solus finis, alia munia in hominibus exercenda objective complectens. » Ibid., nº 78.

[1] Cf. saint THOMAS, III, qu. 61, a. 4, ad. 1.

fondamentaux successifs du chrétien ; or, la grâce du ciel a touché le point de son développement ultime, elle n'est plus en état de progresser, ni sujette à aucune vicissitude : en ce sens elle est suprasacramentelle.

C'est donc le Christ qui illumine directement les élus, et la cité sainte n'a pas besoin d'autre lumière, car l'Agneau lui-même est son flambeau (Apoc., XXI, 23). La vertu sanctificatrice de la Trinité, passant à travers le Christ en gloire, pénètre totalement les élus, fait éclore en eux, sans nulle exception — même en ceux qui, ici-bas, n'avaient point connu la plénitude sacramentelle de la grâce et n'avaient pu travailler que comme du dehors à l'édification, dans l'espace et le temps, du corps mystique du Christ —, une grâce comble et parfaite, selon la mesure de la prédestination éternelle, en sorte que Dieu, vraiment et sans restriction, est tout en tous et que son Eglise est achevée.

2. Ici-bas encore, les fins dernières sont cachées dans la nuit épaisse du mystère. Ce que nous en pouvons savoir, ce que nous devons faire pour nous en rapprocher chaque jour nous est proposé pleinement, depuis les jours du Christ, par une autorité à qui l'assistance divine a été promise. C'est le pouvoir spirituel de juridiction.

Mais, au ciel, les fins dernières seront manifestées. « Maintenant, dit saint Paul, nous voyons dans un miroir, en énigme, alors nous verrons visage contre visage ; aujourd'hui je connais partiellement, alors je connaîtrai comme je suis connu ; ici-bas, demeurent ces trois choses, la foi, l'espérance, la charité, mais la plus grande des trois, c'est la charité » (I Cor., XIII, 12-13). La foi et l'espérance s'évanouiront en effet pour faire place à la vision et à la possession. Alors, pour nous enseigner ce qu'est Dieu, et pour conduire nos pas vers lui, nous n'aurons plus besoin d'aucun magistère, car « nous le verrons tel qu'il est » (I Jean, III, 2), d'une vision intuitive directe, sans l'intermédiaire d'aucun objet créé [1]. Ni un magistère dérivé, tel celui qui fut confié aux apôtres et à leurs successeurs, ni même un magistère direct, tel celui que le Christ exerça pendant sa vie mortelle, ne seraient plus d'aucune utilité pour l'intelligence des bienheureux fixée dans la clarté d'une évidence éternelle.

3. Que devient donc l'apostolicité dans l'Eglise glorieuse ? Si d'une part l'on appelle apostolicité la propriété de la seule Eglise ayant la « vertu apostolique » pour cause propre, et si d'autre part l'on appelle « vertu apostolique » la vertu surnaturelle qui, pour former l'Eglise dans le monde, descend de Dieu, puis du Christ, puis d'un corps apostolique conservé par une succession ininterrompue, il faut dire que, en ce qui touche la gloire essentielle, l'apostolicité de l'Eglise triomphante est non pas formelle, mais virtuelle-éminente.

L'apostolicité n'est pas formelle, car les deux pouvoirs du corps apostolique, le pouvoir sacramentel et le pouvoir juridictionnel, ne s'exercent pas

[1] Denz., n° 530.

dans l'Eglise glorieuse. D'une part, en effet, la grâce descend directement du Christ en elle, sans utiliser le chaînon intermédiaire du ministère et du pouvoir sacramentel; d'autre part, la grâce du ciel est fixée dans l'immédiate contemplation objective de la Trinité, sans nul besoin d'une orientation magistérielle extérieure qui viendrait du Christ, soit par les apôtres soit directement.

L'apostolicité est virtuelle-éminente parce que l'Eglise glorieuse reçoit dans sa condition nouvelle, une perfection beaucoup plus haute encore que celle qui peut parvenir à l'Eglise militante par le chaînon du ministère sacramentel, d'une part, et par l'enseignement magistériel, d'autre part.

Le régime de l'apostolicité formelle est accommodé à la faiblesse de l'Eglise militante, encore exilée dans le temps. Le régime de l'apostolicité virtuelle-éminente suppose que le temps a fait place à l'éternité. C'est un régime trop direct et trop fort pour l'Eglise d'ici-bas; elle ne pourrait le soutenir sans être aussitôt transfigurée et sans passer dans la gloire. Il embrasse à la fois les élus et les anges.

2. *Le caractère sacramentel.*

1. Le grand prêtre, qui devait accomplir, lors du rite d'expiation, comme deux liturgies distinctes, l'une se faisant au milieu des hommes souillés par le péché: c'était l'immolation des boucs et des taureaux, l'autre se faisant dans le saint des saints: c'était non plus l'immolation ou le sacrifice, mais l'offrande du sang versé —, figurait le pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, le Christ, qui allait inaugurer un culte composé de deux liturgies distinctes: l'une qui s'est faite au milieu des hommes pécheurs pour qui il fallait obtenir une rédemption éternelle: c'est son immolation de la croix, l'autre qui s'est faite dans le saint des saints: c'est son entrée, une fois pour toutes, dans le ciel, afin d'y être pontife des biens futurs.

Il faut donc reconnaître dans le sacerdoce du Christ, suivant qu'il s'exerce dans notre monde de ténèbres ou dans le monde de la gloire céleste, deux fonctions, deux liturgies distinctes: d'une part la liturgie de l'ère de rédemption, d'autre part la liturgie de l'ère de consommation. « Au prêtre, dit saint Thomas dans l'article de la *Somme* où il se demande si le sacerdoce du Christ demeure éternellement, appartiennent deux fonctions: l'*offrande* du sacrifice et la *consommation* du sacrifice, laquelle est réalisée lorsque ceux pour qui le sacrifice a été offert arrivent en possession des fins du sacrifice. »[1] Tant que nous sommes ici-bas, nous avons besoin d'être purifiés de nos péchés par le sacrifice de la croix, continué dans la messe et dispensé par les sacrements: voilà la liturgie de l'ère de rédemption. « Dans

---

[1] « In officio sacerdotis duo possunt considerari: primo quidem, ipsa oblatio sacrificii; secundo, ipsa sacrificii consummatio, quae quidem consistit in hoc quod illi pro quibus sacrificium offertur, finem sacrificii consequuntur. » III, qu. 22, a. 5.

la patrie, au contraire, écrit saint Thomas [1], les saints n'auront plus besoin d'être purifiés par le sacerdoce du Christ; cependant, bien que déjà purifiés, ils auront encore besoin du Christ, de qui leur viendra la consommation dans la gloire, et c'est pourquoi il est écrit dans l'Apocalypse que la clarté de Dieu illumine la cité sainte et que l'Agneau est son flambeau »: voilà la liturgie de l'ère de consommation.

Le Christ reste prêtre pour l'éternité. Non qu'il exerce en faveur des élus quelque nouvelle action sacrificielle: il ne s'est offert qu'« une seule fois pour ôter les péchés de la multitude » (Hébr., IX, 28); mais parce que, après leur avoir mérité par son sacrifice unique une gloire éternelle, il la conserve en eux par un influx ininterrompu [2]. Qu'il n'y aura plus, au ciel, ni sacrifice ni sacrements, cela, remarque Gonet [3], est signifié par saint Jean déclarant dans l'Apocalypse qu'il n'y a pas de temple dans la cité céleste. Et, sans doute, tant que l'Agneau jadis immolé et maintenant glorieux intercède pour nous et nous attire à participer à son immolation, en d'autres mots tant que dure la liturgie de l'ère de rédemption, commencée à la croix et continuée chaque jour dans l'oblation eucharistique, le salut nous arrive par la voie sacrificielle et sacramentelle, et saint Jean peut nous représenter le ciel comme contenant un sanctuaire et des autels (Apoc., VIII, 3; XI, 19). Mais le temps de l'intercession cessera, et la liturgie de l'ère de consommation subsistera seule à la fin; alors le sacrifice offert autrefois sur la croix n'aura plus personne à racheter, et, la pleine vérité se manifestant, tout ce qu'il demeurera de signes sacramentels s'évanouira; la cité sainte apparaîtra, sans autel ni sanctuaire, ni temple: « Et je ne vis pas en elle de temple, car le Seigneur, le Dieu tout-puissant, en est le temple, ainsi que l'Agneau; et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour qu'ils brillent sur elle; car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est son flambeau » (Apoc., XXI, 22-23) [4].

2. Le Christ avait en lui la plénitude du pouvoir sacerdotal. Il pouvait donc instaurer chez les hommes un culte meilleur que l'ancien culte. De fait, quand il parut dans notre monde de ténèbres, ce fut pour inaugurer un culte nouveau, le culte de la religion chrétienne. Ce culte représente, non plus seulement à l'état de figure et de préparation, mais dans sa parfaite détermination, la liturgie de l'ère de rédemption, suivant laquelle Dieu

---

[1] *Ibid.*, ad. 1.

[2] « Christus, suo sacerdotio, non solum causavit effectum aeternum; sed in aeternum etiam conservat potestatem sacerdotalem, et conservat praedictum effectum. Ad quod minime requiritur quod adsit nunc, formaliter physice, et in se, sacrificii oblatio; sed sufficit quod perseveret *virtualiter physice* in ipso Christo sacris vulneribus insignito, et *moraliter* in acceptatione divina: et quod gloria sanctorum conservetur dependenter ab ipso Christo, qui est lucerna illuminans coelestem Hierusalem. » SALMANTICENSES, *De incarnatione*, disp. 31, dub. 4, n° 47.

[3] *De sacramentis*, disp. 2, n° 108.

[4] « Ce trait là se rapporte plus spécialement à l'Eglise du ciel, après la résurrection; le temple et les autels qu'on y voyait auparavant n'ont plus de raison d'être, car le temps de l'intercession est fini » E. B. ALLO, O.P., *L'apocalypse de saint Jean*, 1933, p. 348.

décide de communiquer aux hommes la plénitude de ses grâces et suivant laquelle il leur demande de s'approcher de lui. C'est, ainsi, dans la liturgie de l'ère de rédemption, que nous est d'abord révélé le pouvoir sacerdotal du Christ.

A cette liturgie de l'ère de rédemption sont appelées à participer toutes les générations ultérieures. Elles devront, par le rite non sanglant de la cène, s'unir continuellement à l'offrande sanglante faite une fois pour toutes sur la croix; et les miséricordes divines leur seront communiquées pleinement par les sacrements, validement donnés et reçus.

Mais comment cette liturgie de l'ère de rédemption serait-elle validement propagée dans le monde, comment le sacrifice et les sacrements du Christ seraient-ils validement étendus à toutes les générations, si le Christ n'avait pas donné aux hommes le pouvoir d'en être les authentiques participants et les authentiques ministres ? Ce pouvoir, voilà le caractère sacramentel du baptême, de la confirmation, de l'ordre. Toute sa fin, toute sa raison d'être est non pas certes d'inaugurer quelque nouvelle liturgie, mais de servir ministériellement, c'est-à-dire instrumentalement, la royale et divine liturgie de l'ère de rédemption.

3. Mais, nous l'avons dit, la liturgie de l'ère de rédemption cessera. Elle fera place à la liturgie de l'ère de consommation, où il n'y aura plus de place pour aucun acte sacrificiel (rien dans le futur univers ne sera plus à sacrifier), pour aucun rite sacramentel. Saint Thomas exprime la même pensée avec d'autres mots: « Le culte extérieur, dit-il, auquel est ordonné le caractère sacramentel, ne subsistera plus dans la patrie, où plus rien ne se fera en figure, où tout se fera dans la vérité manifeste ». Saint Thomas sait pourtant bien, qu'après la résurrection, les élus adoreront Dieu avec leurs âmes et leurs corps glorifiés, et qu'en ce sens il y aura éternellement un culte extérieur. Mais ce qu'il appelle en ce passage le culte extérieur, c'est ce que nous avons appelé la liturgie de l'ère de rédemption. « Le culte extérieur, reprend-il, cessera, mais la fin de ce culte demeurera. »[1] La fin du culte, c'est ce que nous avons appelé la liturgie de l'ère de consommation. La liturgie de l'ère de rédemption cessera donc et, à ce moment précis, le caractère sacramentel restera sans nul exercice possible.

Va-t-il disparaître ? Non. Il est théologiquement certain, pour le moins, que le caractère sacramentel demeurera dans l'autre vie. D'une part, il est une participation du pouvoir sacerdotal éternel du Christ; d'autre part, il est reçu dans l'intelligence pratique qui est un réceptacle incorruptible. Du fait qu'il est, au plan surnaturel, une puissance, comme sont par exemple, au plan naturel, l'intelligence et la volonté, le caractère n'est point détruit par la présence dans l'âme du péché mortel[2]. Il subsistera donc non

---

[1] III, qu. 63, a. 5, obj. 3 et ad 3.

[2] « Gratia sacramentalis est participatio sacerdotii Christi sub conceptu sanctitatis et rectitudinis moralis, cui opponitur malitia; character autem est participatio sacerdotii Christi non quidem sub conceptu sanctitatis, aut rectitudinis moralis, sed sub conceptu potestatis phy-

seulement dans les élus, mais encore dans les damnés. Mais, chez les uns et chez les autres, il sera privé de son exercice: la liturgie de l'ère de rédemption, qu'il a pour fin de continuer, ne passera en effet ni dans le ciel, ni dans l'enfer. Il s'ensuit que le caractère a dans le temps présent un rôle essentiel, et qu'il n'aura dans l'éternité qu'un rôle accidentel.

4. Comment définir ce rôle ? Il suffit de se rappeler que le caractère, qui est d'abord une puissance surnaturelle, est encore un signe. En effet, s'il est en lui-même invisible, il nous est donné par des sacrements qui, étant visibles, sont au sens propre des signes; par eux, le caractère participe à la raison de signe: on peut savoir quels hommes sont baptisés, confirmés, ordonnés; en ce sens on dira que le caractère baptismal désigne les membres de l'Eglise. En outre, pris en lui-même, le caractère peut être visible aux anges et aux élus, et pour eux il peut être un signe direct [1]. En ce second sens, le caractère sacramentel, même quand il ne pourra plus s'exercer, marquera les bons et les méchants d'un signe éternel.

« Le caractère, dit saint Thomas, demeurera après cette vie, dans les bons pour ajouter à leur gloire, dans les méchants pour ajouter à leur ignominie: c'est ainsi qu'après la bataille demeurent chez les soldats les insignes militaires pour souligner la gloire des vainqueurs et la confusion des vaincus. » [2] Jean de Saint-Thomas paraphrase ce texte: « De même que chez les saints demeureront (d'une manière éminente) même les vertus morales par lesquelles ils auront triomphé de la concupiscence de la chair; de même encore que chez le Christ demeureront les cicatrices de la passion: et cela pour le rayonnement de leur gloire; ainsi demeurera le premier caractère sacramentel, pour marquer ceux qui auront été baptisés de ceux qui ne l'auront pas été; le caractère de l'ordre désignera les prêtres et manifestera comment, par la sainte dispensation des sacrements, ils sont parvenus à une si grande gloire; le troisième caractère accusera la gloire de ceux qui, affermis par le sacrement de confirmation, auront obtenu l'auréole du martyre en confessant la foi devant les tyrans. Mais, chez les damnés, la présence du

---

sicae ad actum, sive usum, praecisive suptum ab omni modo et determinatione rectitudinis, vel malitiae. » SALMANTICENSES, *De sacramentis*, disp. 5, n° 60.

[1] Cf. saint THOMAS, III, qu. 63, a. 1, ad 2.

[2] III, qu. 63, a. 5, ad 3 — Saint Thomas rétracte ici tacitement l'opinion qu'il avait avancée dans les *Sentences*, suivant laquelle il y aurait, dans la liturgie céleste, des actes requérant le caractère sacramentel: « Par le caractère, l'homme est désigné comme appartenant au nombre des fidèles et comme participant aux actes hiérarchiques. Or, à la hiérarchie ecclésiastique, succède la hiérarchie céleste. En conséquence, le caractère contribuera à unir les fidèles de l'Eglise triomphante, les disposera à participer aux actes de la hiérarchie céleste de la patrie. Il subsistera en vue de ces actes, comme subsistent les vertus et les dons. Le caractère demeurera aussi dans les damnés. Mais c'est par accident, et contre l'intention de celui qui donne le caractère, que le sujet qui le reçoit se damne. Aussi, dans ce cas, le caractère n'est-il plus ordonné à aucune fin: car ce qui arrive contre l'intention de l'agent n'est pas ordonné à une fin. Cependant, Dieu, qui ne laisse rien sans l'ordonner, tirera de la présence du caractère un bien, en manifestant par là avec plus d'éclat combien est juste la damnation de ceux qui auront négligé un si grand bienfait. » IV *Sent.*, dist. 4, qu. I, a. 3, quaest. 4, ad 2.

caractère du baptême, de la confirmation, de l'ordre aura un résultat tout contraire. »[1]

Si donc on objecte que l'administration et la réception des sacrements, et le culte extérieur, qui sont la fin du caractère, cesseront après cette vie, et que le caractère doit cesser en même temps, il faut répondre que, outre la première fin du caractère, il en existe une seconde, qui est de discerner pour l'éternité ceux qui, pendant la durée de leur pèlerinage, auront été appelés à la dignité d'être les ministres de la liturgie de l'ère de rédemption.

5. Pour résumer ces considérations, disons que le caractère sacramentel, qui est une participation ministérielle à la puissance sacerdotale en vertu de laquelle le Christ instaura la liturgie de l'ère de rédemption, demeurera dans les élus pendant l'éternité. Mais son importance est loin d'être la même dans l'Eglise militante que dans l'Eglise triomphante. Dans la première, le rôle du caractère sacramentel est absolument essentiel et indispensable: sans lui pas de culte chrétien, pas d'Eglise militante. Dans l'Eglise triomphante, le rôle du caractère n'est qu'accidentel et secondaire: il distingue les élus qui, pendant la durée du temps, auront participé effectivement au culte visible et suprême de l'Eglise, des élus qui n'auront participé à ce culte qu'en désir, et qui auront pu vivre sous la loi de nature, sous la loi ancienne, dans tous les temps et dans toutes les régions de l'erreur. Le caractère sacramentel est un privilège, conservé par le Christdans l'Eglise triomphante, pour distinguer les élus sauvés par la miséricorde rédemptrice reçue à travers les sacrements, des élus sauvés par la miséricorde rédemptrice reçue hors des sacrements. Tous néanmoins, baptisés ou non baptisés, confirmés ou non confirmés, ordonnés ou non ordonnés, loueront Dieu suivant un culte unique, une liturgie identique, où la présence et l'absence des trois caractères sacramentels n'introduira pas de degrés, où la seule gradation qui subsistera résultera de l'intensité de la vision et de l'amour béatifiques. La liturgie céleste diffère de la hiérarchie ecclésiastique, dit saint Thomas, car « l'unique principe d'ordre de la hiérarchie céleste se prend de la proximité de Dieu: les plus semblables à Dieu [par la sainteté] y deviennent les plus élevés en hiérarchie et les plus resplendissants dans la science »[2].

3. *Les faveurs accidentelles.*

C'est du Christ que l'Eglise triomphante reçoit sa gloire substantielle. C'est du Christ encore qu'elle reçoit ses faveurs accidentelles: le caractère sacramentel, privilège de nombreux élus, et les grâces secondaires, telles les grâces d'illumination, les grâces de ministère, etc.

---

[1] III, qu. 63; disp. 25, a. 5, nº 21; t. IX, p. 379.
[2] I. qu. 106, a. 3, ad 1.

a) Les grâces d'illumination
et l'apostolicité formelle-éminente.

1. « L'humanité du Christ, dit saint Thomas, parce qu'elle est unie à Dieu par la plus étroite des unions, l'union personnelle, peut influer, en vertu de la nature divine qui est spirituelle, non seulement sur les esprits des hommes, mais encore sur les esprits des anges. »[1] Il dit pareillement ailleurs: « Le Christ est chef des anges non seulement en raison de sa nature divine, mais encore en raison de sa nature humaine, et c'est pourquoi il est dit (Col. I, 16) qu'il est chef des principautés et des puissances ». Saint Thomas ajoute à cet endroit que sans doute le Christ s'est incarné pour délivrer les hommes du péché, non pour illuminer les anges, et que donc « son action sur les anges n'est pas la fin mais une conséquence de l'Incarnation »[2]. Dans les *Sentences*, saint Thomas précise que « l'influx du Christ sur les anges s'exerce non sans doute en vue de les purifier du péché, de leur mériter la grâce, ou de prier pour eux, puisqu'ils sont déjà dans la béatitude; elle s'exerce dans la ligne des actes hiérarchiques: si, en effet, l'ange supérieur peut illuminer, purifier, perfectionner l'ange inférieur, le Christ peut faire tout cela d'une manière bien plus éminente »[3].

La vision immédiate de l'essence divine et, en elle, de la providence divine et des grands mystères du salut: l'Incarnation, la Rédemption, l'Eglise, est le partage des anges et des élus, et sur ce point principal nul d'entre eux n'a besoin d'être objectivement éclairé par un enseignement quelconque venant d'une créature, voire de l'humanité du Christ. Mais la pénétration de la vision n'est pas égale. Elle est mesurée par l'intensité de la lumière de gloire, c'est-à-dire de la vertu divine qui surélève les intelligences créées pour leur permettre de regarder en face le soleil de la Déité. Et il n'y a pas d'intelligence créée, humaine ou angélique, à qui la lumière de gloire ait été donnée aussi intensément qu'à l'intelligence du Christ; pas d'intelligence créée, humaine ou angélique, dont la vision pénètre aussi profondément dans l'intérieur de la divinité — sans pouvoir, cela va de soi, la connaître autant qu'elle est connaissable, la « comprendre », — que la vision du Christ. Or, plus la vision bienheureuse pénètre profondément dans l'intérieur de la divinité, plus elle participe parfaitement à la connaissance que Dieu a des choses créées. Déjà, chacun des bienheureux voit dans le Verbe, sinon d'une manière parfaite et exhaustive *(comprehensive, penetrando omnes rationes intelligibiles)*, du moins d'une manière suffisante *(quoad « an est », vel secundum simplicem quidditatem*[4]*)*, tout ce qui le concerne. Mais, pour le Christ, qui a été établi au-dessus de toutes les créatures, son âme voit dans le Verbe, d'une manière parfaite et exhaustive, l'universalité des

---

[1] III, qu. 8, a. 4, ad 3.
[2] *De veritate*, qu. 29, a. 4, ad 5.
[3] *III Sent.*, dist. 13, qu. 2, a. 2, quaest. 1.
[4] JEAN DE SAINT-THOMAS, III, qu. 10; *De incarnatione*, disp. 12, a. 3, n° 14; t. VIII, p. 364.

choses passées, présentes, futures, voire toutes les possibilités de l'être créé [1]. Le Christ est dès lors en mesure d'illuminer les anges et les élus, c'est-à-dire de leur communiquer une connaissance plus pénétrante et plus distincte de ces choses créées, qu'eux-mêmes, dès le commencement, voient dans le Verbe d'une manière immédiate sans doute, mais pourtant générale et non exhaustive ; de leur révéler par exemple les raisons particulières des œuvres divines renfermées en Dieu comme dans leur cause [2]. les multiples aspects des mystères de l'Eglise [3], les diverses vérités du plan de la nature, du plan de la grâce, du plan de la gloire [4].

2. Le Christ est illuminateur suprême des élus et des anges. Mais l'action d'illuminer est inséparable de l'action de purifier et de parfaire. Ce sont là les trois aspects que notre intelligence peut distinguer dans l'action hiérarchique de la patrie. En effet, quand un esprit supérieur communique un accroissement de connaissance à un esprit inférieur, celui-ci est à la fois *purifié*, c'est-à-dire tiré de la non-connaissance où il demeurait touchant un point, *illuminé*, c'est-à-dire mis en état de pouvoir connaître une nouvelle chose, *parfait*, c'est-à-dire porté jusqu'à la connaissance actuelle de cette nouvelle chose [5]. Le Christ est donc aussi le purificateur suprême, et le perfectionneur suprême des élus et des anges, en un mot le chef suprême de toute la hiérarchie céleste.

Et ce rôle ne passera pas. Sans doute, après la fin du monde, les anges n'auront plus, comme il l'ont maintenant, la tâche de conduire les âmes au ciel, et n'auront plus à recevoir, à cette fin, de nouvelles révélations sur la disposition du monde et le salut des élus [6], leur connaissance ne s'accroîtra plus en aucune manière [7]. Mais les anges et les élus, pour conserver la connaissance qu'ils ont reçue des esprits supérieurs, ont besoin de demeurer constamment sous l'influence illuminatrice de ces derniers, un peu à la manière dont nous sommes obligés, pour conserver la connaissance scientifique d'une conclusion, de nous rappeler les principes qui la justifient [8]. L'action illuminatrice du Christ se fera donc sentir éternellement sur les anges et les élus.

---

[1] Saint THOMAS, III, qu. 10, a. 2.

[2] I, qu. 106, a. 1, ad 1.

[3] *II Sent.*, dist. II, qu. 2, a. 4. En cet endroit, saint Thomas note que la connaissance, dans les anges, s'enrichit de deux manières: 1° par les illuminations qu'ils reçoivent des esprits qui leur sont supérieurs ; 2° par le déroulement des événements contingents qui, à mesure qu'ils viennent à l'existence, émergent de l'indétermination qui seule les empêchait d'être en eux-mêmes actuellement connaissables aux anges — lesquels cependant les portaient en soi-même dès le commencement, à l'état d'idées innées. C'est de cette seconde manière que, dans son Commentaire de l'Epître aux Ephésiens, chap. III, leç. 3, saint Thomas explique que la Sagesse infiniment variée de Dieu a été manifestée aux principautés et aux puissances dans les cieux, *par* l'Eglise, c'est-à-dire *dans* l'Eglise, *à la vue* de l'Eglise.

[4] I, qu. 106, a. 1, ad 2.

[5] *De veritate*, qu. 9, a. 3.

[6] I, qu. 106, a. 4, ad 3.

[7] I, qu. 108, a. 7, ad 2.

[8] *Ibid.*,

3. L'illumination des élus et des anges se fait non par un influx physique qui leur apporterait une nouvelle vertu intellectuelle, ou de nouvelles idées; elle se fait par une proposition si admirable et si éclairante de l'objet intelligible que l'intelligence de l'inférieur est comme soulevée au-dessus d'elle-même et participe ainsi au mode de connaître du supérieur [1]. L'action illuminatrice est donc un enseignement par mode de proposition extérieure du supérieur à l'inférieur [2], un enseignement magistériel.

Ce que le pouvoir juridictionnel fait dans l'Eglise militante par rapport à tout l'ensemble de la doctrine chrétienne qui demeure intrinsèquement inévidente, l'illumination le fait dans l'Eglise triomphante par rapport aux vérités secondaires dont elle manifeste l'évidence. Cette illumination qui part du Christ passe par la Reine des anges et de tous les saints, parcourt les divers degrés de la hiérarchie où sont mêlés les anges et les élus, car « les hommes peuvent mériter par le don de la grâce une telle gloire qu'ils deviendront égaux à n'importe lesquels d'entre les anges » [3]. Or, s'il n'y a pas de saints qui soient supérieurs aux apôtres, parce qu'ils ont porté l'Eglise qui a porté les autres saints, il faut dire que les apôtres, illuminés par le Christ et par la Vierge, illuminent à leur tour pour l'éternité tous les élus et avec eux une multitude d'anges. En sorte que le chaînon du corps apostolique qui lie le Christ aux bienheureux ne sera ici jamais dissous. Il sera représenté par les plus purs et les plus saints de ses représentants, ceux que Jésus a choisis immédiatement et qui seront toujours demeurés inégalables.

En ce sens et par rapport aux grâces d'illumination qui lui viendront des apôtres, l'Eglise triomphante restera apostolique d'une manière propre et formelle, quoique toujours éminente.

b) Les grâces du ministère et les joies accidentelles.

1. Un signe de la royauté hiérarchique du Christ sur les anges, c'est que le Christ emploie les anges comme ses *ministres* pour régir les choses humaines et corporelles et conduire notre monde périssable vers ses destinées. « Ne sont-ils pas tous, dit l'Ecriture, des esprits chargés de fonctions, envoyés comme serviteurs pour le bien de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut ? » (Hébr., I, 14). Ils ont été soumis au Christ glorieux qui est dans les cieux (Ephés., I, 21); « Moi, Jésus, est-il dit dans l'Apocalypse, j'ai envoyé mon ange pour témoigner ces choses au sujet des Eglises » (XXII, 16). Déjà aux jours de sa vie mortelle, après la tentation du désert, ils s'approchaient de lui pour le servir (Mt., IV, 11). Et quand il viendra sur

---

[1] *De veritate*, qu. 9, a. 1, ad 2; et JEAN DE SAINT-THOMAS, I, qu. 106; disp. 25, a. 2, n° 1-9; t. IV, p. 1053.

[2] Cf. saint THOMAS, I, qu, 106, a. 1.

[3] I, qu. 108, a. 8.

les nuées pour juger le monde, il les enverra pour rassembler avec la trompette ses élus d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre (Mt., XXIV, 31) [1].

Associés au Christ comme ministres de l'œuvre rédemptrice, les anges, en plus de la félicité essentielle qui leur vient de la vision divine, éprouvent une *félicité* accidentelle quand ils assistent au salut des âmes auxquelles ils s'intéressent: « Je vous le dis, il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent » (Luc, XVI, 10). En ce sens, tant que dure notre monde, leur félicité peut s'accroître, et c'est au Christ qu'ils le doivent. « Sous le rapport de la félicité essentielle, dit saint Thomas, les anges ne sont pas capables de progresser, et le Christ ne leur a rien mérité; mais sous le rapport de la félicité accidentelle, ils sont capables de progresser en quelque manière, car ils peuvent nous secourir et avoir part ainsi au mérite du Christ; c'est pourquoi il est dit (Ephés., I, 10) que dans le Christ sont restaurées toutes choses, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre » [2].

Ainsi donc, à deux nouveaux titres, parce qu'ils sont ministres de l'œuvre rédemptrice et parce qu'ils sont intéressés à son succès parmi les hommes, les anges relèvent du Christ [3].

2. La royauté hiérarchique du Christ s'exerce, nous l'avons dit, non seulement sur les anges, mais encore sur les élus. Pourtant ce sont les anges seuls qui normalement sont les ministres du Christ: « Les anges sont par nature intermédiaires entre Dieu et nous, et c'est pourquoi, en règle générale, c'est par eux que sont administrées les choses humaines et même toutes les choses corporelles. Pour les saints, même après cette vie, ils sont de la même nature que nous; et c'est pourquoi, en règle générale, ils n'administrent pas les choses humaines et, selon le mot de saint Augustin, ne s'immiscent pas dans les choses des vivants [4]. Bien que, par une dispensation

---

[1] Le service des anges a commencé pour eux en la personne du chef de l'Eglise, Jésus-Christ. « L'Evangile nous les montre l'assistant au désert dans les nécessités volontaires de sa vie temporelle et les faiblesses de son corps (Marc, I, 13); au jardin des Olives, dans les angoisses de son agonie et les tristesses de son âme (Luc, XXII, 43); et il dit lui-même à ses apôtres qu'ils verront les anges monter et descendre sur le Fils de l'homme (Jean, I, 51). Ils ont annoncé sa venue et ils ont prêché sa Résurrection (Mt., XXVIII, 2-7; Jean, XX, 12-13).

« L'Eglise, à son tour, a reçu leur assistance; elle les a entendus déclarer la Résurrection et confirmer ses espérances au jour de l'Ascension (Act., I, 10). Depuis, ils ne cessent de combattre pour elle. Et comme cette Eglise, corps et plénitude du Christ, est une hiérarchie et embrasse par une suite ininterrompue tous les membres qui la composent, ainsi le ministère des anges, qui regarde l'Eglise universelle, se distribue encore aux Eglises parriculières et descend à chacun des fidèles; et il y a les anges des Eglises (Apoc., II-III) et les anges gardiens de chaque fidèle. » Dom GREA, *De l'Eglise et de sa divine constitution*, Paris, 1907, t. I, p. 32.

[2] *De veritate*, qu. 19, a. 7, ad 5.

[3] Cf. III, qu. 59, a. 6.

[4] Le mot de saint Augustin sur « les âmes des morts qui ne se mêlent pas aux choses des vivants » est allégué par saint Bellarmin à propos des âmes du purgatoire (*Nova*, 1932, p. 199). Cependant cette référence appelle une réserve, car saint Augustin parle en cet endroit de sa mère qui était au ciel — en pouvait-il douter ? — et qui très certainement priait pour lui, alors même qu'elle n'intervenait pas directement ni visiblement dans sa vie: « Prenez ce que je vais vous

spéciale, il soit parfois concédé à certains saints, vivants ou morts, d'exercer de telles fonctions, soit en faisant des miracles, soit en chassant les démons, soit par quelque action semblable »[1].

Mais les saints connaissent nos prières. « Comme le dit saint Grégoire, les bienheureux voient dans le Verbe tout ce qu'il leur convient de connaître des choses qui nous concernent, et même les mouvements intérieurs de notre cœur. Mais qu'y a-t-il de plus conforme à leur élévation que de connaître les prières faites à eux par la voix ou par le cœur ? Il s'ensuit qu'ils connaissent, en Dieu qui les leur manifeste, les demandes que nous leur adressons »[2]. Ils prient donc pour nous, veillent sur nous et sont intéressés eux aussi, de cette manière, à notre salut. En sorte qu'il y a parmi eux, comme parmi les anges, de la joie pour un pécheur qui se repent, pour un chrétien qui meurt dans l'amour, pour un élu qui vient accroître leur nombre. En plus de la félicité essentielle qu'ils tiennent directement de la vision de la divinité, ils tiennent du Christ une félicité accidentelle qui peut s'enrichir jusqu'à l'heure de la fin du monde.

4. *Le Christ chef de l'Eglise glorieuse.*

Le Christ, comme nous l'avons dit, agit sur l'Eglise glorieuse pour conserver en elle ses grâces essentielles, telle la lumière de gloire, pour lui donner encore des grâces accidentelles: caractère sacramentel, grâces illuminatrices, grâces ministérielles, joies accidentelles.

Ainsi le Christ continue de communiquer la vie à l'Eglise glorieuse et, par les grâces d'illumination, il continue, dans une certaine mesure, d'orienter cette vie. Ce que fait la tête dans le corps humain, à qui elle donne *l'im-*

---

dire comme vous le voudrez. Si les âmes des morts étaient mêlées aux choses des vivants et nous adressaient elles-mêmes la parole quand nous les voyons en songe, pour ne rien dire ici des autres, il n'y aurait pas de nuit où me délaisserait ma pieuse mère qui m'a suivi sur terre et sur mer pour vivre près de moi. Oh non ! une vie plus heureuse ne l'aurait pas rendue cruelle à ce point que, lorsque mon cœur est serré par l'angoisse, elle ne veuille plus consoler son fils affligé, qu'elle a aimé d'un unique amour, et qu'elle n'a jamais voulu voir dans la tristesse ». *De cura pro mortuis gerenda*, n° 16. Saint Thomas a bien vu que saint Augustin parlait ici des bienheureux, mais il a préféré se rattacher à l'opinion de saint Grégoire suivant laquelle les bienheureux, pénétrant par la vision dans la lumière du Dieu tout-puissant, n'ignorent point nécessairement ce qui est au dehors. Il fait remarquer que, dans le texte que nous venons de citer, saint Augustin parle d'ailleurs hypothétiquement puisqu'il dit: « Prenez ce que je vais vous dire comme vous le voudrez ». Il ajoute encore que, par la vision, les bienheureux seront égaux aux anges, dont saint Augustin confesse qu'ils n'ignorent pas ce qui se fait chez les vivants. Cependant, conclut saint Thomas — et c'est ici qu'il justifie le mot de saint Augustin —, il est vrai d'affirmer que, « parce qu'elles sont très parfaitement unies à la justice divine, les âmes des saints ne sont point constristées (par ce qu'elles peuvent connaître), et qu'elles ne s'immiscent point dans les affaires des vivants, à moins que ne l'exigent les dispositions de la justice divine ». I, qu. 89, a. 8.

[1] I, qu. 108, a. 8, ad 2.

[2] II-II, qu. 83, a. 4, ad 2; cf. JEAN DE SAINT-THOMAS, III, qu., 83; disp. 21, a. 4, n° 32, et III, qu. 10; disp. 12, a. 3, n° 6; t. VII, p. 787, et t. VIII, p. 362.

pulsion et la direction, le Christ le fait pour les anges et les élus. A ce premier titre, il est chef de l'Eglise céleste.

Mais dans le corps humain, la tête n'est pas seulement le principe moteur et ordonnateur. Elle est encore première par son importance et première par sa perfection. Ainsi, dans le corps mystique que forme l'Eglise glorieuse, le Christ n'est pas seulement un principe moteur et ordonnateur, il est encore premier par le rang et par la perfection. Premier par *le rang :* les anges sans doute ont eu la gloire avant qu'il parût, mais leur gloire était centrée en quelque sorte sur la sienne, elle était préordonnée à la sienne comme la clarté de l'aube à celle du soleil. Premier par *la perfection :* sa gloire est infinie, car elle unit en elle d'une manière éminente tout ce qui se trouve à l'état participé chez les anges et les élus.

Ainsi le Christ est chef de l'Eglise glorieuse pour une triple raison: par son influence, par son rang, par sa perfection [1]. « Il est, dit saint Paul, la tête du corps de l'Eglise, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il ait la primauté en toutes choses, car il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la plénitude, et de réconcilier par lui, en les orientant vers lui qui devait les pacifier par le sang de sa croix, toutes choses, celles qui sont sur la terre et celles qui sont dans les cieux » (Col., I, 18-20). Il est « le chef de toute principauté et de toute puissance » (Col., II, 10). Dieu l'a fait asseoir « à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute puissance, principauté, vertu, domination, et au-dessus de tout nom nommé non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle futur; il a tout mis sous ses pieds, et il l'a donné pour chef suprême à l'Eglise qui est son corps, le complément de Celui qui se complète entièrement en toutes choses » (Ephés., I, 20-23).

CHARLES JOURNET.

---

[1] Cf. III, qu. 8, a. 1 et 4.

Bibliographies

JEAN-PAUL SARTRE, *L'être et le néant, Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, N.R.F., 1943, 724 pages.

J'ai dû nager avec une certaine persévérance dans cette lessive de réflexions pour me faire une idée de la pensée de l'auteur, dont on ne saurait dire pourtant qu'elle soit, en elle-même, difficile à saisir.

1. « Tu ne peux trouver les frontières de l'âme, aussi loin que tu suives ses chemins », disait Héraclite. Selon Sartre aussi, l'homme est sans fond: il s'échappe par nature; son essence est de ne pouvoir coïncider avec lui-même. Le garçon de café joue au garçon de café, celui qui souffre fait semblant de souffrir, celui qui est heureux tâche en vain d'y croire, l'hypocrite. On n'aurait aucune conscience de soi d'ailleurs, si l'on n'adoptait le point de vue du voisin: nous sommes des marionnettes dont le regard du prochain tire les ficelles: le moi est doublement aliéné. Tous les actes, en soi, se valent, car aussi bien il n'est personne qui ne s'efforce d'être Dieu, ce qui est naturellement impossible pour tout le monde, — mais surtout pour Dieu, selon M. Sartre. Quant au réel externe, il « est », mais il n'a aucune substance: ceci n'a pas besoin d'être démontré pour le néocartésien énergique qui ne croit — strictement — que ce qu'il voit.

L'homme se distingue donc des autres êtres uniquement en ce qu'il fuit, comme un pot fêlé. La conscience est une carence, une maladie de l'être. Ce glissement de moi-même entre mes doigts, c'est la durée, et c'est aussi le courant particulier d'où résulte dans les choses une apparence d'ordre, sans valeur objective.

Néanmoins, il y a un avantage à être creux, c'est qu'on est libre: on prend le champ qu'on veut. L'intelligence est la précieuse faculté de reculer dans le vide. Il n'est rien que nous ne puissions tourner ou faire tourner. Les choses ont la perspective que nous leur donnons. Celui qui se plaint a toujours tort: on a la tête que l'on mérite, la guerre que l'on mérite, etc.: il nous est loisible, à chaque seconde de nous orienter autrement.

Un ouvrage en préparation présentera la morale. L'homme peut se reprendre et se délivrer à force de lucidité: on s'avoue alors intégralement responsable, en cessant d'ailleurs de s'imaginer que nulle personne ou réalité extérieure puisse nous imposer une norme. L'attitude correcte semble se résumer en trois mots: ni remords, ni regret, ni excuse.

2. Concevoir négativement la nature et la destinée de l'esprit ne laisse pas d'être légitime en un sens: c'est apophatiquement que la transcendance s'exprime le mieux. Pour percevoir toutes les couleurs, il faut que l'œil soit sans couleur; pour intelliger toutes les natures, il faut que l'âme n'ait *aucune nature*: ces lignes d'Aristote pourraient être d'un taôiste ou d'un phénoménologue contemporain. Mais que la même certitude, la même note intellectuelle apparaît différente, suivant la profondeur et la pureté de l'âme où il lui est donné de vibrer !

La vision que l'auteur adopte, d'un monde entièrement plat, est proprement dérisoire. Voilà où l'on en vient évidemment si on persévère à ne rien « croire » et à regarder toutes choses avec l'œil absolument glacé du parfait « savant ». Le sens de la nature et le sens de l'humour, si importants pour un philosophe, font complètement défaut à celui-ci. Il n'a jamais dû admirer une fleur: que peut-il savoir de la rose universelle ?

Pourtant cette reconsidération minutieuse de notre état de créature, cette démolition dialectique extrêmement exacte de tout ce qui prétend se tenir en nous, rencontrent une sympathie chez le contemplatif: un progrès véritable de la conscience s'y trouve annoncé ou adombré. Cette pénétrante aventure devrait avoir pour contrepartie une intuition de l'Unité divine d'une netteté nouvelle, inouïe. Car dans le plan idéal où s'équilibrent les vertus spéculatives, audace critique et pur amour de l'être s'exigent mutuellement — me semble-t-il — pour ouvrir la perspective des profondeurs.

Mais le pouvoir d'analyse, en lui-même cathartique et libérateur, n'aboutit en fait chez ces pen-

seurs, issus de Kierkegaard et de Nietzsche, qu'à un médiocre effort d'autonomie. Ici, comme en d'autres domaines, les modernes ont des *moyens* extrêmement développés, sans aucune proportion avec la vertu authentique de l'esprit qui les emploie. Abus de la technique: autre façon de succomber à la tentation du « tout fait », que l'on veut fuir.

3. Le livre de Sartre est un monstre que peu d'esprits sauront apprivoiser. Il fera infiniment plus de mal que de bien. Cependant sa force pourrait être mise au service d'une grâce. « *Le néant de la créature et le tout de Dieu* »: ce vieux thème de méditation — toujours jeune, toujours intact, — indique bien, dans son *premier terme*, le champ où un progrès de la conscience n'est guère contestable, depuis que Pascal a ouvert le sillon. Que l'homme est étranger à toute chose, mais davantage à soi-même; incapable de se ressaisir ou de se renoncer; ontologiquement trop misérable pour se passer de masque et n'en trouvant aucun qui ne lui soit insupportable, trop faible pour se découvrir et pour jouer son rôle—, tout cela est vu avec une acuité du regard vraiment nouvelle.

Mais *l'autre terme?* Peut-être apparaît-il plus clairement aussi que jamais aux yeux qui aiment la lumière —, si peu nombreux soient-ils.

Peut-être même verra-t-on succéder à cette phase négative, à ce laborieux examen de conscience, une ère contemplative ? Une dialectique analogue s'est rencontrée déjà dans l'histoire des pensées qui obsèdent ou enchantent les hommes. En Inde, par exemple, au IX^e^ siècle, quand l'affirmation extasiée de l'*Advaïta* succède au relativisme bouddhiste, en *héritant* de son immense travail de réflexion. De même, à l'avènement du Christianisme; mais alors ce n'était pas une évolution, c'était une révolution.

4. Il y a dans ce livre un effort gigantesque de sincérité: regarder notre *néant* sans cligner de l'œil. C'est une belle entreprise que de prétendre jeter sur le réel un regard entièrement vierge. Mais si cette audace critique était authentique, elle répondrait à un sens de l'être — à un amour de l'être également pur et absolu : alors on verrait, en effet, ressurgir le monde dans la splendeur inouïe de sa nudité édénique, Rose toute neuve et transparente, faite de relations à Dieu.

Théophile.

FERDINAND GONSETH, *Déterminisme et libre arbitre*, Editions du Griffon, Neuchâtel, 200 pages, 8 fr.

Quatre journées d'entretiens, entre personnages représentant des points de vue divers, dirigés par Ferdinand Gonseth, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale, et rédigés dans une langue claire, agréable, ferme, personnelle, par H.-S. Gagnebin.

Les trois premières journées conduisent à dégager « deux versants de l'activité humaine: le versant des *nécessités objectives* et le versant des *exigences morales* ». Or, « si nous conservons nos façons habituelles de penser » ces deux ordres de constatations sont inconciliables. Et l'on refuse, à bon droit, soit de détruire ces certitudes les unes par les autres, soit de déserter dans le scepticisme. Il ne reste qu'une solution, qui est d'inventer « une dialectique nouvelle » qui permettra de « rompre le cercle des évidences contradictoires ».

L'histoire de la théorie de la lumière est apportée ici en exemple. La théorie ondulatoire explique seule certains phénomènes, la théorie corpusculaire explique seule d'autres phénomènes. Or, d'après la « dialectique traditionnelle » les deux hypothèses sont incompatibles. Il reste donc à faire « céder » la « dialectique traditionnelle », à reconnaître que « la réalité est comparable au dieu Janus à double face: jamais les deux visages ne peuvent être complètement aperçus en même temps », à reconnaître « qu'il n'y a pas de contradiction là où l'on en mettait une », à substituer le mot *complémentaire* au mot *contradictoire*. C'est ce qu'on appelle: substituer la « dialectique de la complémentarité » à la « dialectique traditionnelle ».

Notons , du point de vue thomiste, qu'il n'y a rien de subversif dans une telle « substitution »: les théories physiques ont pour but de *sauver les apparences, d'expliquer les phénomènes*, non de nous renseigner sur la nature secrète des corps. Que certains faits soient expliqués par la théorie ondulatoire, d'autres par la théorie corpusculaire signifie alors simplement que la nature réelle de la lumière nous est encore inconnue, qu'elle doit être reportée au delà de la pure ondulation et de la pure émission. Ce n'est pas la logique qui est ici touchée, c'est une idée scientifique à prétention philosophique. Et que la quadrature du cercle, impossible en géométrie euclidienne, soit possible en géométrie lobatschewkienne, cela non plus ne touche pas l'ancienne logique, qui ne serait renversée que si, *dans une même géométrie*, la quadrature était déclarée possible et impossible.

Pour maintenir à la fois le déterminisme et la liberté, disent les sympathiques interlocuteurs dont nous résumons la pensée, il faudra donc passer à la nouvelle dialectique, celle de la complémentarité. Nous sommes ici d'accord avec eux. Et sur de nombreux autres points. Par exemple quand ils critiquent certaine assertion des *Pensées d'un biologiste* de M. Rostand. Et quand Napoléon demandait à Laplace les raisons qu'il avait eues d'ignorer l'existence de Dieu dans son système,

et que le savant lui répondait: « Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse », *il est évident que c'est la question qui était sotte*, et non la réponse: la science cherche les phénomènes antécédents, et Dieu n'est pas un phénomène antécédent. S'Il est atteint scientifiquement, c'est non par la physique, mais par la métaphysique; qui n'est pas une science expérimentale, ni mathématique, mais qui appartient à un autre monde d'intelligibilité.

C'est de ce monde d'intelligibilité dont il n'est pas question dans ce livre, que relève pourtant, en dernier ressort, le problème de la conciliation du déterminisme et du libre arbitre. Si instructives, si captivantes qu'elles soient, les considérations de *Déterminisme et libre arbitre* représentent comme une tentative de mesurer au rapporteur les trois angles d'un triangle, alors qu'il existe, pour le faire, d'autres ressources qui se situent sur un plan supérieur d'intelligibilité.

Est-ce donc que nous refuserions d'accepter l'idée d'une « philosophie ouverte » ? Non ! Ce que nous refusons, c'est la définition qu'on nous propose de la philosophie ouverte. On nous dit: « C'est une philosophie dominée par l'idée que l'expérience... peut comporter un enseignement si pénétrant que même les principes sur lesquels elle se fonde puissent en être touchés et doivent être remaniés en conséquence ». Or, les principes de non contradiction, de raison suffisante, de causalité efficiente ou finale, *dans leur formulation métaphysique*, ne sauraient être touchés par l'expérience. Il y aurait contradiction à le dire, il y a même impossibilité à le penser.

Charles Journet.

MAX OVERNEY, *Evangile selon saint Matthieu, Traduction sur le texte grec avec introduction, commentaires et notes finales*, Edit. Imprimerie St-Paul, Fribourg, 1944, 297 pages, prix 1 fr. 50.

Ce petit livre, édité avec soin, d'un format agréable, représente un beau travail, préparé par des études bibliques spécialisées, par l'enseignement de l'exégèse au Grand Séminaire de Fribourg, par un voyage fait aux Lieux Saints. C'est une œuvre de précision et de lucidité, où se composent ensemble, sans difficulté, une science pleinement assimilée, une foi profonde, une théologie sûre. Les notes sont judicieuses, sans sécheresse, ni prolixité. L'auteur y a mis sa marque: la mesure. Les appendices traitent de vrais problèmes, ceux que tout le monde pose, et proposent des solutions solides, qui ne tendent jamais ni à évacuer le mystère ni à dissimuler ou au contraire à surestimer les difficultés. Ce que l'on a visé, c'est mettre le lecteur non spécialiste devant le sens authentique du texte, qui, de lui-même, parlera assez à son cœur. Tout ici est probité.

Charles Journet.

THÉOPHILE DELAPORTE, *Pamphlet contre les catholiques de France*, Cahiers du Rhône, quinzième Cahier bleu.

Il nous faudra dire un jour dignement toute la reconnaissance que nous avons à Albert Béguin pour l'immense, pour le constant effort de redressement qu'il a dépensé afin de tenir, tout au long de cette guerre, nos âmes tournées vers la justice et vers la grandeur. Mais c'est d'avoir réédité ce *pamphlet*, paru le 15 octobre 1924, et devenu pour nous introuvable, que nous tenons ici à le remercier.

Il nous rappelle que Théophile Delaporte est le pseudonyme d'un écrivain qui s'est révélé depuis « comme l'un des plus puissants romanciers français, romanciers des songes noirs, des visions désespérées »; disons: du plus hallucinant des romanciers français, qui semble d'ailleurs livrer le secret de sa tentation dans le quatre-vingt douzième des deux-cent-quarante-neuf aphorismes qui composent ce *pamphlet*, c'est-à-dire, si le mot doit être pris au sens anglais, cette *plaquette*.

Tout peut-être n'est pas indiscutable dans ces réflexions, et quand l'auteur reproche au clergé de ne pas louer aujourd'hui avec assez d'ardeur « cette sainte Inquisition d'Espagne à qui nous devons d'avoir un dogme pur », disons qu'il s'y prend, pour exprimer une pensée qu'on sent juste, de la façon la plus inacceptable possible, le pape Sixte IV en personne ayant dû protester contre les agissements de la dite Inquisition. Ce sont là des détails. Ce qui nous émerveille, c'est la profondeur avec laquelle certains points du mystère de l'Eglise, ont été saisis par cet écrivain.

Il va d'instinct aux traits essentiels. La *messe*: « Les personnes qui reviennent de la messe parlent et rient; elle croient qu'elles n'ont rien vu d'extraordinaire... Elles reviennent du Golgotha et elles parlent de la température... Cette indifférence empêche qu'elles ne deviennent folles... Un des caractères les plus étonnants de la messe, c'est qu'elle ne *tue* pas les personnes qui y assistent ». L'*enfer*: « L'idée de l'enfer nous montre notre âme à sa juste valeur, elle nous fait comprendre que ces fautes atteignent à des proportions surhumaines... La mort sur la croix n'a pas aboli l'enfer... Si vous vous damnez, damnez-vous pour quelque chose qui en vaut la peine, c'est-à-dire voyez s'il y a quelque chose qui vaut la peine que vous renonciez à la contemplation éternelle de la vérité... Si vous étiez moins grand l'enfer vous tuerait, mais vous êtes fait pour souffrir

éternellement, jouir éternellement... » Etant donnée la profondeur du catholicisme (« il y a dans le catholicisme un vertige. Cela tient à ce qu'il est fait à proportion du ciel, non des hommes »), ce qui le frappe surtout, c'est la médiocrité des catholiques, et la médiocrité du clergé: « Vous dites que vous êtes catholique; montrez-moi ce que votre vie a d'étrange, car il est impossible que ces étranges conceptions du catholicisme n'aient donné à vos habitudes quelque chose d'étrange et de surnaturel... A quoi bon l'espoir de la résurrection et les sacrements et l'amour ? Il n'en paraît rien sur votre visage, ni dans vos mœurs ». Vais-je me disculper ? J'ai assez la foi dans la splendeur du catholicisme pour constater que tout ce que j'en dis et vis est médiocre... et pour être écrasé par cette constatation. Mais pourquoi tant de grandeur enveloppée de tant de médiocrité ? « Il existe une contradiction si forte entre l'insuffisance du clergé et le caractère du sacerdoce, qu'elle doit avoir une raison, non humaine, mais céleste: elle doit être un signe dont le sens ne nous est pas encore révélé... Je me défie donc de cette faiblesse spirituelle comme de quelque chose de mystérieux dont une face m'est cachée ». Puis-je suggérer à l'auteur des aphorismes une réponse à laquelle il n'a pas songé ? Je dirai que l'homme est désespérément médiocre, mais pour être évoqué à la splendeur: ne serait-ce, comme Madame Bovary, qu'à l'instant de sa mort; et que, jusque sous la médiocrité d'un clergé qui lui ressemble trop, c'est la divine Splendeur qui lui tend ses pièges. Après tout, c'est presque la réponse de l'Epître aux Hébreux.

Mais laissons le dernier mot, magnifique, à notre auteur: « J'aime qu'on me parle de l'infinité des étoiles et des planètes, et de la médiocrité de notre globe dont on me dit qu'il n'est qu'un grain de poussière perdu dans une masse énorme, car alors, j'ai une idée plus précise de l'amour qui s'attache au salut de ce globe infiniment petit et qui s'y attache avec une sorte de fureur. Il est possible qu'il y ait des âmes sur d'autres planètes, mais elles n'auront pas été aimées comme nous, à qui l'on a donné le fils unique du créateur. »

Charles Journet.

ARTHUR RIMBAUD, *Les Illuminations*, Editions H.-L. Mermod, Lausanne.

Edition sur beau papier, précédée d'un portrait et d'un autographe de Rimbaud, et de la préface faite par Verlaine pour la première édition, alors que Rimbaud est en Afrique « comme qui dirait le second Faust, ingénieur de *génie* après avoir été l'immense poète vivant, élève de Méphistophélès... »

Charles Journet.

PROVERBES DE SALOMON, Editions H.-L. Mermod, Lausanne.

C'est la version A. Crampon du Livre des Proverbes, dépouillée de toutes les notes explicatives, qui sont comme on sait exigées par la prudente discipline actuelle de l'Eglise. Une brève introduction non signée explique, sans intention semi-pélagienne croyons-nous, que cette humble sagesse de l'homme de bien ne représente qu'un seuil « mais la compassion divine la méprisera-t-elle: elle qui se sert de tout ne s'en servira-t-elle pas pour hisser l'homme jusqu'à elle, l'heure de la grâce venue ? »

Charles Journet.

GERARD DE NERVAL, *Poésies, texte établi et présenté par Albert Béguin*, Editions H.-L. Mermod, Lausanne.

Paru comme les deux précédents ouvrages dans la Collection du Bouquet. Précédé d'un portrait de Gérard de Nerval et d'une Préface de l'écrivain qui a deviné le plus profondément le mystère du poète d'Aurélia. « Sa poésie nous reste voilée, voilée du même voile que sa destinée. ...Cette poésie, en vers ou en prose, dont le mystère reste si profond sous l'admirable aisance de l'expression.» Le mystère, c'est un ardent désir de la Patrie: « Jusqu'ici rien n'a pu guérir mon cœur qui souffre toujours du mal du pays »; c'est la lancinante tentation du désespoir: « Le dieu manque à l'autel où je suis la victime »; c'est le monde qui semble chavirer sous l'anathème: « L'univers étourdi penchait sur ses essieux »; c'est l'incertitude où est l'âme quant à la persévérance finale: « L'Ecriture dit qu'un repentir suffit pour être sauvé, mais il faut qu'il soit sincère. Et si l'événement qui vous frappe empêche ce repentir ? Et si l'on vous met en état de fièvre, *de folie ?* — Si l'on vous bouche les portes de la Rédemption ? »

Charles Journet.

DANTE ALIGHIERI, *Vita Nova, traduction de Georges Nicole.* Collection du Bouquet, Editions H.-L. Mermod, Lausanne.

Très belle, très ferme, très pleine traduction d'une œuvre qui aurait suffi, seule, à immortaliser son auteur dans la mémoire des mortels. Le poète dit, de sa Béatrice, à peu près comme Homère de son Hélène: « Quand elle passait dans la rue, on courait pour la voir, ce qui me causait une joie merveilleuse ». Mais il ajoute-ce qu'Homère ne pouvait faire: « Elle s'en allait couronnée et vêtue d'humilité, ne montrant nul orgueil de ce qu'elle voyait et entendait autour d'elle. Et lorsqu'elle était passée, beaucoup disaient: Ce n'est pas une femme, mais un des très beaux anges du ciel ».

Et encore:

Béatrice s'en est allée dans les hauts cieux,
au règne des anges de paix...
Ni le froid ni le chaud
ne l'ont comme une autre enlevée,
mais seule sa grande bonté.

On aimerait avoir, en regard, les sonorités du texte italien. Charles Journet.

STEFAN ZWEIG, *Le joueur d'échecs*, nouvelle, traduction de Jacqueline Des Gouttes, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1943, 124 pages.

Sont-ce les dernières pages qu'ait écrites Stéfan Zweig avant de mourir tragiquement à Rio de Janeiro ? Le vrai joueur d'échecs, ce n'est pas ce champion du monde obtus et obstiné qui monte avec lui sur le paquebot de New-York pour Rio, et avec lequel les passagers réussissent à engager, moyennant rémunération, une partie qu'il sont en train de perdre. C'est l'étranger, délicat et cultivé, qui les sauve au dernier moment en intervenant par ses conseils. Enfermé par la Gestapo dans une chambre d'hôtel de Vienne pour y être psychiquement torturé par des interrogatoires infinis, où il craint toujours de trahir quelque ami ou quelque client, il parvient à s'emparer d'un manuel du jeu d'échecs dont la méditation remplira ses heures de solitude. Quand il l'aura épuisé, il commencera de se dédoubler, de s'opposer à lui-même pour jouer contre lui-même d'invraisemblables parties, ce qui le conduira aux portes de la schizophrénie et de la folie. A quel moment a-t-il passé de l'état normal à l'état de démence ? C'est le problème périlleux et néfaste qu'il se pose plus tard. Faut-il chercher dans ces pages captivantes, écrites dans un style rapide, le secret du drame même de Stéfan Zweig ?

Charles Journet.

PIERRE-LOUIS MATTHEY, *Un cahier d'Angleterre*, Ed. H. L. Mermod, 125 p. 1944.

Seul un vrai poète comme Pierre-Louis Matthey, pouvait traduire, ou mieux transcrire, de grands poètes anglais, si bien qu'il ne nous donne pas l'impression d'une traduction mais d'une œuvre originale. Et quelle œuvre, rien d'étonnant avec les grands noms de Shakespeare, de Keats, Shelley, Blake et d'autres non moins grands et célèbres, non moins difficiles à lire en anglais, impossibles à traduire si l'on veut en rester à la traduction scolaire et littérale. Le principe de Max Jacob « L'art est un mensonge mais l'artiste n'est jamais menteur », pourrait aussi bien s'appliquer à la traduction: la traduction, ou transcription est un mensonge mais le traducteur...

Quel domaine étrange ! Quelle richesse d'images et de verbe !

Ce sont de précieuses substances poétiques, maniées avec une si grande délicatesse, qu'on en est renversé.

Nous ne pouvons que nous réjouir de cette parution, elle jette je ne sais quelle vague marine sur notre terre. Applaudissons à cette réussite et laissons arriver ces oiseaux aquatiques auprès de nous qui nous tiennent un langage si distingué, si aristocratique, je dirai: souvent si mallarméen, pour rendre hommage au célèbre professeur d'anglais que nous ne saurions oublier une minute.

Parmi tant de merveilles, citons les Nénies d'automne de Shelley:

Le soleil décroît. Le vent glacé geint.
Aux rameaux nus soupirent les absentes...
Nul lendemain pour les fleurs pâlissantes...
Nul lendemain...
Elle gît morte au pied des arbres chauves
L'année en son linceul de feuilles fauves...
Mois sans épis, mois sans lilas,
Tissés de grisailles aux plis las,
Suivez la bière sur la pente de nuée;
Spectres obscurs, portez le fardeau froid,
Jusqu'au trou terreux prévu pour l'année
Menez le convoi.

Un tel romantisme nous réconcilie à jamais avec lui, ne l'accusez pas s'il a les faiblesses de la vraie poésie, ne l'accusez pas s'il est si beau qu'il en devient inhumain, surhumain, ne l'accusez pas puisqu'il est la beauté humaine comme jamais elle fut exprimée. Sachons gré au poète de chez nous de nous réconcilier avec elle !

Henri Ferrare.

ALBERT BÉGUIN, *Léon Bloy l'impatient*, Librairie de L'Université. Fribourg, 1944, 274 pages.

Ceux qui ont assisté aux admirables conférences d'Albert Béguin à l'Athénée en 1943, et tous ceux qui sont attachés à l'œuvre prodigieuse de Bloy, s'empresseront de lire cette étude, la plus approfondie que je connaisse, sur un auteur qui nous laisse parfois perplexes, malgré la grande admiration que nous devons lui accorder.

Le Bloy de la douleur et de l'impatience, le Bloy du symbolisme de l'histoire, celui de Napoléon, de la Pucelle d'Orléans, de la Salette, paraissent s'éclaircir sous un rayon bienfaisant de la Providence. Nous invitons tout le monde à prendre connaissance d'un ouvrage écrit avec tant de lucidité, d'ardeur et de sympathie. On sera récompensé. Sur bien des points le grand auteur que fut Bloy, nous laisse, aussi bien que lui-même, dans une attente douloureuse, miséra-

bles mendiants d'un mystère qu'il n'a pas craint d'approfondir et d'approcher malgré les énormes difficultés qu'il présente. Nous ne pouvons nous dispenser de citer cette belle parole de Bloy qui se rapporte à Jeanne d'Arc: la sainteté est « *un retour certain à l'intégrité primordiale avec la collossale beauté complémentaire qu'y adjoignit la Douleur* ».

Léon Bloy défenseur du peuple d'Israël est bien l'apôtre des temps d'horreur que nous vivons. Albert Béguin répand sur cette œuvre la lumière dont elle avait besoin pour nos yeux obscurcis et nous comprenons mieux: « *Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints* ».

Henri Ferrare.

GEORGES CATTAUI, *Symbole de la France, Le mystère français, saint Louis et l'ordre temporel chrétien*, Collection des Cahiers du Rhône. Ed. de la Baconnière Neuchâtel, 1944, 136 pages.

En quelques pages, magnifiques et fort condensées, Georges Cattaui, a su, grâce à son érudition remarquable, nous communiquer son attachement pour saint Louis et pour la grandeur de la France catholique.

L'auteur a préféré nous parler surtout du « roi droiturier », car, sur sainte Jeanne d'Arc, de nombreux ouvrages excellents viennent d'être publiés. Il fallait cependant mettre saint Louis à côté de la sainte martyre, pour bien établir la destinée chrétienne de la France et pour contredire aux immenses erreurs de notre temps. Politique divine n'est pas un vain mot et le seul qui puisse être opposé au terrible machiavélisme qui nous ravage. Saint Louis est la meilleure preuve de ce que peut et de ce que doit être une royauté chrétienne. Le livre de Cattaui vient compléter les notions beaucoup trop vagues que nous avons en général de ce grand règne. Il nous redonne un courage que nous aurions pu perdre, il a de la grandeur, de l'enthousiasme et de la raison.

Le Père Clérissac, dans son admirable petit livre sur Jeanne d'Arc, avait dit l'essentiel pour nous, Cattaui dans ses pages sur saint Louis, nous permet de vivre plus rapproché de ce grand saint, de supporter mieux la médiocrité des temps et d'espérer plus dans l'avenir d'un monde chrétien. Riche et clair, ce beau livre s'il en fut, nous met sous la saine influence du bon roi saint Louis et nous montre dans le christianisme cette victoire incompréhensible qui emporte tout: la douleur et parfois même la défaite apparente.

Et quelle vaste et profonde préface à ce livre généreux que le magnifique poème de Claudel sur la *La vocation de saint Louis !*

Henri Ferrare.

ARMAND GODOY, *Milosz, le poète de l'Amour*. Ed. Egloff, Fribourg. Pages 265. Prix 4 fr. 50.

Milosz, le grand poète lithuanien, décédé à Fontainebleau, en 1939, connaît une gloire posthume étonnante. Durant sa vie, il fut silencieusement abreuvé d'injustice. D'ailleurs il comprenait trop le mérite de la souffrance, pour désirer autre chose. Il a cependant rencontré de bons et fidèles amis, dont Francis de Miomandre et Armand Godoy. Ce dernier consacre ses heures à publier et faire connaître Milosz. Il possédait tous les éléments pour publier un ouvrage fort bien documenté et accompagné d'admirables photos sur le solitaire de Fontainebleau.

Le chef d'œuvre du poète est sans contredit le mystère de Miguel Manara, si magnifiquement préfacé par Godoy.

Le don Juan de la fable, l'horrible séducteur, est replacé dans sa vérité de grand chrétien, comme en témoigne le testamment authentique de Miguel Manara, qui serait le personnage historique de don Juan. D'autres poèmes mineurs de Milosz, brillent par une qualité qui les place dans une haute tradition spirituelle.

Néanmoins, en Milosz, il y a un esprit d'allure parfois théosophe et inquiétante. Godoy a rendu un vrai service à la poésie en publiant son livre, et l'on comprend qu'il ait pu écrire de touchants poèmes en souvenir de Milosz. Henri Ferrare.

Conditions d'abonnement:

Abonnement annuel (Suisse et Etranger) . . . . . Fr. 9.—
Prix du numéro . . . . . » 2.50

S'adresser aux éditeurs: Fragnière Frères, Fribourg
Compte de chèques: II a 20 Téléphone 2.12